



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

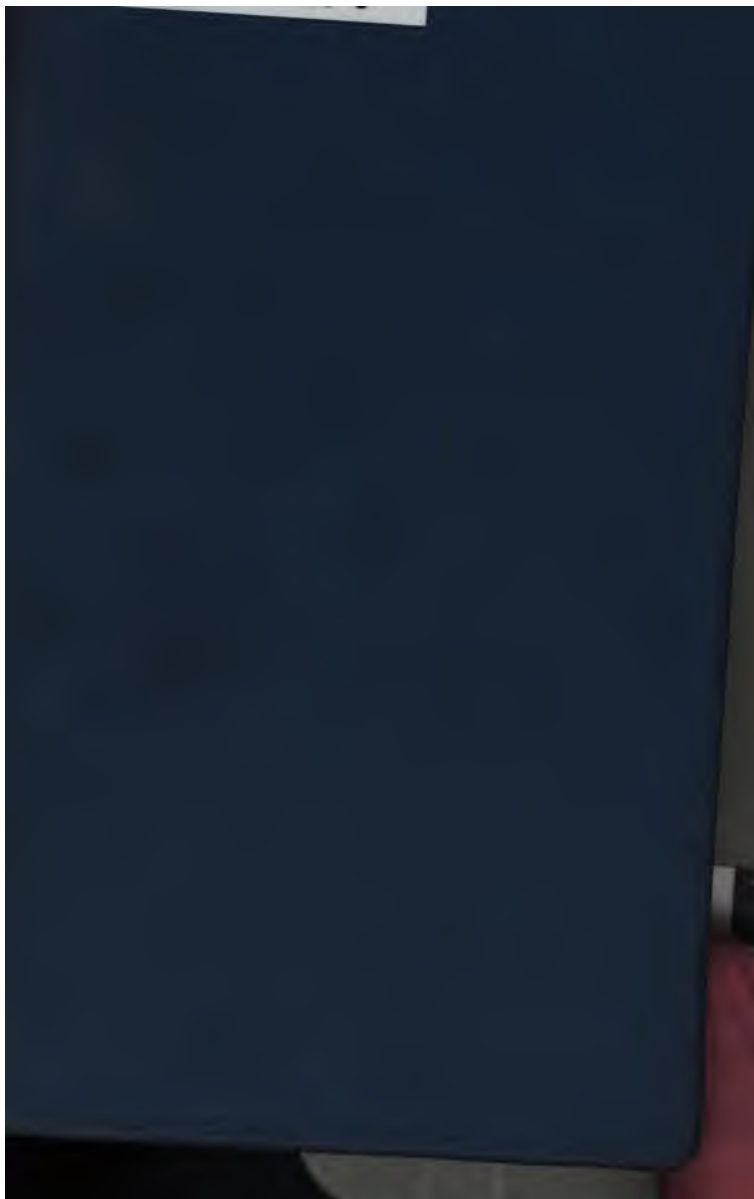
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







HIZ
BAUDMAN

1

2





(Baudrand).



L'AME
SUR LE CALVAIRE

Paris.— Imp. A. Dutemple, 7, rue des Canettes.

9997
mit an A
1-14-1911
94

L'ÂME

SUR LE CALVAIRE



CONSIDÉRANT

Perisse

LES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST

ET TROUVANT AU PIED DE LA CROIX LA CONSOLATION
DANS SES PEINES

Avec des Prières, des Pratiques et des Histoires sur les différents sujets

PAR L'ABBÉ BAUDRAND



~~9997~~

PARIS

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

Ancienne maison Perisse frères de Paris

LECOFFRE FILS ET C^{ie}, Successeurs

90, RUE BONAPARTE, 90

1874

7799

31117

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
526055
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1911 L



1871
15194

JAN 4

Dept. Hamilton
Circ. from
Transfer

PRÉFACE.

F
232
B2

Le monde est rempli d'affligés et de malheureux : nul âge, nul état qui soit à couvert des souffrances.

Les grands et les petits, les sujets et les rois ont leurs afflictions et leurs croix à porter ; le père dans le sein de sa famille, l'épouse entourée de ses enfants, le magistrat accablé d'affaires, le guerrier essuyant mille dangers, le négociant exposé à mille revers, l'artisan dans son travail, le domestique dans la dépendance, le paysan dans la campagne arrosée de ses sueurs et souvent de ses larmes, le solitaire dans le fond de sa solitude, le mondain au milieu du monde, le religieux dans son sanctuaire ; tous sans exception ont des sujets d'affliction, portent le fardeau de la croix : et pour quelques jours sereins et tranquilles qui les éclairent, ils voient se lever sur eux mille jours sombres et nébuleux.

Ainsi Dieu, auteur de notre être, arbitre suprême de notre sort, en a-t-il disposé. L'homme, en naissant, fait entendre ses cris et ses pleurs ; il présage les maux dont le cours de sa vie sera rempli ; plus

il avance dans sa course, plus il sent le poids de ses afflictions, la terre n'est pour lui qu'une vallée de larmes, s'il était heureux, il s'attacherait aux faux biens de ce monde, qu'il n'a qu'en passant et comme d'emprunt, et il perdrait de vue les biens solides et permanents de l'éternité, qui doivent faire son véritable partage.

Pendant, dans cet état d'afflictions et de croix, dans cette nécessité absolue des souffrances, il a besoin de consolations; un cœur livré à la rigueur de ses peines, et noyé dans un torrent d'amertumes, ne peut sans secours porter ce poids accablant; après quelques pas dans cette pénible et dangereuse carrière, il succomberait et ne pourrait respirer.

Mais cette consolation, où la trouvera-t-il? La cherchera-t-il dans des bras de chair aussi faibles et aussi impuissants que lui? L'attendra-t-il des faveurs d'un monde faux et trompeur, plus propre à faire des affligés qu'à former des heureux? espérera-t-il la puiser dans une raison purement humaine, ou dans un esprit fort, ou dans une vaine et stoïque philosophie? Sources stériles ou empoisonnées! malheur à qui cherche à y étancher l'ardeur de sa soif! Non, non, ce n'est qu'auprès de Dieu que l'homme affligé peut trouver un soulagement dans ses peines; le seul auteur de notre être et de notre vie peut adoucir — — — — — le sort auquel

il nous a condamnés en punition de nos crimes.

Que si c'est auprès de Dieu qu'il faut chercher notre consolation dans nos souffrances, c'est surtout auprès d'un Dieu souffrant et mourant pour nous. C'est au pied de sa croix, c'est dans son cœur percé d'une lance, que nous pourrions trouver un asile et une ressource à nos maux ; c'est lui-même qui nous l'ouvre pour nous y recevoir. Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes affligés et qui gémissiez sous le poids de vos peines, je vous soutiendrai par ma grâce, je vous animerai par mon exemple, je vous couronnerai de mes mains après vos travaux ; suivez-moi dans la pénible carrière des souffrances que je vous ai tracée par l'effusion de mon sang, je vous conduirai enfin à l'heureux terme que je vous ai préparé dans ma gloire.

par proposer l'exemple de ce Dieu Sauveur, comme étant le motif le plus sensible, le plus touchant, et celui dont tous les autres doivent tirer leur force et leur efficace. Comment pourrait-on se refuser aux différents motifs de consolation dans les souffrances, quand on a devant les yeux un Dieu souffrant, qui présente son exemple pour modèle, sa grâce pour soutien, et sa gloire pour récompense?



INVITATION

ET

SAINT RENDEZ-VOUS SUR LE CALVAIRE.

Ame chrétienne, âme affligée, c'est sur le Calvaire que je vous conduis, pour y trouver la consolation dans vos peines! En vain la cherchiez-vous ailleurs; vous n'y trouverez que des consolations vides, stériles et souvent onéreuses, qui, au lieu de calmer vos douleurs, deviendraient pour vous un nouveau sujet d'amertume. Ce n'est qu'au pied de la croix, et dans le cœur de votre Sauveur mourant, que vous en goûterez de solides; c'est lui-même qui vous y appelle, que n'aura-t-il pas à vous dire pour vous consoler dans quelque état d'afflictions que vous puissiez être?

Là, vous trouverez la liberté la plus entière pour lui parler au cœur. Le Calvaire est peu fréquenté; bien des gens veulent aller sur le Thabor; peu s'empressent de monter au Calvaire. Vous y serez seule à seule avec lui, vous l'entendrez à loisir, vous lui ouvrirez votre cœur, vous gémirez, vous pleurerez auprès de lui, vous unirez vos soupirs à ses soupirs, vos larmes à ses larmes, votre sacrifice à son sacrifice; heureuse de pouvoir y vivre, y souffrir, y mourir, avec lui!

Là, il vous fera entendre la voix de ses plaies, la voix de son sang. Que ces voix sont touchantes,

XII SAINT RENDEZ-VOUS SUR LE CALVAIRE.

qu'elles sont consolantes, quand le cœur est disposé à les écouter, et à recevoir la rosée céleste qui coule dans les âmes pour y produire des fruits de salut et de vie !

Là, vous trouverez l'abondance des grâces, vous les puiserez dans la source même, dans la fontaine salubre que votre Sauveur vous ouvre dans son sein, et d'où découlent les eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Là, à loisir et dans l'asile de cette solitude divine, laissant les mondains courir après leurs fausses joies et le prestige de leurs illusions, vous vous occuperez de plus dignes objets ; vous méditez les grandes vérités de la foi, le néant des choses humaines, la vanité, l'instabilité, la brièveté de la vie, l'attente d'une éternité bienheureuse ; vous déplorez vos infidélités, vous invoquez les divines miséricordes, vous formez les saintes résolutions que l'Esprit saint vous inspirera ; en un mot, vous vous mettez dans l'état où vous voudriez être au moment de la mort. Ah ! que tous ces objets, que tous ces motifs seront bien capables d'adoucir l'amertume de vos afflictions !

Venez donc, habitante du Calvaire, placez-vous au pied de la croix, soyez-y fidèle, soyez-y généreuse, soyez-y constante : le Dieu souffrant qui vous ouvre son cœur consolera le vôtre, et peut-être qu'au milieu même de vos afflictions il vous fera goûter des douceurs que le monde ignore, que la grâce prépare, et que la religion seule peut procurer.

L'ÂME

SUR LE CALVAIRE,

CONSIDÉRANT

LES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATION PRÉLIMINAIRE

Sur les avantages que nous trouvons dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ, et sur la manière de la méditer avec fruit.

C'est pour nous, en qualité de Chrétiens, la plus indispensable des obligations de méditer souvent la Passion de Jésus-Christ, et de nous en occuper devant Dieu. Toutes sortes de motifs nous y engagent : la piété, la justice, la reconnaissance, l'amour, notre propre intérêt, tout nous invite à la fréquente méditation de ce grand mystère. Que sujet plus digne de nos réflexions, plus capable d'occuper notre esprit, de toucher nos cœurs, d'animer nos sentiments, et de faire sur nous les impressions les plus salutaires ? Considérons dans quelque détail ces précieux avantages.

1° La considération de la Passion nous fera connaître l'amour immense que Dieu a pour nous ; et quelle marque plus éclatante de son amour pouvait-il nous donner, que de s'immoler et de mourir pour nous ? Oui, mon Dieu ! vous m'avez aimé, et dans vous tout me parle de cet amour ; toutes vos souffrances me l'annoncent, toutes vos plaies sont autant de voix qui me disent que vous m'aimez ; vous ne souffrez que parce que vous m'aimez ; vous n'êtes triste jusqu'à la mort que parce que vous m'aimez ; vous n'avez été trahi, abandonné, arrêté comme un criminel, que parce que vous m'aimiez ; enfin vous n'avez été accusé, jugé, condamné à mort, que parce que vous m'aimiez, et votre mort même est un excès de votre amour tout divin pour moi ; amour d'autant plus ineffable envers moi que je le méritais moins, et que, loin de mériter votre tendresse, j'étais indigne du moindre de vos regards. Mais, en même temps, si mon cœur n'est plus dur que les pierres et plus insensible que les rochers, pourrais-je refuser mon amour à un Dieu qui m'a aimé jusqu'à un tel excès ? et quelle mesure garderais-je dans mon amour, puisque mon Dieu m'a aimé sans mesure ? O charité immense de mon Sauveur, plus forte que la mort et que l'enfer, embrasez-moi de votre feu divin ! L'amour allume dans votre cœur un immense incendie : le mien restera-t-il insensible au milieu de ces célestes ardeurs ?

2° La considération de la Passion nous fera connaître l'excellence et le prix de nos âmes. Voulez-vous savoir, ô mon âme ! quelle est votre dignité, et ce que vous valez aux yeux de Dieu même ?

voyez à quel prix il vous a rachetées : *Vis scire quid emit, videri quanti emit ?* (S. Aug.) Considérez les souffrances d'un Dieu, les larmes d'un Dieu, le sang d'un Dieu, la vie d'un Dieu : voilà ce qu'il a donné et livré pour votre rédemption et pour votre salut ! oui, à ses yeux vous valez tout cela, et, pour vous sauver, tout cela a été sacrifié, *tanti valet*. Mais si mon âme est telle à vos yeux, ô mon Dieu ! dois-je encore négliger le salut et la sanctification de cette âme ! dois-je encore l'exposer au danger de se perdre ? dois-je la sacrifier pour un vil intérêt, pour un faux honneur, pour un plaisir d'un moment ? pourrais-je encore la dégrader, la défigurer, la déshonorer par la tache infâme du péché ? Ne dois-je pas me dire, au contraire, qu'il n'est rien que je ne doive faire et souffrir pour la sauver, puisqu'il n'y a rien qu'un Dieu même n'ait fait et souffert pour son salut éternel ? O âmes spirituelles, âmes immortelles, âmes créées à l'image de Dieu, rachetées par le sang d'un Dieu, destinées au bonheur d'un Dieu, comprenez que vous êtes comme toutes divines à ses yeux, et arrosées de son sang tout divin ; rappelez-vous sans cesse la grandeur de votre origine, le prix de votre rançon et la fin glorieuse de votre destinée ; tout cela est écrit en caractères ineffaçables sur la croix de votre Rédempteur, et scellé par le sceau de son sang : *tanti valet*.

3^e La considération de la Passion de Jésus-Christ nous fera connaître la grandeur et l'horreur du péché, et par là même la rigueur inexorable de la justice et des vengeances de Dieu sur le péché. Non, mon Dieu, rien ne nous avait encore donné une juste idée de l'énormité du péché ; tant d'exemples ter-

L'ÂME

ribles que vous aviez donnés dans tous les temps par la punition des coupables, ne suffisaient encore pour nous en convaincre; c'est par les souffrances, la Passion et la mort de votre Fils unique que vous en faites connaître toute l'étendue. Sans doute, le monde entier inondé par le déluge, Sodome et Gomorrhe consumées par le feu du ciel, Pharaon et toute son armée submergés dans les flots de la mer, six cent mille Israélites exterminés dans le désert pour leurs prévarications, tous ces exemples si terribles de votre justice contre le péché, nous en montraient pas encore toute l'horreur. Mais quand je vois votre Fils adorable expirer sous les coups de votre vengeance, quand je le vois faire de son sang un bain nécessaire pour laver le péché, quand je le vois rendre le dernier soupir sur une croix en expiation des péchés, et cela, non point pour des péchés personnels, car il était la sainteté même, mais pour les péchés des hommes, dont il s'est rendu la victime, pour la seule apparence même du péché, dont il a porté le caractère sur lui. Ah! je comprends alors quelle est l'énormité et l'horreur détestable du péché, quelle est la haine implacable que vous portez au péché, quelles sont les peines affreuses réservées éternellement au péché. Et ce péché, pourrais-je encore le commettre? pourrais-je encore m'y livrer, et par le péché renouveler les horreurs de votre Passion et vous crucifier de nouveau dans moi-même? Ah! plutôt la mort, mille morts, ô mon Dieu! que je ne sois jamais consentir et m'exposer à toute la rigueur de vos redoutables vengeances.

• La considération de la Passion nous ouvrir

la source intarissable de toutes les grâces. Le Prophète nous l'avait annoncé, en nous assurant que nous pourrions en puiser l'abondance dans cette fontaine salubre que nous ouvre un Dieu Sauveur dans sa Passion. C'est elle, en effet, c'est cette Passion douloureuse pour lui, mais salubre pour nous, qui nous procure tous les biens; c'est par elle qu'il nous a réconciliés avec son Père irrité contre nous; c'est par elle qu'il nous a rétablis dans le droit au ciel que nous avions perdu; c'est par elle qu'il nous a sauvés de la mort éternelle et de l'enfer; c'est par elle qu'il nous a ouvert l'entrée du divin sanctuaire; c'est par elle qu'il nous a donné la vie, et une vie immortelle. O mon Sauveur! c'est par elle que tous les jours encore vous versez sur nous toutes les faveurs; votre sang nous les a méritées; et quelles grâces ne couleront point sur nous avec un sang si divin? quelles souillures ne seront point lavées par un sang si pur? quels péchés ne seront point expiés par un sang si précieux? quelle maladie si incurable, quelle plaie si envenimée ne sera point guérie par un tel remède? Le pauvre, le faible, tous les malheureux ne trouvent-ils pas dans cette source divine tous les secours que leur misère réclame? Sauveur de tous, ô Jésus souffrant et mourant! vous avez donné un prix suffisant pour tous, et quiconque veut vivre trouvera la vie véritable et éternelle dans vous.

5° La considération de la Passion de Jésus-Christ sera encore et sera surtout la consolation de toutes nos peines. Pour les adoucir et nous les rendre plus salutaires, il fallait que notre médecin charitable les eût toutes éprouvées, qu'il en eût essuyé toute l'amer-

tume; or, quelle affliction, quelle peine ne trouvera pas un exemple touchant, un adoucissement consolant dans celles de Jésus-Christ souffrant lui-même pour nous? et que pourrais-je souffrir, ô mon doux Sauveur! que vous n'avez souffert le premier? Me plaindrai-je de la violence de mes douleurs? Vous me dites: Venez et voyez s'il est une douleur pareille à la mienne: *Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.* (Thren. 1, 12.) Me plaindrai-je de l'abandon de mes amis, de l'indifférence de mes proches? vous avez été délaissé et abandonné de tous, *omnes dereliquerunt me.* Me plaindrai-je de l'envie, de l'injustice, de la calomnie, de la perfidie de mes ennemis? vous avez été la victime innocente de toutes les passions, et vous avez tout supporté, tout souffert en silence. Si je suis affligé de trouver des cœurs ingrats, avez-vous trouvé beaucoup de cœurs reconnaissants? Si je languis, si je gémis dans les infirmités et les maladies, vous me montrez que, depuis les pieds jusqu'à la tête, tout n'a été qu'une plaie dans vous: *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (Isai. 11.) En un mot, la considération de votre Passion, la vue de votre croix, sera une réponse à toutes mes plaintes, un soulagement dans toutes mes peines; toutes les eaux de la tribulation, quelque abondantes, quelque amères qu'elles soient, à la vue de votre croix seront d'abord tempérées, seront ensuite adoucies, et à la fin elles deviendront consolantes: *Lignum cum misisset in aquas, in dulcedinem versæ sunt.* (Exod. xv.)

6° Que puis-je encore ajouter, et jusqu'où ne portez-vous pas, ô mon Dieu! vos bontés? La con-

sidération de votre Passion me présentera encore le modèle de toutes les vertus. Vous nous conduisez tous sur la sainte montagne du Calvaire, vous nous placez tous au pied de la croix, et vous nous dites, par la voix de votre sang et de vos souffrances, *inspice*, considérez et pratiquez les vertus que je vous présente. Est-il, en effet, une vertu dont vous ne nous offriez le modèle dans votre personne adorable, dans votre Passion douloureuse? Modèle parfait de toute sainteté et de toute justice, de l'humilité la plus profonde, de l'obéissance la plus soumise, de la résignation la plus entière, de la douceur la plus inaltérable, de la patience la plus héroïque, de la charité la plus ardente, en un mot, de toutes les vertus et de toute la perfection des vertus; non-seulement vous les présentez par votre exemple touchant, et vous les facilitez par votre grâce intérieure, mais vous les divinisez en quelque manière dans votre personne; et quand nous les pratiquons en vue et en union des vôtres, elles deviennent d'un prix comme infini aux yeux de votre Père céleste, qui nous regarde tous dans vous, et nos vertus dans les vôtres.

7° Enfin, par surcroît de biens et par surabondance de grâces, par la considération assidue, réfléchie et pratique de la Passion de Jésus-Christ, nous prenons une sainte ressemblance avec Jésus-Christ même; nous acquérons une sainte et divine conformité avec le grand modèle des prédestinés. Considérons, méditons sans cesse ce divin exemplaire, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans nous, comme dit saint Paul : *Donec formetur Christus in vobis.* (Galat. iv.)

Quelle grâce, quel bonheur, quelle gloire pour moi, ô mon divin Rédempteur, de pouvoir avoir avec vous cette sainte conformité, moi faible, moi misérable, moi pécheur, avec vous, mon Dieu, mon Sauveur et mon Roi ! C'est votre Passion, ce sont vos souffrances qui me procurent ces avantages ; ne tâcherai-je pas d'en imprimer dans moi tous les traits, de m'y conformer dans toute ma conduite, et d'y trouver ma consolation dans toutes mes peines ?

La manière de méditer avec fruit la Passion de Jésus-Christ.

Pour méditer d'une manière plus utile les différents mystères de la Passion du Sauveur, il sera à propos, dans toutes les considérations, d'avoir toujours présentes ces saintes pensées : 1° Qui est-ce qui souffre ? 2° Que souffre-t-il ? 3° De qui souffre-t-il ? 4° Pour qui souffre-t-il ? 5° Comment souffre-t-il ? Ces pensées rappelées, du moins en général, donneront plus de force à chaque sujet en particulier, et feront des impressions plus vives et plus salutaires.

1° Qui est-ce qui souffre ? C'est Jésus-Christ, le Roi de gloire, le Roi des vertus, le maître du Ciel et de la terre, le Saint des saints, le Fils du Dieu vivant, Dieu lui-même, objet des complaisances du Père céleste, mon Dieu, mon Sauveur, mon maître et mon père.

Et moi, si je souffre, qui suis-je ? un homme mortel, sujet par mon état aux souffrances, un ver de terre qui ne mérite que d'être écrasé et foulé aux

pieds, un pécheur digne de tous les tourments, peut-être l'objet de la colère et des vengeances de Dieu, une victime arrachée à l'enfer, et qui mille fois a mérité d'y être précipitée à jamais.

2° Qu'est-ce que Jésus-Christ souffre? toutes sortes de peines et de tourments : au dedans de lui-même, ennui, tristesse, dégoût, crainte, désolations, angoisses profondes, agonie mortelle, affections d'esprit, amertumes de cœur, immense océan de douleurs qui inonde son âme : au dehors, mépris, injures, opprobres, trahison, perfidies, cruautés, inhumanités, douleurs sensibles dans toutes les parties de son corps, soufflet infamant, flagellation cruelle, couronnement ignominieux, crucifiement sanglant, mort douloureuse, au-dessus de toutes les morts.

Et moi, mon Dieu, qu'est-ce que je souffre? qu'ai-je à vous offrir? quelques chagrins, quelques inquiétudes, quelques revers de fortune, quelques pertes de biens, quelques légères incommodités, quelques afflictions passagères que ma sensibilité grossit, que ma faiblesse exagère, que mon immortification, ma lâcheté, ma langueur me rendent insupportables : qu'est-ce que tout cela, mon Dieu, en comparaison de vos souffrances et de vos douleurs?

3° De la part de qui Jésus-Christ souffre-t-il? Tout contribue à le rendre l'homme de douleurs : il souffre de la part des Juifs, pour qui il était spécialement venu en ce monde ; de la part des prêtres, des Pharisiens, des pontifes, qui auraient dû prendre en main sa défense ; de la part des juges, qui trahissent sa cause et prévariquent dans leurs jugements ;

il souffre de la part du peuple, qui l'outrage, le maudit, le blasphème ; de la part de ceux qui doivent le plus l'aimer et lui être plus attachés, de ces disciples, de ces Apôtres, qui le méconnaissent et qui l'abandonnent ; de la part des démons, qui animent l'envie, la haine, la fureur des hommes contre lui ; il souffre enfin de la part de son Père, qui le voit dans cet excès d'opprobres et de douleurs, et qui semble l'abandonner à la fureur de ses ennemis.

Oh ! que cet abandon, ce déchaînement général devait être sensible à son cœur, lui qui avait fait du bien à tous, et contre qui tous s'élèvent ! Et nous, nous ne voulons rien souffrir de la part de qui que ce soit ; si quelqu'un nous dit un mot offensant, s'il a pour nous quelque manière peu obligeante, si quelqu'un manque envers nous de considération et d'égards, nous y sommes sensibles, nous nous en plaignons, notre amour-propre en est blessé, nous concevons envers eux de l'éloignement, de l'indifférence, peut-être de l'aversion, de la haine. O Chrétiens, ô disciples d'un Dieu souffrant ! en quoi peut-il nous reconnaître pour être à lui et pour lui appartenir ?

4^e Pourquoi et pour qui Jésus-Christ souffre-t-il ? Pour nous tous et pour notre salut ; nous étions tous chers à son cœur, tous l'objet de sa tendresse et de sa douleur. Il souffre pour ses ennemis, pour ceux mêmes qui sont les plus coupables auteurs de ses souffrances : il souffre pour ses bourreaux et pour ceux mêmes qui le mettent à mort. Vous souffrez pour moi en particulier, ô mon doux Sauveur ! pour *ma conversion*, pour ma sanctification pour mon

bonheur éternel ; et moi, si je souffre quelque chose, je souffre pour vous, avec vous, mais, hélas ! bien moins que vous. Ne dois-je pas du moins vous l'offrir de bon cœur ; m'estimer heureux de m'unir à vous, de prendre part à vos peines, de tâcher de vous les adoucir par ma résignation et ma patience ?

5° Enfin comment Jésus-Christ souffre-t-il ? Ah ! c'est ici surtout qu'il me présente un divin modèle. Il souffre les plus grands tourments ; mais avec quelle patience, quelle résignation, quelle soumission, quelle charité, quelle inaltérable douceur ! Lui échappe-t-il un mot qui montre l'inquiétude, un geste qui marque l'agitation ?

Innocent agneau que l'on conduit à la boucherie, il se laisse conduire sans opposition et sans résistance. Oh ! que cette conduite condamne bien mes inquiétudes, mes impatiences, mes murmures, mes plaintes à la moindre chose que je souffre !

Mon Dieu a tant souffert, et je ne puis rien souffrir sans me plaindre : j'ai mérité l'enfer, et les peines de cette vie me paraissent pesantes ; je souffre ; et par la manière dont je souffre, je perds tout le mérite de mes souffrances ; je ne souffre rien, ni en pécheur humilié, ni en pénitent résigné, ni en chrétien soutenu par la foi, ni en disciple de Jésus Christ, animé par son esprit et par ses exemples.

Telles sont les salutaires pensées qui doivent nous occuper en méditant la Passion de Jésus-Christ : à chaque sujet que nous méditerons, nous tâcherons de nous les rappeler ; et quelles impressions ne pourront-elles pas faire sur nous ? comment ne serons-nous pas touchés, pénétrés et attendris ?

Je vais donc entrer avec vous, ô mon adorable Sau-

veur ! dans la pénible et sanglante carrière que vous avez à fournir ; je marcherai sur vos pas, je vous suivrai dans toutes vos démarches, je prendrai part à toutes vos peines, et je vous conjurerai de m'en appliquer les mérites. C'est pour moi, c'est pour le salut de mon âme que vous souffrez et que vous mourez ; ne permettez pas que je perde le fruit de vos souffrances et de votre mort. Sainte victime, divin modèle, Dieu rédempteur et Sauveur, ayez pitié de mon âme rachetée par votre sang, et rendez-la digne d'entrer dans votre cœur. Ainsi soit-il.

Jésus-Christ se disposant à aller à Jérusalem aux approches de sa Passion.

Considérons dans Jésus-Christ l'ardeur de son zèle pour la gloire de son Père, et la tendresse de son amour pour nous.

1° *Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur et illudetur, et flagellabunt et interficient eum.* (Marc. x.) Ce sont les paroles que ce Dieu Sauveur adresse à ses Apôtres aux approches de sa Passion. Voici, mes enfants, le temps de mes souffrances et de ma Passion qui approche ; nous allons à Jérusalem, et là le Fils de l'homme sera livré à ses ennemis ; il sera outragé, flagellé, et enfin mis à mort.

Il voyait, cet adorable Sauveur, que tout visait à son dernier terme et à l'accomplissement entier des oracles. Déjà les scribes et les pharisiens, envenimés contre lui, avaient tenu entre eux leur inique conseil ; ils cherchaient le moyen de se saisir de lui, ils craignaient d'exécuter leur projet durant la fête de la Pâque, de peur que le peuple n'excitât quelque tumulte : *Non in die festo, ne forte tu-*

nultus ferebat in populo (Matth. xxvi); mais enfin ils étaient résolus de le perdre à quelque prix que ce fût. Jésus-Christ disposait peu à peu ses Apôtres à ce grand événement et à cette séparation si triste pour eux. Mon temps est proche, leur disait-il, *tempus meum prope est* (Joan. xiii); j'ai peu de temps à rester avec vous : *Adhuc modicum vobiscum sum*; marchez tandis que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent : *Ambulante dum lucem habetis, ne vos tenebræ comprehendant.* (Joan. xii.) Vous me verrez encore un peu de temps, mais dans peu de temps vous ne me verrez plus : *Modicum, et videbitis me; et iterum modicum, et non videbitis me.* (Joan. xvi.) Que toutes ces annonces devaient être tristes et affligeantes pour les Apôtres !

Enfin il leur déclare positivement que tout est conclu, que sa résolution est prise, et qu'il est déterminé d'aller à Jérusalem pour consommer le grand ouvrage de sa mission. *Consummabuntur omnia que scripta sunt de Filio hominis.* (Luc. xviii.)

Mais, adorable Sauveur ! vous ne pouvez ignorer ce qui vous attend à Jérusalem ; vous savez que vos ennemis sont armés, déchaînés, envenimés contre vous ; qu'ils ont conjuré votre mort ; que l'envie, la perfidie, la calomnie, tout conspire de concert contre vous ; que les affronts, les injures, les opprobres, tous les tourments vous sont préparés ; vous le savez, ô mon Dieu ! et cette vue, loin de vous arrêter, vous engage à aller vous-même au-devant des souffrances qui vous y attendent. La gloire de votre Père céleste vous est si à cœur, le salut des âmes vous touche si sensiblement, votre amour pour nous vous presse si vivement, que vous ne pouvez diffé-

rer d'offrir cet holocauste parfait pour lequel le monde était en attente depuis tant de siècles.

Allez donc, Dieu Sauveur, suivez l'ardeur du zèle qui vous dévore ; allez, innocent Agneau, pour être conduit à la boucherie ; allez, sainte victime, vous immoler pour le salut des hommes coupables ; allez, médecin charitable, préparer les remèdes pour guérir les plaies de nos âmes ; allez, tendre pasteur ; vous offrir à la mort pour vos chères brebis ; Fils bien-aimé, allez accomplir les desseins de votre Père céleste, et réparer sa gloire si indignement outragée ; Dieu rédempteur, allez parcourir la pénible carrière qui s'ouvre à vos yeux, et qui doit être arrosée de votre sang. Depuis longtemps vous soupiriez après ces jours de salut pour les hommes, après ces moments douloureux à votre Père céleste. Votre cœur embrasé l'avait souvent annoncé à vos Apôtres : Je dois être baptisé d'un baptême de sang, leur disiez-vous, *baptismo habeo baptizari* (Luc. XII), et mon cœur est sous le pressoir, jusqu'à ce que ce baptême soit accompli, *et quomodò coarctor donec perficiatur !* Je suis pressé, je suis dévoré d'un désir ardent de célébrer avec vous cette Pâque qui sera l'annonce de mes souffrances et de ma mort : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (Luc. XXII.)

2° Enfin ce temps est venu, vos désirs vont être remplis, votre cœur satisfait, votre sang versé, et le monde entier va être témoin du sanglant sacrifice qui doit opérer le grand ouvrage de sa rédemption. Mais nous, pourrons-nous ne pas admirer l'amour immense que vous nous témoignez ?

Hélas ! que serions-nous devenus, si vous ne vous étiez offert en holocauste pour nous ? Notre sort

était décidé, notre arrêt était porté, et nous étions à jamais sans ressource ; ce n'était que de vous que nous pouvions espérer le remède à nos maux, et vous seul pouviez nous soustraire aux rigueurs de la vengeance céleste. Mais à quel prix et par quelle voie nous mettez-vous à couvert de ses traits ? vous nous l'annoncez vous-même en prenant le chemin de Jérusalem, c'est-à-dire, du théâtre sanglant de vos souffrances et de votre mort.

Oh ! qui pourrait comprendre, qui pourrait exprimer les grandes pensées dont s'occupait alors Jésus-Christ, les grands objets qui s'offraient à son esprit ? Il voyait qu'en allant ainsi s'offrir de lui-même, il se chargeait du plus pesant, du plus accablant, du plus terrible de tous les fardeaux ; qu'il allait prendre sur lui tout ce que les prophètes avaient annoncé, tout ce que les figures avaient désigné, tout ce que la malice de ses ennemis méditait de fureur, tout ce que la justice de Dieu exigeait de rigueur, tout ce que les péchés des hommes méritaient de tourments ; tout cela retombait sur lui et venait comme reposer sur sa tête.

Et comment, et de quel œil l'envisage-t-il ? Considérons, admirons avec quelle tranquillité, quelle paix Jésus-Christ prononce ces paroles et annonce cette sanglante Passion : on dirait que c'est de quelque autre qu'il parle et qu'il prédit les souffrances : son esprit est calme, son cœur résigné, son âme dans une égalité parfaite et inaltérable : dispositions admirables, qui seules pourraient être pour nous une preuve sensible de sa divinité. Et quel autre qu'un Dieu peut ainsi prévoir l'avenir et l'annoncer d'une manière si expresse et si positive ?

quel autre qu'un Homme-Dieu peut ainsi envisager les tourments horribles qu'il est sur le point d'essuyer? quelle autre charité que celle d'un Dieu peut ainsi se livrer à la mort pour les coupables qui l'ont méritée, pour ceux mêmes qui se disposent à le faire mourir? Dans tout cela ne voyons-nous pas l'excès de la malice des hommes surpassé par un excès plus grand encore de miséricorde dans Dieu?

Ecce ascendimus. Je médite vos paroles, ô mon adorable Sauveur! mais si j'ose entrer dans vos sentiments, que n'aurai-je pas à adorer, à admirer, et plus encore à imiter? et si je ne vous imite pas, que n'y trouverai-je pas pour me condamner?

Dans vous, quelle promptitude à vous rendre et à vous soumettre aux ordres de votre Père céleste! Du moment que le temps qu'il a marqué dans les conseils de sa Providence est arrivé, vous vous disposez à obéir, à exécuter; *surgite, eamus* (Matth. xxvi), dites-vous à l'instant, allons sans différer, et que cette promptitude fasse connaître à l'univers l'amour que j'ai pour mon Père, *ut sciat mundus quia diligo Patrem.* (Joan. xiii.) Et moi, mon Dieu! quand pour vous et pour votre amour il me faut faire quelque sacrifice, ai-je cette fidélité prompte à me présenter, à remplir vos desseins, à seconder vos vœux, à exécuter vos volontés adorables? mon cœur, dit-il généreusement avec vous, *surgite, eamus*, allons où Dieu nous appelle? Hélas! je tremble, j'hésite, je balance, je diffère toujours, la nature gémit, les forces me manquent; au lieu de marcher avec courage, je m'arrête dès les premiers pas, et *ma lâcheté* me rend indigne de vous faire le moindre des sacrifices.

Dans vous, ô mon Sauveur ! quelle charité tendre à l'égard de vos chers disciples ! vous avez voulu les prévenir sur votre Passion, et sur tout ce qui allait arriver à Jérusalem dans ces jours de ténèbres, afin qu'à la vue de ces événements si tristes et si extraordinaires, ils ne fussent point étonnés et surpris ; vous les prévenez, vous les animez, vous les consolez, quoique vous prévoyiez qu'ils vous donneront bien peu de consolation à vous-même. Ai-je ces sentiments à l'égard de mon prochain ? suis-je disposé à prévenir les autres dans leurs besoins, à les soulager dans leurs maux, à les consoler dans leurs peines ? Hélas ! au lieu de ces saintes dispositions, combien de fois n'ai-je pas envers eux des dispositions toutes contraires, d'éloignement, d'indifférence, d'insensibilité, peut-être d'envie, de jalousie, de vengeance et de haine ! Est-ce là l'exemple que vous me donnez ?

Dans vous surtout, ô mon Dieu ! quel amour, quelle bonté envers nous, jusqu'à vous offrir en sacrifice pour nous ! Vous nous voyiez tous plongés dans un abîme de maux si profond, qu'il n'y avait qu'une main supérieure qui pût nous en retirer ; touché de nos malheurs, vous vous rendez vous-même, tout innocent que vous êtes, la victime pour les coupables ; vous allez au-devant de la justice divine pour arrêter son bras levé contre nous ; vous m'aviez en vue moi-même, ô Dieu de bonté ! et votre charité s'étendait jusqu'à moi.

Mais, en vous disposant ainsi à souffrir et à mourir pour moi, ô mon divin Rédempteur ! quelle obligation ne m'imposez-vous pas de vous suivre, de *marcher sur vos traces*, de prendre vos sentiments.

de compatir à vos peines, de gémir sur mes péchés qui les ont causées ; de reconnaître, de bénir vos ineffables bontés, d'unir même mon sacrifice au vôtre, et d'être prêt à m'immoler pour votre gloire comme vous allez vous immoler pour mon salut ?

PRIÈRE.

Je l'ai dit, Ô mon adorable Sauveur ! et j'y suis résolu, je vais vous suivre, vous accompagner de cœur et d'esprit, et m'unir à vous dans toutes les démarches que vous ferez ; je vais déplorer le malheur que j'ai eu de vous offenser, et de contribuer par mes offenses à toutes vos douleurs. Je désirerais vous dire avec saint Pierre : *Sequar te quocumque ieris.* (Matth. xviii.) Non, je ne vous quitterai jamais d'un moment ; mais je crains de manquer bientôt de courage et de constance comme cet Apôtre, et de vous abandonner dès les premiers pas. Aidez-moi, Ô mon Dieu ! à vous suivre ; soutenez ma faiblesse, et attirez-moi après vous, *trahé me post te.* (Cant. 1.)

Éclairez mon esprit, faites-moi comprendre les grandes vérités que votre Passion me présente ; touchez mon cœur, et rendez-le sensible aux douleurs que vous allez essuyer ; pénétrez mon âme d'une componction salutaire, inondez-la des torrents d'amertume où vous allez être plongé, et faites que, puisque j'ai eu tant de part aux péchés qui ont causé votre mort, j'aie aussi une part spéciale à la rédemption abondante qu'elle nous présente.

La Passion de Jésus-Christ considérée comme mystère et comme sacrifice.

La passion de Jésus-Christ peut être considérée ou comme mystère, ou comme sacrifice. Mystère adorable, au-dessus de toute intelligence créée ; sacrifice sanglant, seul digne de la majesté souveraine de Dieu. Considérons-la d'abord sous le premier point de vue.

I. Mystère incompréhensible dans ses profondeurs, et admirable dans ses effets.

1^o Le Christ sera mis à mort, *occidetur Christus*. (Dan. ix.) Est-ce donc ainsi que devait terminer sa course celui qui était par excellence le Saint des saints, le Désiré des nations, l'objet de l'attente de tant de siècles, le fils de David, le Christ, le Messie, le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même ? Toutes ses vertus, tous ses bienfaits, tous ses miracles, ne devaient-ils le conduire que sur une croix infâme et à une mort sanglante ? O Dieu saint, Dieu puissant, que vous êtes grand dans la sublimité de vos voies, et impénétrable dans la profondeur de vos jugements !

Il avait été prédit aux hommes, ce mystère incompréhensible, principe de leur rédemption et de leur salut. Les prophéties, les figures, les promesses, tout annonçait un Messie qui devait souffrir et mourir. En fait de prophéties, peut-il y en avoir de plus claires et de plus expresses que celles qui prédisaient les souffrances et la mort du Sauveur des nations ? et ne peut-on pas dire que les prophètes dans leurs oracles font plutôt une histoire qui raconte ce qui est arrivé, qu'une prophétie qui prédit ce qui

devait arriver? Isaïe, en particulier, n'a-t-il pas décrit le Messie comme s'il l'eût déjà vu de ses yeux, souffrant et mourant sur la croix? Quel est en effet celui dont il dit « qu'on l'a vu sans beauté et sans éclat; qu'il a paru comme un objet de mépris; qu'il a été regardé comme le dernier des hommes; qu'il est par excellence l'homme de douleurs; qu'il a paru comme un lépreux frappé de la main de Dieu; qu'il a été conduit à la mort comme une brebis qu'on va égorger; qu'il est demeuré dans le silence sans ouvrir la bouche; qu'il a été mis au nombre des scélérats; qu'il a été percé de plaies pour nos iniquités; qu'il a été chargé des péchés de tous; qu'il nous a guéris par ses blessures; qu'il nous a procuré la grâce, la paix et la vie par ses tourments et sa mort. »

Le prophète David nous présente d'avance le Messie souffrant, et nous en trace le portrait avec des couleurs également vives, et tel que l'a tracé l'Évangile en parlant de la personne du Messie : Ils ont, dit-il, assemblé leur conseil, pour tramer contre moi leur injuste complot, *concilium fecerunt in unum* (Psal. LXX); ils se sont partagé mes vêtements, et ont tiré au sort mes dépouilles, *super vestem meam miserunt sortem* (Psal. XXI); ils ont frappé sur moi à coups redoublés, *supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (Ps. CXXVIII); les plaies dont ils m'ont couvert ont laissé compter mes os, *dinumeraverunt omnia ossa mea* (Ps. XXI); je ne parais plus un homme, mais un ver de terre, *ego vermis et non homo*. Tel est le portrait que David a tracé dans sa prophétie ans avant son accomplissement.

phéties si expresses, tous ces traits

si marqués, ne doivent-ils pas faire comprendre que le Messie devait réunir en sa personne adorable la grandeur la plus sublime avec la plus profonde humiliation, une puissance infinie avec une faiblesse apparente ; mourir enfin de la mort la plus cruelle, et en même temps , par la mort, devenir pour les hommes une source de salut et de vie ?

Les figures qui le désignent sont aussi expresses que les prophéties qui l'annoncent. Jetons les yeux sur les figures différentes que l'Écriture nous offre partout pour nous présenter le Messie qui devait les accomplir dans sa personne. Isaac , fils obéissant , sur le bûcher , sous le glaive d'Abraham , et prêt à consommer son sacrifice , ne nous représente-t-il pas le fils de Dieu sous le glaive de la justice , sous la main de son Père , et consentant à être immolé pour son peuple ? Joseph vendu par ses frères , mis à prix d'argent , jeté dans un cachot avec deux coupables , n'est-il pas la figure naturelle de Jésus-Christ également livré à prix d'argent , et mourant entre deux larrons ? Si Moïse ordonne d'immoler l'agneau , n'est-ce pas pour nous figurer l'immolation de l'Agneau sans tache ? s'il n'offre point de sacrifice pour l'expiation du péché sans y répandre le sang des victimes , n'est-ce pas pour nous désigner l'effusion du sang adorable qui devait expier les péchés des hommes ? S'il fait élever dans le désert le serpent d'airain pour la guérison du peuple , n'est-ce pas pour marquer que le Sauveur du monde serait élevé en croix , et que la vue de la croix , c'est-à-dire la foi dans ses mérites , serait la guérison et le salut *du monde* ? En un mot , dans toutes ces figures ^{si} marquées , si sensibles et si frappantes , ne de

devait arriver? Isaïe, en particulier, n'a-t-il pas dépeint le Messie comme s'il l'eût déjà vu de ses yeux, souffrant et mourant sur la croix? Quel est en effet celui dont il dit « qu'on l'a vu sans beauté et sans »
 » éclat; qu'il a paru comme un objet de mépris;
 » qu'il a été regardé comme le dernier des hommes;
 » qu'il est par excellence l'homme de douleurs;
 » qu'il a paru comme un lépreux frappé de la main
 » de Dieu; qu'il a été conduit à la mort comme une
 » brebis qu'on va égorger; qu'il est demeuré dans
 » le silence sans ouvrir la bouche; qu'il a été mis au
 » nombre des scélérats; qu'il a été percé de plaies
 » pour nos iniquités; qu'il a été chargé des péchés
 » de tous; qu'il nous a guéris par ses blessures;
 » qu'il nous a procuré la grâce, la paix et la vie par
 » ses tourments et sa mort. »

Le prophète David nous présente d'avance le Messie souffrant, et nous en trace le portrait avec des couleurs également vives, et tel que l'a tracé l'Évangile en parlant de la personne du Messie : Ils ont, dit-il, assemblé leur conseil, pour tramer contre moi leur injuste complot, *concilium fecerunt in unum* (Psal. LXX); ils se sont partagé mes vêtements, et ont tiré au sort mes dépouilles, *super vestem meam miserunt sortem* (Psal. XXI); ils ont frappé sur moi à coups redoublés, *supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (Ps. CXXVIII); les plaies dont ils m'ont couvert ont laissé compter mes os, *dinumeraverunt omnia ossa mea* (Ps. XXI); je ne parais plus un homme, mais un ver de terre, *ego vermis et non homo*. Tel est le portrait que David a tracé dans sa prophétie, plus de mille ans avant son accomplissement.

Toutes ces prophéties si expresses, tous ces traits

si marqués, ne doivent-ils pas faire comprendre que le Messie devait réunir en sa personne adorable la grandeur la plus sublime avec la plus profonde humiliation, une puissance infinie avec une faiblesse apparente ; mourir enfin de la mort la plus cruelle, et en même temps, par la mort, devenir pour les hommes une source de salut et de vie ?

Les figures qui le désignent sont aussi expresses que les prophéties qui l'annoncent. Jetons les yeux sur les figures différentes que l'Écriture nous offre partout pour nous présenter le Messie qui devait les accomplir dans sa personne. Isaac, fils obéissant, sur le bûcher, sous le glaive d'Abraham, et prêt à consommer son sacrifice, ne nous représente-t-il pas le fils de Dieu sous le glaive de la justice, sous la main de son Père, et consentant à être immolé pour son peuple ? Joseph vendu par ses frères, mis à prix d'argent, jeté dans un cachot avec deux coupables, n'est-il pas la figure naturelle de Jésus-Christ également livré à prix d'argent, et mourant entre deux larrons ? Si Moïse ordonne d'immoler l'agneau, n'est-ce pas pour nous figurer l'immolation de l'Agneau sans tache ? s'il n'offre point de sacrifice pour l'expiation du péché sans y répandre le sang des victimes, n'est-ce pas pour nous désigner l'effusion du sang adorable qui devait expier les péchés des hommes ? S'il fait élever dans le désert le serpent d'airain pour la guérison du peuple, n'est-ce pas pour marquer que le Sauveur du monde serait élevé en croix, et que la vue de la croix, c'est-à-dire la foi dans ses mérites, serait la guérison et le salut du monde ? En un mot, dans toutes ces figures si marquées, si sensibles et si frappantes, ne de

devait arriver? Isaïe, en particulier, n'a-t-il pas dépeint le Messie comme s'il l'eût déjà vu de ses yeux, souffrant et mourant sur la croix? Quel est en effet celui dont il dit « qu'on l'a vu sans beauté et sans éclat; qu'il a paru comme un objet de mépris; qu'il a été regardé comme le dernier des hommes; qu'il est par excellence l'homme de douleurs; qu'il a paru comme un lépreux frappé de la main de Dieu; qu'il a été conduit à la mort comme une brebis qu'on va égorger; qu'il est demeuré dans le silence sans ouvrir la bouche; qu'il a été mis au nombre des scélérats; qu'il a été percé de plaies pour nos iniquités; qu'il a été chargé des péchés de tous; qu'il nous a guéris par ses blessures; qu'il nous a procuré la grâce, la paix et la vie par ses tourments et sa mort. »

Le prophète David nous présente d'avance le Messie souffrant, et nous en trace le portrait avec des couleurs également vives, et tel que l'a tracé l'Évangile en parlant de la personne du Messie : Ils ont, dit-il, assemblé leur conseil, pour tramer contre moi leur injuste complot, *concilium fecerunt in unum* (Psal. LXX); ils se sont partagé mes vêtements, et ont tiré au sort mes dépouilles, *super vestem meam miserunt sortem* (Psal. XXI); ils ont frappé sur moi à coups redoublés, *supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (Ps. CXXVIII); les plaies dont ils m'ont couvert ont laissé compter mes os, *dinumeraverunt omnia ossa mea* (Ps. XXI); je ne parais plus un homme, mais un ver de terre, *ego vermis et non homo*. Tel est le portrait que David a tracé dans sa prophétie, plus de mille ans avant son accomplissement.

Toutes ces prophéties si expresses, tous ces traits

si marqués, ne doivent-ils pas faire comprendre que le Messie devait réunir en sa personne adorable la grandeur la plus sublime avec la plus profonde humiliation, une puissance infinie avec une faiblesse apparente ; mourir enfin de la mort la plus cruelle, et en même temps, par la mort, devenir pour les hommes une source de salut et de vie ?

Les figures qui le désignent sont aussi expresses que les prophéties qui l'annoncent. Jetons les yeux sur les figures différentes que l'Écriture nous offre partout pour nous présenter le Messie qui devait les accomplir dans sa personne. Isaac, fils obéissant, sur le bûcher, sous le glaive d'Abraham, et prêt à consommer son sacrifice, ne nous représente-t-il pas le fils de Dieu sous le glaive de la justice, sous la main de son Père, et consentant à être immolé pour son peuple ? Joseph vendu par ses frères, mis à prix d'argent, jeté dans un cachot avec deux coupables, n'est-il pas la figure naturelle de Jésus-Christ également livré à prix d'argent, et mourant entre deux larrons ? Si Moïse ordonne d'immoler l'agneau, n'est-ce pas pour nous figurer l'immolation de l'Agneau sans tache ? s'il n'offre point de sacrifice pour l'expiation du péché sans y répandre le sang des victimes, n'est-ce pas pour nous désigner l'effusion du sang adorable qui devait expier les péchés des hommes ? S'il fait élever dans le désert le serpent d'airain pour la guérison du peuple, n'est-ce pas pour marquer que le Sauveur du monde serait élevé en croix, et que la vue de la croix, c'est-à-dire la foi dans ses mérites, serait la guérison et le salut du monde ? En un mot, dans toutes ces figures si marquées, si sensibles et si frappantes, ne doit-or

pas voir la représentation, les traits, le caractère du Messie promis, annoncé aux hommes, et devant procurer le salut des hommes au prix de ses souffrances et de sa mort ?

Ici, ô mon Dieu ! quel sujet d'étonnement et d'affliction ! Est-il donc possible que ce mystère des souffrances et de la mort du Messie, tout grand, tout sublime, tout divin qu'il est, n'ait été pour les Juifs qu'un sujet de scandale, et pour les Gentils qu'un sujet de folie ? *Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam.* (I Cor. I.) Mais faut-il s'étonner que les Juifs charnels et grossiers aient méconnu un Messie pauvre, humble et souffrant, élevé sur la croix, eux qui attendaient un Messie dans la grandeur, la puissance, l'opulence et la jouissance de tous les biens de ce monde ? Couverts d'un voile d'aveuglement, ils ne concevaient dans ce Messie d'autre grandeur que celle qui éblouit les yeux ; d'autre puissance que celle qui domine les hommes ; d'autre regne que celui qui s'établit par la force des armes et l'étendue des conquêtes : aveugles et insensés, un tel libérateur aurait-il convenu à nos besoins, aurait-il guéri nos plaies, aurait-il réprimé nos passions, et réparé les maux qu'elles auraient causés sur la terre ?

Pour les Gentils, plongés dans la profondeur des ténèbres et l'abîme des vices, ou séduits par les lueurs d'une fausse sagesse, pouvaient-ils avoir l'idée véritable du Messie promis au monde ? Et un libérateur mourant sur la croix, que pouvait-il paraître à leurs yeux qu'une folie ? Il n'y avait, ô mon Dieu ! que ceux que vous aviez éclairés de vos divines lumières qui pussent reconnaître et adorer le

Messie dans un état d'opprobres et de tourments.
Nobis autem Dei virtutem et Dei sapientiam.

Pénétré de ces sentiments, ô mon Dieu ! et éclairé de ces lumières célestes, je m'écrie, dans les transports de mon admiration : O croix ! le théâtre le plus ignominieux tout à la fois et le plus éclatant, que de mystères présentez-vous à mes yeux ! Adorable Sauveur, quels sentiments s'élèvent à cette vue dans mon cœur ! Il est vrai que vos souffrances et votre mort, aux yeux de la faible raison, ne présentent d'abord qu'un objet de faiblesse et d'infirmité ; qu'il paraît indigne d'un Dieu d'être ainsi abaissé, avili, comme anéanti, mais que ce mystère est bien différent aux yeux éclairés d'en haut !

Si je le considère dans son principe, c'est-à-dire, dans votre cœur et dans les desseins de la Providence, je ne vois rien que de grand, de saint, de sublime, de digne de Dieu, qui en est l'auteur ; si je le considère dans les motifs qui vous ont engagé à souffrir et à mourir ainsi, je n'y trouve que bonté, que douceur, que tendresse ; si je le considère surtout dans ses effets, quels prodiges de salut et de grâce n'a-t-il pas opérés ! et peut-on y méconnaître l'ouvrage et la main de Dieu ?

2° C'est par votre mort sur la croix que l'empire du démon a été détruit. Par votre croix vous avez vaincu la mort même, vous avez dompté toutes les puissances de l'enfer, vous avez triomphé du prince de ce monde, et vous nous avez appris à en triompher nous-mêmes. Par votre croix, vous nous avez délivrés de la servitude où nous gémissions, vous nous avez donné les armes avec lesquelles nous pouvons combattre, et nous sommes assurés de

vaincre non-seulement la chair et le sang, mais encore les principautés et les puissances du monde, c'est-à-dire de ce siècle pervers.

Par la vertu de la croix, vous avez effacé l'arrêt de notre mort, et vous l'avez attaché à cette croix victorieuse. Par les mérites de la croix, vous avez formé un peuple saint, une nation choisie, un sacerdoce royal. Par l'efficace de la croix, vous vous êtes choisi une épouse digne de vous, une Eglise sainte, sans ride et sans tache, digne objet de vos complaisances et de votre cœur.

Par le triomphe de votre croix annoncée au monde je vois partout l'idolâtrie détruite, ses autels abattus, ses temples renversés, ses fausses divinités foulées aux pieds, ses oracles réduits au silence, ses infâmes superstitions abolies, ses mystères d'iniquité dévoilés, toutes choses changer de face dans tout l'univers, et sur les débris entassés de tous ces monstres, les vertus triomphantes élevées, les mœurs réformées, des hommes nouveaux paraissant dans le monde, et étonnant le monde par le spectacle de leur sainteté et de leurs vertus.

Et n'est-ce pas au pied de votre croix et dans la vertu de votre sang que tous vos disciples sont venus puiser les grâces de salut et de vie ? D'où sont venus aux Apôtres le zèle et la force qui les ont conduits jusqu'aux extrémités de la terre, pour y porter la connaissance de votre saint nom ? D'où est venu le courage invincible des martyrs sur les échafauds, et au milieu des feux et des flammes ? Qui a consolé les confesseurs dans le sein des cachots, où ils ont rendu un témoignage si glorieux à la foi ? *Qui a pu adoucir les rigueurs et les amertumes de*

la pénitence aux solitaires , dans le fond des antres et des déserts ? Qui a élevé les vierges chrétiennes au-dessus de la faiblesse de leur sexe, et leur a mis les palmes en main, à la suite du céleste Epoux de leurs âmes ? Dans tout cela, ô mon Dieu ! puis-je méconnaître la vertu, la force, l'efficace, le prodige, le triomphe de votre croix et de votre mort ?

Mais, mon Dieu ! ce grand mystère qui a opéré de si grandes choses dans le monde, n'opérera-t-il rien en moi ? n'aurai-je point de part aux biens immenses qu'il a produits ? que faut-il faire pour entrer en part de ses salutaires effets ? Faut-il faire sur ce mystère incompréhensible une profession de foi solennelle et publique ? faut-il adorer celui qui en est l'auteur et le consommateur ? faut-il publier ses grandeurs, admirer ses prodiges, demander ses grâces ? faut-il même se dévouer avec lui à la croix, à la mort ? Avec votre secours, mon cœur, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt : *paratum cor meum*.

PRIÈRE.

Oui, mon adorable Maître, dans cet abîme d'humiliations et d'anéantissement, je vous reconnais pour le Roi de gloire, pour mon Dieu, pour le Fils du Très-Haut, et le digne objet de ses complaisances.

Oui, mon divin Rédempteur ! dans cet excès de douleurs, je vous adore comme la victime offerte à la justice outragée, comme l'Agneau sans tache immolé volontairement pour le salut de mon âme.

Oui, mon doux Sauveur, dans tous ces états je vous aime comme mon père, et le plus tendre des pères, qui, par un excès d'amour, consent à perdre la vie pour la donner à ses tendres enfants ; c'est à-

dire, dans ce mystère d'ignominie et de tourments, qui m'étonne et m'afflige, je reconnais un mystère de grandeur et de grâce qui me sauve et me sanctifie.

Que le Juif endurei vous regarde comme un sujet de scandales et d'opprobres; que le Gentil indocile vous regarde comme un sujet de mépris et de folie; que le monde pervers vomisse contre vous le torrent de ses impiétés et de ses blasphèmes, jamais je ne trouverai dans vous que la vertu et la sagesse de Dieu; jamais je ne verrai dans vos humiliations et vos souffrances que le gage de votre bonté et de votre tendresse; toujours je regarderai votre mort comme le vrai principe de vie; vous serez à jamais l'objet de mes adorations, de ma reconnaissance et de mon amour: puissiez-vous être le terme de mes désirs et de mon bonheur!

II. *Sacrifice sanglant, seul digne de la majesté de Dieu.*

Quelle est la grandeur et l'excellence de ce sacrifice? Quel est le sacrifice que nous devons offrir de nous-mêmes?

1° Dans l'état déplorable où était réduit l'univers, il fallait nécessairement un sacrifice pour expier les péchés des hommes et satisfaire à la justice de Dieu. Tant de crimes, de désordres et d'excès qui couvraient la face de la terre, avaient provoqué la colère du Ciel et allumé le feu des vengeances divines; les sacrifices de l'ancienne Loi étaient defectueux et insuffisants; le sang des taureaux, l'immolation des victimes ne pouvant laver les iniquités des hommes et apaiser la colère céleste, le genre humain était perdu pour toujours, sans une

victime d'un ordre supérieur et d'un prix proportionné à la grandeur des offenses. C'est dans ces circonstances que Jésus-Christ, que le Verbe éternel, touché de notre triste état, s'offre à son Père en qualité de victime : Père céleste, lui dit-il, je sais que les anciens sacrifices ne sont plus à vos yeux des sacrifices de bonne odeur, et que vous les avez rejetés : *Sacrificium et oblationem noluiti* (Psalm. XLIX); me voici prêt à prendre sur moi tout le poids de vos vengeances, pour attirer sur le genre humain les regards de votre miséricorde : *Tunc dixi, Ecce venio.*

O hommes, qui gémissons sous l'esclavage du péché et la tyrannie du démon, admirons, adorons les bontés de Dieu, et entrons dans les vues de sa miséricorde sur nous : voici le grand sacrifice de la religion qui va être offert pour nous et pour notre salut. Quel sacrifice, grand Dieu ! et combien n'est-il pas capable de toucher votre cœur !

Sacrifice véritable. Ce ne sont plus les ombres et les figures de l'ancienne Loi, qui ne pouvaient être agréables qu'autant qu'elles annonçaient, qu'elles prédisaient le vrai sacrifice par excellence : les ombres sont changées en lumières, et les figures ont fait place à la réalité.

Sacrifice sanglant. Selon la loi, la rémission des péchés ne pouvait se faire sans effusion de sang : *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* (Hebr. IX.) Il fallait donc que le sang de l'Agneau sans tache fût répandu sur la terre, et que la rémission des péchés fût méritée et cimentée par ce sang adorable.

Sacrifice volontaire et libre. Si le souverain libérateur a été mis à mort, c'est parce qu'il l'a

voulu : *Oblatus est quia ipse voluit.* (Isai. LIII.) Et quel autre motif que la bonté de son cœur pouvait l'engager à ce dévouement absolu de lui-même pour des pécheurs qui en étaient si indignes ?

Sacrifice qui réunit, qui renferme, qui surpasse la vertu et l'efficace de tous les autres sacrifices, parce qu'il devient tout à la fois un sacrifice d'adoration, pour rendre à l'Être suprême l'hommage qui lui est dû ; un sacrifice d'expiation, pour laver toutes les iniquités de la terre ; un sacrifice de supplication, pour obtenir toutes les grâces du Ciel ; un sacrifice eucharistique et d'actions de grâces, pour tous les bienfaits accordés aux hommes ; en un mot, un parfait holocauste, digne de Dieu, et capable d'honorer toutes ses perfections adorables.

Sacrifice universel. Le Sauveur du monde a souffert dans tout, et tout a été immolé dans lui : le corps, l'esprit, l'âme. Sacrifice universel encore, en ce qu'il a été offert pour tous ; et chacun de nous peut dire avec vérité : Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même pour moi : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* (Gal. II.) Ah ! Seigneur, loin de vous toute exception odieuse, toute exclusion désespérante des personnes ; votre sang n'était-il pas suffisant pour tous, votre cœur ouvert à tous, votre grâce offerte à tous ? Pourquoi veut-on restreindre vos dons, tandis que vous les étendez sur tous avec tant d'abondance ? *Salvator omnium.* (Thren. IV).

Sacrifice infiniment douloureux. En fut-il jamais de pareil ? à quels tourments, à quels torrents d'amertume, à quelles angoisses ne sera pas réduit l'Agneau sans tache ! Le Prophète l'avait vu en gémissant, et l'avait annoncé au monde comme l'hom-

me de douleurs par excellence, *virum dolorum*. (Isai. LIII.) La grandeur de ses peines devait être proportionnée à la grandeur des péchés des hommes, et préparer la voie aux tourments des martyrs.

Enfin, sacrifice solennel, public, authentique, offert à la face de l'univers, en présence de toute une nation, aux yeux de tout Israel assemblé : ainsi cette sainte victime devait-elle être donnée en spectacle au ciel et à la terre.

Tel est le grand sacrifice que Dieu irrité attendait depuis tant de siècles ; les hommes pour qui il est offert n'y prendront-ils point de part, et leurs cœurs seront-ils insensibles aux douleurs que leurs péchés ont causées ?

2^o Élevé sur votre croix, mon adorable Sauveur, vous vous offrez en sacrifice à votre Père céleste ; moi, au pied de votre croix, n'ai-je point de sacrifice à vous offrir ? Parlez, ô mon Dieu ! demandez, en ce moment, vous êtes en droit de tout exiger, et moi dans l'obligation de ne vous rien refuser ; quel sacrifice exigez-vous de moi ? Je suis résolu à tout avec votre grâce ; mais afin que mon sacrifice soit digne de vous et en état de vous être offert, sanctifiez-le vous-même, et l'unissant au vôtre, donnez-lui toutes les qualités qui pourront le rendre agréable à vos yeux ; rendez-le sincère, qu'il vienne du cœur ; rendez-le constant, qu'il soit sans retour. Tels sont, ô mon Dieu ! les caractères sacrés qui doivent faire de mon offrande un véritable holocauste.

Sincérité dans mon sacrifice ; qu'il vienne du cœur. Souvent je vous ai offert le sacrifice de moi-même : mais est-ce bien le cœur qui vous l'a offert ?

Hélas ! peut-être la bouche l'a prononcé , et le cœur y a eu peu de part : je me suis cru converti , et peut-être je n'étais que touché : je ne suis plus au monde , et je suis peut-être encore à moi-même. Mon Dieu ! que d'imperfections , que d'illusions , que de dissimulations dans nos sacrifices ! peut-être que d'hypocrisie , que d'ostentation ; que de respect humain , que de motifs purement naturels et de vues tout humaines ! tels ont été peut-être jusqu'à ce jour les sacrifices que je vous ai faits. Mais , mon Dieu ! ce n'est plus le sacrifice des lèvres que je vous offre à présent , c'est celui du cœur : oui , je veux être à vous , vivre pour vous , souffrir pour vous , et , s'il le faut , mourir avec vous. C'est le cœur qui le dit : ce sont les sentiments les plus intimes du cœur qui tendent à vous ; voudrais-je porter la dissimulation jusqu'au pied de la croix ? Non , mon Dieu ! je connais enfin combien , en matière de piété , il est aisé et ordinaire de se tromper , combien il est triste et funeste de s'être trompé. Si jusqu'à présent je ne vous ai offert que des sacrifices défectueux , faites que du moins celui-ci soit sincère.

Universalité dans mon sacrifice. Vous ne réservez rien dans le vôtre , je veux que le mien embrasse tout sans partage et sans aucune réserve ; je vous offre le sacrifice absolu de tout ce que j'ai et de ce que je suis ; sacrifice de mon esprit , je vous en soumetts toutes les lumières , je vous en consacre toutes les pensées ; réprimez-en la vanité , l'indocilité , l'opiniâtreté , l'enflure , la présomption , les hauteurs ; *que l'humilité de la croix en inspire , en règle , en sanctifie tous les mouvements.*

Sacrifice de mon cœur, de toutes mes affections, de mes inclinations perverses, de mes passions déréglées ; que désormais un cœur contrit et brisé de douleur soit mon unique partage.

Sacrifice de ma volonté, pour n'en avoir plus d'autre que l'accomplissement de la vôtre, dans une conformité entière à vos ordres, un abandon total à votre Providence, une dépendance absolue dans tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi.

Sacrifice de mon corps et de tous mes sens, pour en faire autant de victimes de la pénitence, de la mortification, des austérités trop justement méritées par tant de sensualités et de satisfactions criminelles que je leur ai si souvent accordées.

Sacrifice enfin de ma vie, quand vous la demanderez, pour punir le mauvais usage que j'en ai fait durant tant d'années : en vous offrant tout cela, mon Dieu, je vous donne peu, mais enfin je vous donne tout ; suppléez par vous-même à tout ce qui me manque.

Constance et durée de mon sacrifice. C'est dans ce moment que je vous l'offre, mais c'est pour toujours qu'il vous est offert : je le consacre au pied de votre croix pour le rendre durable à jamais. Ah ! loin de moi ces inconstances, ces vicissitudes, ces variations, ces indignes retours à moi-même, ces alternatives continuelles de bien et de mal, de fidélité et de résistance. Pour rendre ce sacrifice irrévocable, ô mon Dieu ! attachez vous-même mon cœur à la croix : scellez mon offrande de votre sang ; cimentez par ce sang adorable l'union que je désire former avec vous. Oui, mon adorable Sauveur, je suis à vous, et j'y suis pour toujours. Les clous vous

attachent à la croix, la douleur et l'amour m'attachent à vous ; ces liens sont sacrés, ils seront indissolubles. Pourquoi voudrais-je vous quitter ? et où irais-je en vous quittant ? N'ai-pas éprouvé la vanité et le néant de tout ? Vous seul, ô mon Dieu ! vous seul pour toujours : vous, votre croix, votre grâce, votre amour ; avec elle je n'ai plus rien à craindre ni à regretter sur la terre. C'en est donc fait, ô mon Dieu ! voilà mon sacrifice ; j'en fais le dépôt au pied de votre croix, conservez-le à jamais dans votre cœur.

Les douleurs intérieures de Jésus-Christ dans le jardin des Olives.

Le Prophète, parlant de l'homme de douleurs, compare la tristesse de son cœur à un océan d'amertume : *Magna est velut mare contritio tua* (Thren. II, 13.) L'amour, dit-on d'ordinaire, est non-seulement la source, mais encore la mesure de la tristesse ; c'est pourquoi les Juifs, voyant pleurer le Sauveur sur le tombeau de Lazare, s'écrient : Voyez comment et combien il l'aimait : *Ecce quomodo amabat eum.* (Joan. XI, 36.) Voulons-nous donc comprendre quelle fut la douleur intérieure de Jésus-Christ dans le jardin des Olives, considérons quel fut son amour.

Cet amour se porta sur trois objets différents, qui tous contribuèrent à le jeter dans l'excès d'amertume où il fut plongé. Il aime son Père, et il le voit infiniment outragé ; première source de sa douleur. Il aime les hommes, et il les voit infiniment malheureux ; seconde source de sa douleur. Il se doit cet amour à lui-même, et il se voit in-

finiment affligé ; troisième source de sa douleur.

Jamais d'esprit si pénétrant, de lumières si étendues que celles de ce Dieu Sauveur ; or, toutes les lumières de ce divin soleil de justice se réunissent dans un seul objet ; il connaît quelles sont les grandeurs, les beautés, les amabilités infinies, toutes les perfections adorables de Dieu son Père ; combien il mérite d'être aimé, respecté, servi, adoré des hommes ; mais, par le retour le plus sensible et le plus affligeant, il voit que ce Père céleste est outragé dans tous les temps, dans tous les lieux et en toutes les manières. Il compte tous les instants qui se sont écoulés et qui s'écouleront jusqu'à la fin des siècles, et il n'en voit aucun qui ne soit marqué par quelque péché. L'ange, à peine créé, se révolte contre la main qui l'a tiré du néant ; Adam est à peine en vie, que le péché le conduit à la mort ; le frère se montre teint du sang de son frère. D'un côté, l'idolâtrie prend la place de la Religion et infecte tous les esprits ; de l'autre, l'impureté embrase les cœurs d'un feu également criminel et honteux ; la médisance répand son fiel sur toutes les langues ; l'injustice s'élève sur les tribunaux ; l'impiété se glisse jusque dans le sanctuaire. Plus de lieu où l'innocence soit à couvert. Grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, tous semblent de concert s'élever contre le Tout-Puisant ; ingratitude, trahison, perfidie, orgueil, haine, vengeance, tout contribue à rendre l'homme exécration aux yeux de son Dieu ; les sacrifices mêmes qu'on lui offre ne sont plus des sacrifices de *bonne odeur* ; tout est infecté du venin du péché.

A qui s'en prendre néanmoins ? faut-il demander

grâce? faut-il demander vengeance? Là, ce Dieu Sauveur se trouve partagé entre deux intérêts différents et qui lui sont chers; il ne peut refuser son zèle à la gloire du Très-Haut qu'il voit indignement outragé; mais il ne peut refuser sa compassion à des hommes qui se sont malheureusement oubliés; quelle triste perplexité! Il aime son Père, et il le voit infiniment outragé; il aime les hommes, et il les voit infiniment malheureux; seconde source de sa douleur. Toutes les misères qui affligent le genre humain viennent se présenter à lui: infirmités, calamités, persécutions, morts violentes, réprobation, éternité malheureuse, tout vient le frapper. Un autre point de vue lui représente les tourments que les martyrs auront bientôt à essuyer pour son nom; leurs corps déchirés, leurs membres ensanglantés, les torrents de leur sang coulant de toutes parts à grands flots. Son imagination perce jusque dans les abîmes des réprouvés, et quel spectacle d'horreur vient s'offrir à lui! Ces flammes dévorantes qui ne s'éteindront jamais, ces vers rongeurs qui les déchirent sans cesse, ces démons éternellement acharnés à leur perte, des cris aigus, des hurlements lugubres, des gémissements lamentables, un déluge de maux fondant sur une foule de victimes infortunées, des âmes rachetées de son sang, et cependant éternellement dévorées par les flammes d'un feu vengeur: quels objets pour un Dieu Sauveur!

Il est rapporté dans l'Écriture sainte que Joseph voyant ses frères désolés, ne put leur refuser sa tendresse, quelque indignes qu'ils fussent de sa compassion; cédant aux impressions de sa bonté, il se

jeta au cou de chacun d'eux ; il les embrassa tendrement, et les arrosa tous de ses larmes : *Ploravit super singulos.* (Genes. XLV, 15.) Tel le Sauveur du monde nous considéra tous en esprit, nous arrosant de ses larmes précieuses ; car nous étions présents à ses yeux et à son cœur. Ah ! pauvres enfants d'un Père crucifié, ne vous laisserai-je donc en partage que des douleurs et des afflictions ? Hélas ! sera-t-il possible qu'il suffira de m'appartenir pour souffrir ? Ah ! que ne puis-je porter tout seul le poids des souffrances ! que volontiers je vous en épargnerais les rigueurs ! Père céleste ! soyez touché de leurs maux ; ils sont à vous comme moi ; s'ils sont mes disciples, ils sont vos ouvrages ; épargnez-les, conservez-les, sauvez-les.

Enfin Jésus-Christ doit s'aimer nécessairement lui-même, et il se voit infiniment affligé ; troisième source de sa douleur. Tous les tourments de sa Passion viennent en ce moment se réunir dans son imagination, dans son esprit, dans son cœur ; ce sont des douleurs vives, des douleurs continuelles, des douleurs extrêmes. Tout ce qu'il souffrira dans son corps, il le souffre déjà dans son cœur ; tout ce qu'il souffrira dans le cours de sa Passion, il le souffre dans un instant. Quelle impression dut faire sur lui la vue de tous les tourments qui lui étaient préparés, et plus encore la vue de tous les péchés des hommes dont il était chargé aux yeux de son Père !

Je me représente l'infortuné Achan : ayant commis un crime contre la loi, il est condamné à être lapidé ; on le conduit dans une vaste plaine, on le place au milieu de tout Israël assemblé pour le mettre à mort ; alors jetant les yeux de toutes parts, quel

spectacle d'horreur s'offre à lui ! il voit cent mille bras levés et armés de pierres , qu'ils sont prêts à lancer sur lui pour l'écraser ; quelle vue ! Tel est le spectacle qui s'offre à vos yeux, adorable Sauveur ! vous voyez non plus cent mille bras levés contre vous , mais les bras de tout le genre humain , de tous les pécheurs dans tous les siècles, armés contre votre personne adorable ; les péchés sont les traits dont on veut vous accabler : quelle horreur à la vue d'un appareil si terrible !

Aussi quelle impression ne fait-il pas sur ce Dieu Sauveur ! *cœpit pavere, tædere, et maestus esse.* (Marc. xiv.) L'ennui, la crainte et la tristesse s'emparent de son âme ; il se retire dans les ténèbres. L'absence de sa tendre mère, le délaissement de ses disciples font que tout l'afflige, l'abat et l'accable : il se présente devant son Père, il le voit irrité et inflexible ; il prie, et d'abord sa tête se baisse ; ses genoux se plient, il tombe sur sa face. A l'ennui succède la crainte ; à la crainte succèdent des soupirs ; aux soupirs les sanglots et les défaillances ; on n'entend plus que quelques paroles entrecoupées d'une voix faible et comme mourante : *Abba, Pater !* Ah ! mon Père, vous le savez , c'est moi qui le premier vous ai appelé de ce doux nom de Père ; hélas ! si vous vous ressouvenez, je ne dis pas de cet amour essentiel qui nous a unis de toute éternité, mais s'il vous reste quelque trace de cette compassion que vous ne refusez pas même aux plus coupables, soyez touché de l'état où je suis réduit, éloignez de moi ce calice d'amertume qui m'est présenté : *Transeat à me calix iste.* (Matth. xxvi.) Non, non, il ne s'éloignera point, ce calice amer, il faut le boire jusqu'à la lie. Alors, se voyant destitué de tout secours ; et

comme abandonné de toutes parts, il se livre à toute l'amertume de sa douleur, ses yeux s'abaissent, son visage est couvert de la pâleur de la mort, son corps chancelant succombe sous le poids qui l'accable, son âme est errante sur ses lèvres, sa douleur monte jusqu'au dernier période; le voilà qui entre dans une mortelle agonie, *factus est in agonia*. (Luc. XXI.) Son sang ramassé vers le cœur, et repoussé par un effort généreux qui le porte à se soumettre, sort par tous les membres de son corps : *Factus est sudor sanguinis decurrentis in terram*. (Luc. XXII.) Son visage est arrosé de ce sang, ses mains, ses pieds, tout son corps est dégouttant de ce sang, la terre même en est abreuvée; il expire, si une force supérieure ne le soutient. Un ange descendu du Ciel parait enfin pour le consoler : *Apparuit angelus de celo confortans eum*. (Luc. XXII.) Jésus-Christ se suffit à lui-même, et n'a besoin que de sa propre force pour se soulager, il est vrai; mais il veut nous apprendre que, dans nos afflictions, il faut recourir à Dieu, demander et attendre le secours du Ciel : les consolations solides doivent venir d'en haut. Dans les créatures on ne trouve que des consolations toujours faibles et souvent onéreuses, *consolatores onerosi* (Job. XVI); aussi l'ange, pour consoler Jésus-Christ, ne lui présente point d'autre motif que les motifs célestes et tout divins. Sans doute il le conjure au nom de son Père, au nom de tous les pécheurs, de vouloir bien recevoir ce calice, d'achever l'ouvrage de la rédemption des hommes, de briser leurs chaînes et de les délivrer de l'esclavage du péché, de la tyrannie du démon; grands motifs qui affermissent son âme à la vue des souffrances,

mais qui laissent cependant son cœur en proie à toute l'amertume de ses douleurs. Il le dit lui-même, et il assure que son âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (Matth. xxvi.)

O mon adorable Sauveur ! dans quel état votre amour pour moi et mes péchés contre vous vous ont-ils réduit ! Vous gémissiez pour toucher mon cœur, vous poussez des sanglots pour m'arracher quelques soupirs ; vous versez des torrents de sang pour me faire verser quelques larmes, et moi je vous verrais dans cet ennui, ces frayeurs, ces alarmes, avec des yeux secs, avec un cœur froid et indifférent ! Non, mon Dieu ! et ce cœur fût-il plus dur que les pierres, plus insensible que les rochers, il va s'attendrir, il va se briser à la vue de cet océan d'amertumes où le vôtre est plongé. Oui, mon divin Rédempteur, je le dis avec vous : *Tristis est anima mea usque ad mortem* ; à la vue de mes péchés, mon âme est triste jusqu'à la mort. Ah que j'ai de regret de vous avoir offensé ! jamais, jamais, mon Dieu, ce regret ne sortira de mon cœur ; il durera autant que ma vie ; je porterai ma douleur jusqu'au tombeau ; et plutôt au Ciel que ce regret fût si vif, si amer et si véhément, qu'il pût en ce moment me faire mourir de douleur !

AVIS SALUTAIRES.

Âmes souffrantes, âmes affligées par les sécheresses, les dégoûts, les délaissements intérieurs, venez vous consoler, vous soutenir et vous animer par la vue et l'exemple de votre adorable Sauveur ;

délaissé en quelque manière de son Père céleste, il vous apprendra à porter les épreuves du Seigneur : et à vous soumettre aux saintes dispositions de sa providence. Demandez, il vous est permis, demandez avec Jésus-Christ d'être délivrées du calice d'amertume qui inonde votre cœur : *Transit à me calix iste* (Luc. XXI) ; mais ajoutez aussitôt avec lui : Cependant, ô mon Dieu ! que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne : *Veruntamen non mea, sed tua voluntas fiat*. Attendez le moment et les grâces de Dieu avec patience, l'ange du Ciel, s'il est nécessaire, viendra pour vous consoler ; un jour passé saintement dans les épreuves vaut mieux devant Dieu que des années entières passées dans les consolations.

La trahison de Judas.

Considérons dans Judas l'horreur de son projet, la suite et la fin funeste de ce détestable projet.

1^o Judas, que le Sauveur du monde avait choisi préférentiellement à tant d'autres, qu'il avait élevé à une dignité si éminente, qu'il avait rendu le dispensateur de ses mystères, qu'il avait comblé des grâces les plus signalées, favorisé même du don des miracles ; Judas, en un mot, un des disciples et des Apôtres de Jésus-Christ, forme le projet de trahir son Dieu, met à prix d'argent la vie de son divin Maître, se prête au plus exécrable des crimes, au parricide, au déicide ! Rempli de ce détestable projet, il marche à la tête d'une troupe de soldats et de gens armés ; il se sert de la connaissance

qu'il avait du lieu où Jésus-Christ se retirait pour prier ; il le désigne par un infâme baiser, pour le livrer à ses ennemis, qui, dans leur fureur, ne cherchent que le moyen de le perdre et de le mettre à mort.

O mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme, et quelle est la dépravation de son cœur ? Est-il bien possible que tant de grâces que vous avez faites à ce disciple perfide, que tant de faveurs dont vous l'avez comblé, que la prédilection spéciale dont vous l'avez honoré, ne l'arrêtent pas dans son projet, et ne l'empêchent pas de se porter contre vous à un tel excès, vous, son Dieu, son bienfaiteur, son divin Maître ? La seule idée de ce crime n'aurait-elle pas dû l'alarmer et le faire trembler ?

Nous détestons avec raison son crime, ô mon adorable Sauveur ! Et combien de fois nous-mêmes ne vous avons-nous pas lâchement abandonné en violant nos promesses, en trahissant vos intérêts, en rougissant de votre saint nom, par un indigne respect humain ? Mais surtout peut-on penser sans horreur à ceux qui vous déshonorent, qui profanent votre corps adorable, votre sang précieux, par des communions sacrilèges, et vous donnent ainsi un perfide baiser, qui, sous le voile de la dissimulation, cache la trahison la plus noire et la plus criminelle ?

2^o Mais que fera Jésus-Christ, qui lisait dans le cœur de Judas la noirceur de son attentat ? comment le recevra-t-il quand il se présentera ? Ouvrira-t-il le sein de la terre pour l'engloutir ? lancera-t-il la foudre pour l'écraser ? du moins emploiera-t-il l'amertume des reproches et la rigueur des menaces pour

l'arrêter? Hélas! c'est ce que nous ferions dans la vivacité de nos ressentiments et le feu de notre vengeance : mais voyons, admirons la douceur ineffable, la tendresse miséricordieuse de Jésus-Christ, et apprenons de lui à nous posséder, à ne pas nous livrer à nos sentiments d'aigreur contre nos ennemis, à leur rendre même le bien pour le mal. Mon ami, lui dit-il, à quoi en êtes-vous donc venu? quoi! trahir le Fils de l'homme par un baiser! *Amice, ad quid venisti?* (Matth. xxvi.) Cette bonté ineffable, cette douceur inaltérable et toute divine aurait bien dû faire impression sur le cœur de Judas, le faire rentrer en lui-même, lui inspirer la douleur de son crime : mais non, son esprit est aveuglé, son cœur obstiné et endurci; il persiste dans son obstination, il poursuit son projet, et il l'exécute enfin, en livrant son bienfaiteur à ses ennemis, et par là même à la mort.

Il faut, ô mon Dieu! que les liens du péché soient bien forts, et l'empire du vice bien dominant dans un cœur qu'il possède! Ainsi en est-il de certains pécheurs : quand une fois une âme a abandonné son Dieu et méprisé l'attrait de sa grâce, elle est capable de se porter à tout; ni les réflexions les plus salutaires, ni les remords les plus vifs, rien n'arrêtera ce pécheur dans sa course; il tombera de crime en crime, il se précipitera d'abîme en abîme, un excès le conduira dans un autre, et l'entraînera enfin au dernier des malheurs. Que pouvait faire de plus Jésus-Christ pour Judas? Il le reçoit avec bonté, malgré son funeste dessein; il lui fait sentir l'horreur de son procédé; il lui ouvre la voie du retour dans la tendresse et l'affection de son cœur : rien ne tou-

che ce cœur endurci ; le démon s'empare de son âme, il la rend insensible à tout, et va le conduire enfin au plus détestable des crimes et au plus grand des malheurs.

3° Judas était arrivé au comble de ses iniquités et au moment de sa perte. L'avarice lui avait fait trahir son Dieu ; le désespoir le précipite dans le fond de l'abîme. Judas reconnaît son crime ; mais il le reconnaît en furieux et en désespéré. Dans l'horreur de ce sentiment et la frénésie de cette fureur, il prend la résolution de se détruire lui-même ; il se transporte dans un lieu écarté, et là, livré au démon du désespoir, il devient son propre bourreau, il se pend à un arbre, et termine ainsi une vie criminelle par la plus funeste de toutes les morts.

Ah ! malheureux ! qui t'a donc poussé à consumer ainsi ton exécration projet ? Pourquoi, en connaissant la grandeur de ton crime, ne reconnais-tu pas la bonté de ton Dieu ? Pourquoi n'allais-tu pas implorer sa miséricorde ? il t'aurait encore admis dans son sein et redonné son amitié. Tu connaissais ses sentiments et son cœur, pourquoi, comme la Madeleine, ne pas aller te prosterner à ses pieds et les arroser de tes larmes ? Pourquoi, comme l'Enfant prodigue, ne pas te jeter entre les bras du meilleur des pères ? Hélas ! il ne désirait que ton retour ; il ne demandait que ton repentir : tu aurais consolé son cœur affligé, tu aurais réjoui les anges du ciel ; ta conversion aurait été pour eux un sujet d'allégresse : tu serais encore au rang des Apôtres, et tu es au nombre des réprouvés ; tu aurais une place assurée dans le ciel, et tu seras à jamais précipité dans l'enfer.

Vous voyez toute la noirceur du crime de cet infidèle disciple, ô mon adorable Sauveur ! vous savez quelle en sera la fin malheureuse ; et cependant vous le plaignez encore ; vous êtes touché de son sort, vous gémissiez sur sa perte. Malheureux ! oui, il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né ; mais son crime est consommé, et il ne nous reste qu'à le détester et à profiter d'un si triste exemple.

Sur toutes ces vérités faisons, ô mon âme, ces trois réflexions bien importantes et bien nécessaires pour le salut.

I. De quoi n'est pas capable un homme qui se livre à une passion ? Judas était avaré, son malheur commence par une attaché ; peut-être d'abord légère, aux biens de la terre ; l'avarice le jette dans le larcin, *fur erat* ; le larcin le conduit à la perfidie ; de perfide il devient impie ; sacrilège, déicide ; il finit par devenir homicide de lui-même, exerçant sur lui le ministère des redoutables vengeances de Dieu. Obstiné, endurci, réprouvé, quel a été le principe de tout ? un malheureux attachement aux biens périssables. Eût-on jamais pensé qu'un tel commencement pût conduire à une fin si funeste ?

II. Défions-nous sagement de nous-mêmes, ne nous rassurons jamais ni sur le temps ; ni sur le lieu, ni sur la sainteté des dispositions où nous pouvons être, puisque Judas, un disciple, un apôtre, a pu se perdre, et s'est en effet perdu au milieu des Apôtres ; dans la compagnie et comme à côté de Jésus-Christ même. Hélas ! si une colonne a été ainsi ébranlée et renversée, que ne devons-nous pas craindre, nous, faibles et timides roseaux ?

Ne comptons donc que sur une crainte salutaire du danger, une continuelle vigilance sur nous-mêmes, une inviolable fidélité à la grâce, sans quoi, malgré toute la sainteté de notre état, toute la fermeté de nos résolutions, toute l'abondance des grâces de Dieu, nous périrons infailliblement.

III. Cependant quelque grand péché que nous puissions avoir commis, dans quelque triste et déplorable état que nous puissions être tombés, quelque plaie profonde que nous ayons pu faire à notre âme, ne désespérons jamais des miséricordes de Dieu; c'est le crime qui l'outrage le plus, parce qu'il attaque la bonté de son cœur. Le péché de Judas trahissant son maître fut grand; mais le crime de son désespoir, en se défiant de la bonté de son Dieu, fut encore plus énorme.

Quelque enfants prodiges que nous soyons, Jésus-Christ est toujours pour nous un tendre père. Si notre cœur est pénitent, le sien nous sera ouvert. Ses miséricordes sont infinies, la mesure de nos péchés ne le sera jamais. Dieu ne veut pas la mort, mais la conversion du pécheur: revenons avec sincérité, il nous recevra avec tendresse; c'est lui-même qui nous en assure.

PRIÈRE.

Gravez dans mon cœur, ô mon Dieu! ces réflexions salutaires; j'en vois l'importance et la nécessité. Oui, je me défierai à jamais de moi-même et de toute passion naissante; je tremble à la vue des suites funestes où elle peut conduire; je veillerai toujours sur moi-même, connaissant ma faiblesse et de quoi je serais capable si je m'éloignais un instant de vous. Cependant, quelque crime que

je puisse avoir commis, jamais je ne ferai à votre miséricorde l'outrage de me défier d'elle ; je comblerais mes malheurs en outrageant vos bontés. Le funeste exemple et la fin déplorable de Judas seront pour moi une leçon salutaire que je n'oublierai jamais, et votre bonté un asile sacré où je me réfugierai dans tous les moments de ma vie.

Ainsi soit-il.

Les humiliations de Jésus-Christ dans les différents tribunaux de Jérusalem.

Jésus-Christ dans le jardin des Olives s'était livré à la tristesse la plus amère pour nous épargner la tristesse éternelle due à nos péchés ; il va se livrer à la confusion la plus profonde pour nous préserver de la confusion éternelle que nos péchés avaient méritée.

Plus la réputation qu'on a acquise est grande, plus elle est éclatante, plus elle est étendue ; plus aussi la confusion est-elle grande lorsque cette réputation vient à être flétrie, surtout lorsqu'elle est flétrie par le mépris le plus injurieux, par les préférences les plus indignes, par les jugements les plus solennels : or, voilà ce qui arrive à Jésus-Christ durant sa passion. Quelle était sa réputation ? il passait pour un prophète, pour le Messie, pour un Dieu ; on le regardait avec un respect qui allait jusqu'à l'adoration. Dans Jérusalem, dans la Judée, jusqu'aux extrémités de la Palestine, l'éclat de ses vertus, l'éclat de ses miracles avait contribué à lui acquérir cette réputation générale ; on la lui enlève par toutes sortes de mépris. Il est vendu

comme un vil esclave, il est lié comme un voleur insigne, il est souffleté comme un blasphémateur impie; on le traduit devant les juges comme un criminel noirci des plus grands forfaits; tel est l'abrégé de ses ignominies et la triste carrière où il va entrer. Suivons-le pas à pas, depuis le jardin des Olives jusque chez Pilate, et soyons témoins de ses humiliations et de ses opprobres.

Voilà donc le Sauveur livré à la fureur de ses ennemis, qui vont le traîner de tribunal en tribunal, c'est-à-dire d'opprobre en opprobre, *opprobrium hominum*. (Isai. LI.) D'abord on le conduit chez Galphe; c'est là qu'il passe une nuit horrible, qui fut le scandale de la terre et l'étonnement du Ciel. Environné de cette foule de soldats qui en font leur jouet, il en essuie les outrages. On commence à lui voiler les yeux, *velarunt faciem ejus* (Marc. XIV) : l'a-t-on voilé, on lui crache indignement au visage, on le frappe cruellement, en lui disant avec dérision : Prophétise-nous, quel est celui qui t'a frappé? *Prophetiza nobis, quis est qui te percussit?* (Luc. XXII.) Anges de paix! quel spectacle pour vous! *Angeli pacis amarè flebant*. (Isai. XXXII.)

Conduit chez Anne, sa joue sacrée est couverte et meurtrie d'un soufflet infamant. Monstre cruel oses-tu porter ta main sacrilège sur le Saint des saints? O Ciel! n'avez-vous point de foudre pour l'écraser? ô terre! n'avez-vous point d'abîmes pour l'engloutir? Mais non, ce serait là des sentiments de justice, et Jésus n'a que ceux de la miséricorde: Mon ami, lui dit-il, si j'ai mal parlé, montrez en quoi; *si je n'ai pas mal parlé, pourquoi me frappez-vous?*
Trainé chez Hérode, il est traité de stupide et d'in-

sensé, la sagesse même est traitée de folie, et cela dans une cour nombreuse, et cela devant un grand roi, qui depuis longtemps souhaitait de voir Jésus-Christ, espérant de lui voir opérer quelque grand prodige; mais ce Dieu Sauveur ne montre d'autre prodige que celui de sa patience; aussi Hérode tourne-t-il son admiration en mépris; il fait revêtir Jésus-Christ d'une robe blanche en signe de dérision. Jésus en entrant était regardé comme un prophète, et il sortit traité comme un insensé; les ignominies de ce Dieu Sauveur augmentent à tous les moments et à tous les pas.

Chez Pilate il reçoit un traitement encore plus indigne. Pilate, persuadé de son innocence, désirait le soustraire à la fureur de ses ennemis. Après bien des tentatives, il étoit avoïr trouvé le moyen de le sauver; il le met en parallèle avec Barabbas, espérant par là de le délivrer: parallèle impie du prince de la paix avec un séditieux; du Dieu de toute justice avec un voleur insigne, de l'auteur de la vie avec un meurtrier, du Saint des saints avec un scélérat, un infâme; et cependant cet infâme, ce scélérat, a la préférence sur le Saint des saints: parallèle affreux; que nous ne faisons nous-mêmes que trop souvent en préférant l'intérêt au devoir, le plaisir à la conscience, nos passions à la loi de Dieu, Bélial à Jésus-Christ, le monde, le démon à Dieu lui-même. C'est ainsi que Jésus-Christ est conduit et donné en spectacle dans toutes les rues de Jérusalem, obligé de porter sa confusion par toute la ville, d'en rendre témoins tous les habitants, d'essayer les clameurs, les huées, les affronts de la

populace. O humiliations! ô opprobres! en fut-il jamais de pareils?

Mais enfin à quoi aboutissent toutes ces démarches différentes, cette confrontation de témoins, ces formalités apparentes de justice? Hélas! tout cela aboutit à conduire Jésus-Christ au comble de l'opprobre et de l'infamie; c'est-à-dire à prononcer contre lui cet arrêt infamant, *reus est mortis*, il est digne de mort; c'est-à-dire, c'est un séditieux et un perturbateur du repos public; c'est un impie et un blasphémateur; c'est un ennemi de Dieu et des hommes, indigne de toute compassion et de toute pitié, digne d'être l'horreur et l'exécration de tout l'univers, digne, en un mot, du dernier supplice, et du plus honteux des supplices, *reus est mortis*. (Matt. xxvi.) Arrêt d'autant plus infamant, qu'il est prononcé par le tribunal en apparence le plus respectable, dicté par les prêtres, autorisé par le pontife, applaudi par les peuples et les nations entières.

Mais quoi, ô mon Dieu! parmi tant de personnes que vous aviez comblées de bienfaits, il ne s'en trouve point qui ose prendre votre parti et se déclarer pour vous! Quoi, parmi tant de malades que vous aviez guéris, tant d'aveugles que vous aviez éclairés, tant de morts que vous aviez ressuscités, tant d'affligés que vous aviez consolés, pas un qui parle pour vous! Non, personne n'ose le défendre et prendre sa cause en main; tous l'abandonnent et semblent le méconnaître; tous s'élèvent et s'arment de concert contre lui, le chargent de malédictions, d'imprécations, de blasphèmes.

Pauvre peuple! qui t'a donc ainsi fasciné? qui t'a inspiré contre ton Dieu, ton bienfaiteur et ton maître, des sentiments si opposés à ceux que tu avais il y a peu de jours pour lui? N'est-ce pas là le même homme que tu suivais avec tant d'empressement et de zèle, pour avoir la consolation de l'entendre et de recevoir les oracles de sa sagesse? N'est-ce pas le même homme que tu voulais choisir pour ton roi, s'il ne se fût dérobé à ton empressement? Qu'est-il arrivé depuis la résurrection du Lazare, qui te causa tant d'admiration? Qu'a-t-il fait depuis quatre jours que tu allais au-devant de lui en portant des rameaux à la main pour le recevoir en triomphe, et faisant retentir les airs de chants d'allégresse?

O mon âme! comptez sur les hommes, comblez-les de biens, et attendez-vous aux sentiments de retour et de reconnaissance; semez les bienfaits pour recueillir l'ingratitude et l'indifférence. Hélas! ne nous détromperons-nous jamais de notre aveuglement? Nous voyons tous les jours les hommes nous manquer et s'éloigner de nous; ceux qui nous avaient le plus tendrement aimés deviendront souvent nos plus cruels ennemis; et rien ne peut nous détacher de ces faux appuis. Ah! que nous méritons bien ces retours amers! pourquoi compter sur des bras de chair?

Mais les Apôtres du moins, les Apôtres tâcheront-ils de dédommager leur divin Maître et de le consoler? Hélas! ce sont les Apôtres mêmes qui vont mettre le comble à ses humiliations. L'un le trahit, l'autre le renonce, tous l'abandonnent et s'éloignent de lui. Que devait-on dire? que pouvait-on

penser? Ou il les connaissait, ou il ne les connaissait pas; s'il ne les connaissait pas, il n'était donc pas prophète; s'il les connaissait, pourquoi les choisissait-il si peu dignes de lui?

Le voilà, ce Dieu Sauveur, dans l'abîme de l'humiliation, déchu de toute sa gloire, dépouillé de tout droit à sa réputation, devenu l'objet du mépris, de la haine, de l'exécration publique de toute sa nation; c'est-à-dire, le voilà tel que l'avait dépeint le Prophète, regardé comme le dernier des hommes, *novissimum virorum*. Ainsi, ô mon Dieu! ainsi fallait-il accomplir l'oracle; il sera rassasié d'opprobres et de confusion, *saturabitur opprobriis*. (Thren. III.)

Mais nous, à présent ses enfants, ses disciples, dans quels sentiments le verrons-nous dans ce triste état? Prendrons-nous quelque part à ses humiliations? Serons-nous sensibles à ses opprobres? Aurons-nous toujours tant d'ardeur pour les distinctions de ce monde? Serons-nous si délicats sur le point d'honneur; si dominés par notre amour-propre, si entêtés, si jaloux de notre mérite, si esclaves d'un indigne respect humain? Rougirons-nous de l'Évangile de Jésus-Christ? Craignons-nous de paraître à lui? Refuserons-nous d'accepter le calice des humiliations de sa main? Nous attacherons-nous encore au monde et aux créatures?

PRIÈRE.

O mon Dieu, que nous sommes aveugles de compter sur autre chose que sur vous seul! Dieu de bonté, soyez mon tout, et que tout le reste ne soit rien. J'en vois le néant, j'en connais l'abus, quel malheur pour moi de l'avoir connu si tard! mais,

du moins, à présent que vous m'éclairez, faites que je me détache de tout, pour ne m'attacher uniquement et à jamais qu'à vous seul.

Que le monde, les honneurs du monde, l'estime du monde, l'approbation du monde, la réputation, la gloire parmi les hommes, que tout disparaisse à mes yeux; non, plus d'autre honneur et d'autre gloire pour moi que dans la croix, les opprobres et les humiliations de mon Dieu. Et que sont les honneurs de ce monde, qu'illusion et que vanité? Après tout, ne serai-je pas assez honoré si, par les mépris, les affronts de la part des hommes, je puis avoir quelque ressemblance avec mon Sauveur, et boire avec lui dans le calice de ses humiliations: *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri* (Gal. VI) : A Dieu ne plaise que je cherche jamais d'autre gloire que dans la croix de mon divin Rédempteur !

La chute de saint Pierre et sa pénitence.

N'était-ce donc pas assez, adorable Sauveur, que vous eussiez à souffrir de la part de vos ennemis, des Scribes, des Pharisiens, des Gentils, de tout le peuple en fureur? fallait-il encore que vos disciples même contribuassent à vos souffrances et à vos douleurs? et parmi vos disciples, n'était-ce pas assez qu'un Judas perfide vous eût indignement trahi, que les autres Apôtres vous eussent lâchement abandonné? fallait-il encore que Pierre lui-même vint mettre le comble à vos opprobres et à vos afflictions? Pierre, le chef de vos Apôtres, le plus distingué entre vos disciples, privilégié par-dessus tous

les autres, destiné à être votre vicaire en terre, Pierre, infidèle lui-même, ne vient jusqu'à renoncer son divin Maître, jusqu'à abjurer le titre de son disciple ! Il réparera son péché, il est vrai ; mais il aura fait à votre cœur une plaie bien sensible.

Considérons dans saint Pierre, d'une part, la grandeur de sa chute, et, de l'autre, la grandeur de sa pénitence : de l'une et de l'autre apprenons à pleurer et à gémir sur ce qui mérite uniquement nos gémissements et nos pleurs.

Quand Jésus-Christ annonce aux Apôtres que le pasteur sera frappé, et que les brebis seront dispersées, Pierre, dans l'ardeur de son zèle ou dans le sentiment de sa présomption, déclare et proteste que, quand tous les autres abandonneraient leur divin Maître, pour lui, il ne l'abandonnera jamais, et qu'il le suivra jusqu'à la fin, *non te negabo*. (Matth. xxvi.) Cependant, à la première occasion, à la première épreuve, il se dément avec lâcheté. Une simple servante lui adresse la parole, lui demande s'il n'est pas au nombre des disciples de cet homme qu'on accuse et que l'on poursuit : à cette parole il reste interdit, le courage l'abandonne, la parole lui manque, ou il n'a de parole que pour désavouer lâchement celui qu'il devait suivre jusqu'à la mort. Quelle faiblesse ! et de quoi l'homme n'est-il pas capable quand il s'éloigne de Dieu ?

À la lâcheté Pierre ajoute le mensonge. Interrogé s'il connaît ce Jésus de Nazareth, il proteste qu'il ne le connaît point, qu'il n'a aucune liaison avec lui, et qu'il ne lui appartient en rien, *quia non novi hominem*. (Matth. xxvi.) Son cœur ne démentait-il pas ce que sa bouche osait prononcer ?

Au mensonge il ajoute l'ingratitude. Que ne devait-il pas à son divin Maître, et qu'est-ce que son divin Maître n'avait pas fait pour lui? En toute occasion il le distinguait, il le privilégiait, il lui faisait part de ses plus spéciales faveurs; que n'avait-il pas droit d'attendre de sa reconnaissance? Mais non, le cœur de Pierre est fermé à ces sentiments; l'ingratitude les a étouffés dans son âme.

A l'ingratitude il ajoute l'infidélité à ses promesses. Il avait protesté solennellement que non-seulement il n'abandonnerait jamais Jésus-Christ, mais que, fallût-il mourir à sa suite, il le suivrait partout. Il s'y était engagé, et sa promesse paraissait devoir être inviolable : il se dément néanmoins, et il viole l'engagement sacré qu'il avait pris avec son Dieu et son divin Maître.

A ces crimes il ajoute les blasphèmes et les imprécations, *cœpit jurare et anathematizare.* (Marc. xiv.) Les Scribes et les Pharisiens avaient porté jusque là leur impiété; mais de Pierre, pouvait-on s'y attendre?

A tous ces excès il ajoute enfin le scandale. Quel funeste exemple pour tous ceux qui en furent témoins, et pour tous les Apôtres, qui regardaient déjà saint Pierre comme leur chef! Quel triomphe pour les ennemis de ce Dieu Sauveur, ainsi délaissé par ses disciples mêmes, et par le plus favorisé de tous ses disciples!

O Dieu de bonté! que cette indigne conduite, que cet excès dans Pierre durent être sensibles à votre cœur! Deviez-vous jamais vous attendre à de tels outrages de la part d'un disciple que vous aviez comblé de tant de bienfaits! Vous ne l'abandonnez

cependant pas dans sa chute et dans son malheur ; la miséricorde va surabonder dans une âme où a abondé le péché.

Vous jetez sur lui un regard favorable ; un seul regard éclaire son esprit, touche son cœur, opère sa conversion, et assure son véritable bonheur. Ô que ce regard fut puissant, qu'il fut efficace, qu'il fut salutaire ! Qu'est-ce qu'un regard tout divin n'opère pas dans une âme ? Dieu Sauveur, Dieu de bonté ! vous jetez sur lui un regard de miséricorde, vous le prévenez avant qu'il vous recherche ! Hélas ! si vous ne l'aviez éclairé, il serait resté plongé dans les funestes ténèbres jusqu'à la mort, et ces ténèbres auraient été suivies des ténèbres éternelles.

Vous jetez sur lui un regard de compassion, vous êtes affligé de son triste état : son malheur vous touche ; vous ne pouvez consentir à sa perte : il vous a été cher, et il ne saurait vous devenir indifférent.

Vous jetez sur lui un regard de tendresse, vous l'aimez encore : quelque indigne qu'il soit de vous, votre cœur s'intéresse encore pour lui, quoique le sien s'éloigne du vôtre. Le maître offensé cherche le disciple infidèle, lorsque le disciple infidèle renonce le maître. Vous jetez sur lui un regard charitable qui part d'un cœur généreux ; vous lui épargnez la honte de l'aveu de son crime, vous lui offrez le remède avant qu'il déclare sa maladie ; au milieu de vos peines et de vos douleurs, vous semblez oublier vos plaies pour guérir les siennes.

Enfin vous jetez sur lui un regard de prédilection *qui lui montre toute la bonté de votre cœur, qui*

lui ouvre le trésor de vos grâces, qui relève son courage abattu, qui ranime sa confiance ébranlée, qui vous le rend enfin, et le ramène à vous après un égarement si triste et si déplorable.

O mon Dieu ! que vous êtes grand en tout ! mais que vous êtes ineffable en miséricorde ! A la vue du prodige d'une telle bonté, quel pécheur ne sera pas touché et engagé à revenir à vous ? quel malade craindra d'exposer ses plaies aux yeux d'un médecin si charitable ? quelle brebis égarée ne viendra pas se rendre à un si tendre pasteur pour rentrer dans la bergerie ? quel enfant si prodigue ne viendra pas se jeter entre les bras d'un si bon père pour rentrer dans son cœur ? Saint Pierre l'éprouva cette bonté ineffable, et il ne put résister à ses impressions salutaires. Que sa chute avait été déplorable ! mais que la pénitence qu'il en fit fut sincère ! Gravez-en dans mon cœur les sacrés caractères, O mon Dieu ! et faites qu'ils soient retracés dans ma pénitence.

2° Je considère les larmes de saint Pierre ; elles me touchent, elles me pénètrent : je voudrais en verser avec lui, gémir comme lui. Ah ! que je serais heureux, si, l'ayant imité dans sa chute et son infirmité, je l'imitais encore dans ses larmes et sa pénitence !

Ce sont des larmes promptes, *egressus flevit*. (Mat. xxvi.) Au premier regard de Jésus-Christ, saint Pierre rentre en lui-même ; il sort et se retire pour se livrer à sa juste douleur ; le premier moment qui éclaire son esprit touche son cœur, et il ne met pas un instant d'intervalle entre la vue de son crime et son repentir.

Ce sont des larmes sincères. Elles coulent de ses yeux, mais elles partent de son cœur, *egressus flevit*. Les effets les suivent de près et en marquent la sincérité; et il ne peut souffrir la vue du lieu où il a péché, il déteste son crime, il en fuit l'occasion, il en déplore les suites, il n'est rien au monde qu'il ne fût prêt à faire et à sacrifier pour marquer sa douleur.

Ce sont des larmes amères, *flevit amare*. Quand le cœur est brisé, l'amertume est dans l'âme. La douleur de saint Pierre est si grande, qu'il ne peut l'exprimer par des paroles; ses larmes parlent pour lui, les soupirs sont la voix qu'il fait entendre, les sanglots étouffent même sa voix, et son cœur, nageant dans cette amertume, ne peut s'exprimer que par un triste silence plus éloquent que tous les discours.

Ce sont des larmes abondantes. Leur abondance est si grande, qu'elles tracent un sillon de douleur sur ses joues, sans cesse arrosées de ses pleurs; sillon salutaire, monument sensible et de son malheur et de sa douleur.

Ce sont des larmes amoureuses. Non, le motif qui les lui fait verser n'est point la crainte de la peine que peut mériter son péché, c'est le regret d'avoir offensé son Dieu. Son cœur est tout à la fois blessé de douleur et d'amour; la douleur le livre au regret du péché, l'amour l'ouvre à la voie de la grâce; l'un est l'autre lui font essuyer un martyre intérieur plus sensible que le martyre du sang.

Ce sont des larmes constantes. La source n'en tarit jamais, elle ne cesse de couler durant toute la vie. Le souvenir de son péché était sans cesse présent à son esprit, sans cesse il affligeait son cœur; *et comment se serait-il jamais consolé du malheur*

d'avoir offensé le meilleur des mattres? Ses larmes commencèrent avec sa douleur, et sa douleur le suivit jusqu'au tombeau.

Ce sont des larmes pour lui consolantes. Il ne trouve plus de douceur qu'à pleurer; tout lui devient amer, ses larmes seules font la consolation de son âme; la vie n'a plus pour lui d'attraits, si elle n'est consacrée à la douleur, et s'il ne compte ses jours et ses moments par ses soupirs et ses larmes.

O mon Dieu! comme saint Pierre, j'ai péché : combien de fois vous ai-je abandonné, méconnu et renoncé? Pour me ramener à vous, combien de regards salutaires n'avez-vous pas jetés sur moi comme sur saint Pierre! je veux dire, combien de grâces ne m'avez-vous pas faites! combien de voix ne m'avez-vous pas fait entendre? combien de traits de miséricorde et de providence n'avez-vous pas fait éclater sur moi?

Comme celles de saint Pierre, mes larmes ont-elles été promptes? Combien de temps ai-je résisté à vos grâces, rejeté votre voix, étouffé mes remords, éloignant sans cesse mon retour, différant de jour en jour ma conversion, disant toujours : Demain, demain; renvoyant ainsi ma pénitence et m'exposant au danger de mourir en impénitent?

Mes larmes ont-elles été sincères? Est-ce bien le cœur qui a été touché, ou la bouche seule qui a parlé? Les effets ont-ils suivi les paroles? En confessant mon péché, en ai-je connu la malice? en ai-je détesté les excès? en ai-je déploré les suites? en ai-je réparé les effets? en ai-je évité les occasions? *Mon Dieu, qui voyez mon cœur, vous seul pouvez*

me répondre, je ne puis que gémir et trembler.

Mes larmes ont-elles été amères ? Cette amertume salutaire s'est-elle répandue dans mon cœur, et m'a-t-elle rendu tout le reste amer ? N'ai-je pas toujours eu le même empressement pour les fausses et trompeuses douceurs de ce monde, qui m'ont séduit, égaré et perdu, et pour lesquelles je n'aurais dû avoir que de la crainte et de l'horreur.

Mes larmes ont-elles été abondantes ? J'aurais dû en verser des torrents, un seul péché mortel aurait suffi pour m'engager à noyer mon cœur dans les larmes. Hélas ! j'en ai tant commis, et durant si longtemps ! quand je verserais assez de larmes pour en faire un immense océan, en verserais-je assez pour laver toutes les iniquités de ma vie ?

Mes larmes ont-elles été amoureuses ? Quel est le motif qui me les a fait verser ? Est-ce le regret de vous voir offensé, ô mon Dieu, qui me touche ? est-ce un amour véritablement filial qui m'a animé ? ou n'est-ce uniquement que la crainte tout humaine d'être damné ; c'est-à-dire, un vil intérêt propre, une crainte toute servile qui n'arrête que le bras et ne saurait jamais convertir le cœur ?

Mes larmes seront-elles constantes ? coulent-elles encore ? Tant que le souvenir de mon péché durera, mes larmes doivent-elles cesser ? Et comme toute ma vie il sera vrai de dire que j'ai offensé mon Dieu, toute ma vie ne doit-elle pas être un gémissement continu devant Dieu ?

Ah ! Seigneur ! peut-être ai-je versé bien des larmes durant ma vie, mais sur quoi et pour quel sujet ? Sur des événements temporels, sur des afflictions de la vie, sur les revers de la fortune, sur la perte

des biens, sur des projets échoués, sur des espérances trompées; et dès lors, mes larmes, au lieu de me devenir salutaires et consolantes, qu'ont-elles été, que des larmes stériles, des larmes profanes, des larmes de dégoût, d'inquiétude, de chagrin, de dépit, peut-être de rage et de désespoir?

Hélas! ai-je donc des larmes pour d'autres sujets que pour mes péchés? n'ai-je pas encore versé une larme sincère et amère? Je sais que les larmes des yeux ne dépendent pas de nous; que vous vous contentez de celles du cœur; que la douleur peut être sincère sans être sensible; mais mon cœur est-il véritablement converti, et ma pénitence est-elle suffisante à vos yeux?

PRIÈRE.

O larmes de saint Pierre! ô douleur profonde! ô conversion sincère! ô modèle parfait de pénitence! que vous condamnez bien justement nos douleurs superficielles, nos conversions imparfaites, nos pénitences défectueuses, nos soupirs, nos larmes de quelques moments! Mon Dieu, que sont à vos yeux nos prétendus retours à la grâce? Entrent-ils dans votre cœur? brisent-ils le nôtre? Nous avons été pécheurs, sommes-nous pénitents? Vous ouvrez votre sein pour nous recevoir, sommes-nous disposés à y entrer? Disposez vous-même mon âme, ô mon Dieu! Le péché est mon ouvrage, de moi seul; la pénitence est celui de votre grâce et de ma correspondance. Ouvrez à mon cœur la source précieuse de ces grâces, afin qu'elle ouvre dans mes yeux une source abondante de larmes qui lavent mes péchés; ou plutôt lavez-les dans votre sang, c'est par lui seul que je puis en espérer le pardon.

La flagellation de Jésus-Christ.

Tout contribue à rendre la douleur de Jésus-Christ dans sa flagellation une douleur extrême, immense, excessive. En premier lieu, les auteurs de sa flagellation ; en second lieu, le sujet de cette flagellation ; en troisième lieu, les exécuteurs de cette flagellation.

Les auteurs, ce sont les Juifs qui veulent, à quelque prix que ce soit, exterminer Jésus-Christ et le perdre ; c'est Pilate qui veut en faire un objet de compassion ; ce sont les démons qui veulent décharger sur lui toute leur fureur.

Le sujet de cette flagellation, c'est le corps le plus tendre, le plus délicat, et par conséquent le plus capable de ressentir les atteintes de la douleur.

Les exécuteurs et les ministres de cette flagellation, ce sont les bourreaux ; gens naturellement féroces, et de plus, gagnés à prix d'argent, et animés par l'appareil du spectacle. C'est entre les mains, c'est à la fureur de ces hommes ou plutôt de ces monstres de cruauté, que le Sauveur est livré.

D'abord on le dépouille de ses vêtements ; on lui lie les mains derrière le dos ; on l'attache à une colonne. En cet état, il est dans la disposition de recevoir les coups. On commence à frapper ; sa chair virginale rougit, elle devient livide, bientôt elle est déchirée par les coups redoublés ; le sang ruisselle *de toutes parts* à grands flots ; déjà les verges sont *usées* ; aux verges on fait succéder des instruments

nouveaux et plus douloureux, les veines sont rompues, les artères sont coupées, les nerfs sont brisés; toute la surface de ce corps adorable est changée; ce ne sont que plaies et profondes blessures. Il tombe, il nage dans son sang; le voilà qui se traîne comme un ver de terre sur le pavé tout ensanglanté. Ah! c'en est fait, ses yeux se ferment à la lumière, sa langue ne peut plus se délier, son cœur n'a plus qu'un souffle de vie, et on ne se lasse point de frapper! O cruauté! ô inhumanité! ô barbarie jusqu'à-lors inouïe!

Mais vous, mon adorable Sauveur! que pensez-vous et quels sont vos sentiments durant cet épouvantable supplice? *Quasi agnus coram tondente se obmutescit.* (Isaïe, LIII.) Vous êtes muet comme un tendre agneau à qui on ôte sa toison; vous songez plus à mes plaies qu'aux vôtres; vous vous consolez de tant de douleurs par la vue qu'elles vous donnent de ma pénitence; vous vous réjouissez de voir croître ce déluge de sang qui se forme autour de vous, afin que toutes mes iniquités y puissent être noyées comme dans un bain salutaire; mes péchés, dont vous êtes chargé, vous paraissent quelque chose de si horrible; mon âme, pour laquelle vous souffrez, vous paraît si précieuse; l'éternité malheureuse que j'ai méritée vous paraît si redoutable, que vous trouvez encore toutes vos peines légères et toutes vos douleurs consolantes, si par là vous sauvez cette âme qui vous est si chère.

Père céleste! vous qui du haut du ciel voyez votre Fils bien-aimé réduit dans ce triste état, serez-vous enfin apaisé, et n'arracherez-vous point cette sainte victime à la fureur de ses ennemis et de ses bour-

reaux? Non, non, frappez encore, la justice n'est point satisfaite, les péchés crient encore vengeance : frappez, assouvissez votre rage : c'est à présent l'heure des puissances des ténèbres.

Ah ! je le comprends, mon divin Sauveur ! tous les péchés ont contribué à réduire votre corps à cet excès de souffrances et de douleurs dans votre flagellation ; mais celui qui y a contribué plus que tout autre, c'est ce funeste péché, ce détestable péché d'impureté où les hommes se sont livrés avec tant de passion.

Péché honteux qui déshonore, qui avilit, qui dégrade l'homme jusqu'à le réduire à la condition des bêtes : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (Psalm. XLVIII.)

Péché commun qui a infecté toutes les conditions, allumé le feu dans tous les cœurs, couvert la terre entière d'un déluge d'iniquités, jusqu'à provoquer la colère vengeresse du Ciel contre les hommes qui avaient défigurés dans eux l'image de Dieu.

Péché funeste qui attire tous les malheurs, toutes les calamités, tous les fléaux du Ciel sur la terre. Elle avait été autrefois noyée dans un déluge d'eau pour les péchés de tant d'hommes coupables ; il faut qu'elle soit aujourd'hui noyée dans un déluge de sang, et du sang d'un Dieu qui le verse pour les racheter.

Péché détestable qui s'élève contre la sainteté même de Dieu. Et comment ce Dieu, qui est le Saint des saints par excellence, qui trouve des taches dans les astres et dans les intelligences célestes, ne verrait-il pas avec horreur un péché qui introduit l'abomination de la désolation dans le lieu saint,

c'est-à-dire, dans une âme créée à l'image de Dieu ?

Péché exécrable qui renverse les desseins de Dieu, qui viole sa grâce ; qui profane ses dons, qui rend comme inutile la Passion de Jésus-Christ, qui abuse de ses mérites, qui foule aux pieds le prix de son sang, qui causé tant de ravages dans l'univers, la division dans les cœurs, le divorce dans les mariages, la discorde dans les familles, la désolation dans les villes et dans les empires ; péché, en un mot, qui a produit tant d'autres péchés, qui a causé la réprobation de tant d'hommes, et qui tous les jours encore précipite tant d'âmes dans les enfers.

Et pour dire quelque chose de plus encore, le voilà, ô mon adorable Sauveur ! ce péché qui a fait souffrir votre corps sacré, qui a déchiré votre chair virgine, qui vous a causé tant de plaies et de si excessives souffrances. Des chrétiens qui se livrent aux excès honteux de ce crime ne semblent-ils pas renoncer à leur Sauveur, à leur foi, à leur caractère ? Qu'ils considèrent un Dieu dans sa flagellation douloureuse ; et ils comprendront quelle est l'horreur d'un tel crime :

Mais, sans en venir même aux désordres, aux excès de ce péché détestable, combien d'autres péchés en ce point dont nous sommes coupables aux yeux de Dieu, et qui ont contribué aux tourments de Jésus-Christ dans sa flagellation ? Tant de sensualités, tant de délicatesses, tant de recherches de nous-mêmes, de nos commodités, de nos aises ; ce soin immodéré de la santé, ces satisfactions continuelles des sens, ces craintes excessives de tout ce qui peut incommoder et affliger le corps ? Au moindre danger pour la santé on s'alarme ; à la moindre incommo-

dité on se plaint ; jamais assez d'attentions, de précautions, de ménagements, jusqu'à ne pouvoir pratiquer aucune mortification, jusqu'à négliger et enfreindre la loi des jeûnes prescrits, jusqu'à ne pouvoir supporter les rigueurs des saisons ; en un mot, jusqu'à craindre le nom même d'austérité et de pénitence, jusqu'à se procurer, au contraire, tout ce qu'on peut d'adoucissements et de dispenses en tout ce qui pourrait gêner et affliger la nature.

On devrait faire de son corps une victime consacrée aux rigueurs de la pénitence ; et on en fait une idole de chair à laquelle on sacrifie souvent le soin et le salut de son âme.

Quand une créature mortelle étale sur son corps les ornements, les parures, tout cet attirail de vanités superflues, pense-t-elle que ce corps sera un jour la pâture des vers ; que, caché et enseveli dans l'obscurité du tombeau, il sera foulé aux pieds et bientôt réduit à la vile poussière dont il a été formé ?

Quand un chrétien, peu digne de ce saint nom, flatte ainsi son corps, peut-il ignorer que ce corps lavé, régénéré dans les eaux du baptême, est devenu membre de Jésus-Christ ; que Jésus-Christ en est le chef adorable, et que par là même on doit le respecter, et, autant qu'il est en nous, le sanctifier ?

Quand un pécheur préfère le soin de son corps périssable aux intérêts éternels de son âme, ne doit-il pas craindre que ce corps coupable, après avoir été la pâture des vers dans le tombeau, ne devienne encore la pâture des flammes dans les enfers ?

Ils périront, ces corps mortels, et on n'oublie

rien pour les conserver ; elle subsistera à jamais, cette âme immortelle, et on s'expose tous les jours à la perdre éternellement. Où est notre foi ?

Ah ! mon divin Sauveur ! je comprends pourquoi vous avez voulu souffrir de si horribles tourments dans votre corps adorable. Vous avez voulu expier tous nos ménagements indignes, toutes nos délicatesses coupables, toutes nos satisfactions criminelles dans nos corps de péché. Purifiez, sanctifiez le mien dans le bain sacré que tout votre sang répandu forme autour de vous ; mais en même temps inspirez-moi contre mon corps une haine salutaire, une sainte rigueur ; donnez-moi le courage et la force de le châtier, de le réduire en servitude ; frappez-le vous-même, s'il le faut, ô mon Dieu ! frappez-le miséricordieusement en ce monde, pour ne pas le frapper éternellement dans l'autre. Du moins, quand vous m'enverrez quelque incommodité, quelque maladie, donnez-moi l'esprit de résignation et de patience avec lequel je dois la supporter. Quoique je puisse avoir à souffrir des douleurs dans mon corps, égaleront-elles jamais les douleurs excessives que vous endurâtes dans votre flagellation ? Dieu saint, Agneau sans tache, votre chair innocente déchirée, vos veines ouvertes, votre sang répandu, tout votre corps couvert de blessures, arrachent les larmes de mes yeux, et font à mon cœur une plaie sensible. Mon Dieu ! je me jette à vos pieds, je considère ce spectacle sanglant ; et que pourrais-je faire et souffrir pour y prendre part ? Hélas ! quand la pénitence couvrirait tout mon corps d'instruments *douloureux et de plaies profondes*, pourraient-elles

jamais guérit les plaies mortelles que j'ai faites à mon âme? Adorable Sauveur! ayez pitié de moi, c'est tout ce que je puis vous dire; votre bonté vous dira le reste pour moi; votre cœur, vos douleurs, votre sang parleront en ma faveur et m'obtiendront vos miséricordes:

O heureuses, mille fois heureuses les âmes qui se sont toujours conservées pures et sans tache, que le monde n'a pas infectées de ce funeste levain du péché, qui ne se sont point laissé séduire par la contagion de ce siècle pervers! Âmes privilégiées, dignes épouses d'un Dieu infiniment saint! rendez d'éternelles actions de grâces au Dieu de toute pureté: *Beati mundo corde!* (Matth. v.)

PRIÈRE.

Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur: *Cor mundum crea in me, Deus* (Psalm. 1); créez-le, formez-le dans moi; ne permettez pas que ce vice détestable infecte jamais mon âme de son funeste poison. Mille morts, ô mon Dieu! plutôt que de vous offenser et de déshonorer mon âme par un vice que vous aurez toujours en horreur. Ah! je le sais, ô mon Dieu! rien de souillé n'entrera jamais dans le royaume des Cieux; purifiez donc mon corps, mon esprit et mon cœur, lavez de plus en plus mon âme de toutes ses taches: *Amplius lava me ab iniquitate mea*; il n'est que vous qui puissiez opérer ce prodige, et d'un vase d'argile et de boue former un vase d'honneur et de gloire, *et a peccato meo munda me.*

Le couronnement d'épines et l'Écce Homo.

Après avoir fait souffrir à Jésus-Christ de si violentes douleurs dans sa flagellation, portera-t-on encore plus loin la fureur contre lui ? Mais quand est-ce que la passion connut des bornes ? Si on ne peut plus rien par la violence et la force, on aura recours à de cruelles industries, qui semblent avoir été réservées au Messie et inspirées par l'enfer même contre le Saint des saints.

On se souvient qu'il a passé pour roi ; il faut en faire un roi de théâtre. On le relève donc pour commencer cette scène cruelle et impie ; en serons-nous témoins sans douleur ? Il n'est point de roi sans trône, on le fait asseoir sur un vil trône de bois ; voilà son trône. Il n'est point de roi sans couronne ; on lui met une couronne d'épines sur la tête, on l'y enfonce avec violence, le crâne est percé, les cheveux sont arrachés, toutes les parties du cerveau sont endommagées ; voilà sa couronne. Il n'est point de roi sans manteau royal ; un vil haillon de pourpre mis sur ses épaules déchirées, voilà le manteau de sa royauté. Il n'est point de roi sans sceptre, un faible roseau dans ses mains liées et garrottées, voilà son sceptre. Il n'est point de roi sans hommages, on se met à genoux par dérision devant lui, on l'outrage, on l'insulte avec mépris ; voilà les hommages qui lui sont rendus.

Anges de paix, à ces traits ignominieux, à ces traits sanglants, reconnaissez-vous encore le Roi de gloire, le Roi des vertus, qui règne sur vous dans le ciel ?

Pilate, qui le voit dans cet état d'opprobres et

d'épuisement, s' imagine qu'il n'est point de cœur si dur qui ne soit touché, point de haine si envenimée qui ne soit éteinte : dans cette vue, il fait monter Jésus-Christ sur une galerie qui domine la cour de son palais ; il le présente ainsi au peuple assemblé, en disant : *Ecce Homo* (Joan. xviii) : Voilà l'Homme ! Oh ! qu'il a bien raison d'avertir que c'est un homme ; à peine en a-t-il l'apparence ; sa tête n'est qu'un amas d'épines, ses yeux sont noyés dans le sang, ses bras ne sont que des os cruellement décharnés, tout son corps n'est plus qu'un squelette livide, à qui on ne prolonge la vie que pour prolonger ses douleurs. Peuple barbare ! épargnez-vous enfin ce souffle de vie, qui ne subsiste que parce qu'une puissance supérieure le soustrait à la mort ? Non, leur fureur n'est point encore assouvie.

Quid faciam de Jesu (Matth. xxvii) ? Que ferai-je donc de Jésus ? dit alors Pilate. Ah ! ministre impie des fureurs de l'enfer ! que ferai-je de Jésus ? rends-le à sa tendre mère ; quelque défiguré qu'il soit à ses yeux, il sera cher à son cœur ; toujours il a été pour elle l'homme de douleurs. Donne-le à ses disciples ; quelque lâches, quelque timides qu'ils soient, ils le reconnaîtront encore pour leur divin Maître, et ils le recevront avec respect. *Quid faciam de Jesu ?* Ah ! s'il était offert à mes ardents desirs, avec quel empressement ne le recevrais-je pas ! que n'aurais-je pas à lui dire ? quels sentiments n'aurais-je pas à lui offrir ? Je me prosternerais à ses pieds sacrés. Je le reconnaîtrais pour mon Sauveur et mon Dieu, je baiserais ses plaies, je recueillerais son sang, je l'arroserais de mes larmes, je lui demanderais pardon de mes péchés. *Quid ja-*

ciam de Jezu ? O Dieu souffrant ! à qui serez-vous offert dans ce triste état ? Sera-ce aux riches du siècle ? vous leur paraissez trop pauvre, trop dénué des biens de ce monde ; la pauvreté est un objet de mépris à leurs yeux : sera-ce aux grands de la terre ? vous leur paraissez trop humilié ; vos humiliations condamneront leur orgueil et leur ambition : sera-ce aux sensuels et aux voluptueux ? vous leur paraissez trop affligé, et vos afflictions réprouveront leur vie sensuelle et mondaine. Tous, comme de concert, s'écrient avec les Juifs endurcis : *Crucifige* ; il n'y a que la croix, ô mon Dieu ! il n'y a que la croix qui vous reçoive entre ses bras ; et encore la croix ne vous reçoit entre ses bras que pour vous livrer entre les bras de la mort.

O Emmanuel, ô Désiré des nations, ô Dieu Rédempteur ! était-ce donc pour cela que vous étiez descendu du ciel, et que vous étiez venu sur la terre ? Était-ce pour cela que vous avez été désiré durant tant de siècles, attendu par tant de patriarches, annoncé par tant de prophètes, prédit et figuré par tant d'oracles ? N'avait-on donc formé tant de vœux et tant de désirs pour l'avènement du Messie que pour le livrer ainsi aux opprobres, aux tourments, à la mort ? Comprenons quel est le prodige de la bonté et de la miséricorde de Dieu ; mais en même temps déplorons l'excès de l'aveuglement et de la malice des hommes.

*Réflexions et sentiments sur ces paroles : Ecce
Homo !*

Ce ne fut que par un motif de pure compassion, et pour toucher le cœur endurci des Juifs, que

Pilate, en leur présentant Jésus-Christ, prononça ces paroles ; mais que d'objets et de réflexions ne nous présentent-elles pas ? Je les médite, ô mon adorable Sauveur ! et que ne me disent-elles pas de grand, de touchant, d'ineffable !

Eccce Homo! voilà l'Homme en qui Dieu a mis toutes ses complaisances, et en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse, en qui réside la plénitude de la divinité même. Père céleste ! dans quel état le voyez-vous réduit ?

Voilà l'Homme que les Anges adorent et reconnaissent pour leur Dieu, devant qui les Trônes et les Dominations se prosternent : il est l'objet de leur vénération et de leurs hommages dans le ciel ; et les hommes le couvrent d'opprobres et le chargent de malédictions sur la terre.

Voilà l'Homme que les prophètes ont prédit, que les oracles ont annoncé, que les figures ont désigné ; il vient les vérifier dans leur étendue, leur donner leur entier accomplissement. Ainsi remplit-il la mesure de toute justice, tandis que les hommes comblent envers lui la mesure de tous les crimes.

Voilà l'Homme qui durant sa vie a opéré tant de miracles ; répandu tant de bienfaits, pratiqué tant de vertus, essayé tant de fatigues et de travaux.

Voilà l'Homme qui est par excellence l'homme de douleurs, parce qu'il s'est rendu la victime de nos péchés, et qu'il a pris sur lui-même la peine que nous devons en subir éternellement.

Voilà l'Homme qui n'est venu au monde que pour

les hommes, pour leur donner la vie véritable, et les hommes se disposent à l'immoler et à le conduire à la mort!

Voilà l'Homme, enfin, qui viendra un jour juger tous les hommes, les appeler à son tribunal, et réformer l'iniquité des jugements qu'ils auront portés contre lui.

Vous serez alors couronné de gloire, ô adorable Sauveur! mais à présent, en qualité de Fils de l'homme, vous n'êtes couronné que d'épines: il fallait que tous les tourments et tous les genres d'opprobres se réunissent sur vous. Ah! que vous nous montrez bien que votre règne n'est pas de ce monde! Les rois de la terre sont couronnés de splendeur et de gloire; que votre couronne est bien différente! mais en cela que vos vues sont divines! dans les projets iniques des hommes, cette couronne d'opprobres, ces épines sanglantes, ce faible roseau, ce vêtement d'ignominie, tout cela est injuste, cruel, inhumain; mais dans vos vues supérieures, tout cela est salutaire et divin. Les épines de votre couronne prédisent à vos enfants que les épines naitront sous leurs pas et perceront leur cœur. Les soins, les chagrins, les amertumes, les peines intérieures seront leur partage durant cette vie; ils ne marcheront souvent que par une voie parsemée de ronces, qui ne les conduira qu'au Calvaire: aux yeux des hommes, ils paraîtront faibles comme des roseaux, obligés de plier sous le poids de l'injustice et de l'oppression; revêtus de vos livrées, ils porteront avec vous les opprobres et les mépris. Enfants du Père céleste, consolez-vous, il y a un autre royaume

de bonheur et de gloire qui vous attend; votre Sauveur vous le mérite et vous le prépare : mais, pour vous le mériter, dans quel état daigne-t-il paraître? et dans cet état mérite-t-il vos sentiments et vos cœurs?

Ecce Homo! Imaginons-nous, ô mon âme, que le Père éternel, nous présentant Jésus-Christ, nous dit : Voilà l'Homme, le Fils unique que j'ai engendré de toute éternité, l'image de ma substance, la splendeur de ma gloire : voilà l'état déplorable où tes péchés l'ont réduit; c'est toi qui a déchiré cette chair innocente; c'est toi qui as flétri cette beauté immortelle; c'est toi qui l'as couvert de blessures. Cœur inhumain, vois son sang, il l'a versé pour toi; vois ses plaies, il en est tout couvert pour fermer les tiennes. Arrête donc, âme pécheresse; cesse de persécuter celui qui ne désire que ton salut; ne renouvelle pas ses douleurs en continuant tes offenses.

Ecce Homo! Présentons-le nous-mêmes au Père éternel, et disons-lui dans l'amertume de notre cœur : Oui, Père céleste! voilà l'homme que j'ai eu le malheur d'outrager et de faire souffrir, il est vrai; mais considérez que c'est pour m'obtenir le pardon, qu'il a tant souffert. C'est vous-même qui nous l'avez donné pour être notre rédemption et notre salut, il est venu par vos ordres pour réconcilier par son sang le ciel et la terre; c'est l'Agneau qui efface les péchés du monde; il s'offre actuellement lui-même pour moi; son sang demande la miséricorde, et non la vengeance; toutes ses plaies *sont autant de bouches qui plaident pour les criminels, et qui demandent grâce pour les coupables.*

Jetez les yeux sur votre Christ, et laissez-vous toucher à ses prières et à ma douleur.

Ecce Homo! Jetons nous-mêmes des regards de tendresse et de compassion sur Jésus-Christ, et disons : Voilà l'Homme qui souffre, qui s'immole pour moi et pour mes péchés ; mais aussi voilà l'Homme que je dois imiter dans ses souffrances et dans ses douleurs : c'est le divin modèle de pénitence, de patience, de douceur, d'humilité, de charité, que je dois avoir sans cesse devant les yeux pour le retracer dans mon cœur et dans ma conduite.

O Jésus, ô Homme de douleurs ! faites-moi part de vos afflictions pour me faire part de vos grâces. O Roi rejeté, méconnu, méprisé ! je vous reconnais pour mon roi, pour le roi de gloire par excellence, pour le Roi même des rois. Vos ignominies vous rendent encore plus respectable à mes yeux, plus cher à mon cœur, plus digne de régner sur moi.

O Roi de gloire ! je n'ai été jusqu'à présent envers vous qu'un sujet ingrat, infidèle et rebelle : je veux vous être fidèle jusqu'à la mort, prendre part à vos peines, imiter vos exemples, m'éloigner des fausses douceurs du monde. Voudrais-je ne prendre que les fleurs et vous laisser toutes les épines ? O Roi souverain des cœurs ! je voudrais avoir assez de courage pour vous dire : Placez votre couronne d'opprobres sur ma tête, mettez vos épines sacrées dans mon cœur, revêtez-moi de vos saintes livrées ; mais accordez-moi du moins une sainte résignation à tout ce que vous ordonnez de moi. Recevez, comme mon Roi, l'hommage que je vous rends, c'est celui d'un cœur contrit et humilié. Enfin, daignez m'introduire

un jour dans votre royaume céleste, pour vous y louer et bénir à jamais avec vos élus. Ainsi soit-il.

Jésus-Christ portant sa croix et montant au Calvaire.

Considérons quelle est la pesanteur de son fardeau et quels sont les sentiments de son cœur.

1° C'en est donc fait ! la sentence est portée, il faut qu'elle s'exécute : il faut que l'iniquité triomphe et que l'innocence soit opprimée ; que la charité soit sacrifiée et que la malice soit satisfaite. La vengeance n'a plus de frein, la fureur plus de bornes ; le torrent se déborde, et c'est un torrent d'amertume qui va inonder le corps et l'âme de l'innocent Agneau qui porte les péchés du monde.

Pilate avait déclaré qu'il ne trouvait point de crime dans Jésus-Christ, et point de cause de mort, qu'il était juste, et que ses ennemis l'avaient livré par envie et par haine ; mais, se laissant vaincre par l'importunité des Juifs, et plus encore par la crainte de perdre les bonnes grâces de César, il porte l'arrêt de mort contre le Saint des saints, il le condamne au tourment infâme de la croix, au supplice réservé aux plus scélérats.

La croix était prête. Dès que Jésus-Christ l'aperçoit, il se prosterne en esprit devant elle, il la reçoit comme des mains de son Père, il se dispose à la porter. Croix sainte ! croix précieuse ! il l'avait attendue, il l'avait désirée, il avait soupiré ardemment après elle depuis le premier moment de sa vie ! Il la charge sur ses épaules, et il prend le chemin du

Calvaire pour y consommer son sacrifice, O douleur ! ô spectacle qui afflige le ciel et auquel la terre sera sensible !

Conduit-on quelqu'un à la mort, pour l'ordinaire on lui cache l'instrument de son supplice ; on a quelque sentiment de compassion , même pour les plus scélérats : ici on les perd , on les étouffe , quand il s'agit du Saint même des saints. Non-seulement on présente à ses yeux cette croix où il doit être attaché , mais encore on l'oblige de la charger sur ses épaules.

Le voilà , cet innocent Isaac , chargé du bois de son sacrifice , conduit , ou plutôt traîné vers le lieu du supplice. Quelle douloureuse carrière pour lui ! faible , épuisé de sang et de forces , à peine peut-il se soutenir : chaque pas est marqué par une chute , chaque endroit est teint de quelques gouttes du sang qui reste dans ses veines ; l'accablement où il est réduit , loin d'exciter quelque compassion , ne fait qu'aigrir la fureur de ses ennemis.

Permettez que je vous accompagne , ô mon adorable Sauveur ! et que , durant votre voyage sur le Calvaire , je vous ouvre les sentiments de mon cœur. Vos ennemis satisfaits se réjouissent de vous voir sous la croix , mais vous avez encore plus de désir de la porter qu'ils n'avaient d'empressement de vous en voir chargé. Vous la considérez avec respect , vous l'acceptez avec joie , vous faites une alliance sacrée avec elle ; vous vous dévouez de nouveau à elle pour mourir entre ses bras et lui confier vos derniers soupirs. Vous voulez réunir sous ce divin étendard tous vos enfants. Comme un divin conducteur , vous marchez le premier , et vous les appe-

lez tous à vous : *Venite ad me omnes* (Matth. xxviii); vous les menez sur le Calvaire pour les rendre dignes du ciel; vous demandez pour eux à votre Père céleste les grâces dont ils auront besoin, et vous les obtenez.

Mais, hélas ! mon doux Sauveur, vous êtes seul, et seul vous portez tout le fardeau de la croix ! Tendres disciples de ce divin Maître, vous l'abandonnez, vous qui aviez protesté si hautement de ne le quitter jamais ! Qu'est donc devenue votre fidélité et votre courage ? pourquoi ne le suivez-vous pas dans ce trajet ! vous seriez auprès de lui, vous prendriez part à ses peines, vous répareriez la lâcheté que vous aviez montrée dans votre fuite et votre désertion. Mais non, tout l'abandonne et s'éloigne toujours plus de lui, quand on le voit chargé de la croix et prenant le chemin du Calvaire.

Je me trompe, ô mon Dieu ! quand je dis que vous êtes seul, je vous vois environné de vos cruels ennemis qui vous outragent ; à côté de vous, deux insignes voleurs qui blasphèment contre vous. Quelle compagnie ! et combien doit-elle encore augmenter les amertumes de votre cœur !

Cependant, durant cette pénible carrière, une vue ineffable vous console, ô mon Dieu ! vous prévoyez d'avance le nombre innombrable de disciples qui, dans la suite des siècles, vous suivront sur le Calvaire et marcheront sur vos traces : les martyrs arrosés de leur sang ; les confesseurs chargés de leurs chaînes ; les pénitents armés des instruments sanglants de la pénitence ; les solitaires sortant des déserts ; les vierges suivant les noces de l'Agneau ; tous les élus portant leur croix après vous. Vous

êtes à leur tête, votre exemple les soutient, votre vue les anime, votre grâce les fortifie. Spectacle digne de Dieu; les anges, du haut du ciel, les considèrent avec admiration, préparent des couronnes, présentent des palmes suspendues sur leurs têtes, et leur montrent la place qui leur est destinée dans le céleste séjour.

Votre consolation, ô mon Sauveur! serait entière si vous voyiez tous les hommes vous suivre et marcher de concert après vous. Pourquoi tous n'ont-ils pas la même ardeur, puisqu'ils sont tous appelés au même bonheur, et qu'il n'y a pas d'autre chemin pour y arriver? Ah! c'est que tous ne connaissent pas le prix de la croix: le monde les arrête, les prestiges du monde les aveuglent; les fausses douceurs du monde les séduisent et les pervertissent; ils vous abandonnent dès qu'ils vous voient chargé de la croix et prenant la route sanglante du Calvaire. Pour vous, vous suivez votre course, ô mon Dieu! au milieu des outrages et des tourments.

Mais enfin tous les cœurs ne sont pas insensibles; il s'en trouve d'assez bien placés pour se laisser attendrir. Quelques femmes pieuses, accourues pour voir passer le Sauveur, sont touchées de son état; les larmes coulent de leurs yeux: Jésus-Christ, qui les voit couler, veut en arrêter le cours ou en changer le motif. Filles de Jérusalem, leur dit-il, ce n'est point sur moi que vous devez pleurer; pleurez sur vous-mêmes: *Nolite flere super me*. Vous leur prédi-
sez, ô mon Dieu! les malheurs qui viendront fondre sur la coupable Jérusalem. Le temps viendra, leur dites-vous, où l'on dira: Heureuses les femmes stériles! heureuses les entrailles qui n'auront point

conçu, et les mamelles qui n'auront point allaité ! Alors les hommes diront aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines ; Écrasez-nous. Hélas ! si l'on traite ainsi le bois vert , que fera-t-on du bois sec ? c'est-à-dire, si moi, qui suis l'innocence même, qui n'ai sur moi que l'apparence du péché, j'éprouve ainsi les rigueurs de la vengeance céleste, que sera-ce de vous, pécheurs et coupables ? Femmes de Jérusalem, je vous le dis donc, ne pleurez point sur moi, vous avez d'autres sujets dignes de vos larmes : *Nolite flere super me ; sed super vos et super filios vestros* (Luc. xxiii.)

Adorable Sauveur, j'aurais cru que l'état d'un homme innocent, injustement condamné, chargé du bois de son supplice, accablé d'outrages, était l'objet le plus digne de douleur et de compassion : mais non, il en est un qui mérite encore plus nos larmes et nos soupirs ; c'est une âme qui est dans l'état malheureux du péché. Objet d'horreur aux yeux de Dieu, dépouillée de tous les dons de la grâce, dignes de la colère et de toutes les vengeances du Ciel, exposée à tous moments au malheur d'une mort funeste, d'un jugement redoutable, marchant toujours sur le bord d'un abîme, toujours prête à tomber dans le sein d'une éternité malheureuse ; ah ? c'est là l'objet sur lequel il faudrait verser des larmes, et des larmes de sang.

Mais, hélas ! ces larmes, qui sont prodiguées partout ailleurs, tarissent quand il s'agit du péché ; cependant partout ailleurs elles sont stériles et inutiles. Épouse désolée ! vous avez beau pleurer un époux chéri dont la mort vous a séparée ; vos pleurs ne le rappelleront pas du tombeau. Mère affligée !

vous avez beau pleurer la perte d'un tendre enfant que la mort vous a ravi dans la fleur de son âge, vos larmes ne le ressusciteront pas. Il n'en serait pas de même à l'égard du péché : si vous arrosez vos péchés de vos larmes, ils seront effacés, ils seront expiés ; vous recouvrirez la grâce et l'amitié de votre Dieu ; mais, hélas ! c'est sur le péché que les larmes cessent de couler, que les yeux sont secs et le cœur insensible.

Âmes chrétiennes, âmes rachetées par le sang d'un Dieu, venez, unissons-nous tous de concert ; considérons notre roi orné d'un diadème sanglant dont nos péchés l'ont couronné ? voyons-le succombant sous le fardeau de la croix dont il est chargé.

Ah ! ce n'est pas tant le poids de sa croix qui l'accable ; c'est surtout le poids énorme de nos péchés sous lequel il succombe. Serons-nous insensibles à la douleur que nous lui causons ? ne tâcherons-nous pas de le soulager, du moins en déplorant le malheur que nous avons eu de l'offenser et de causer ses souffrances.

O heureux, mille fois heureux ce Simon le Cyrénéen, qui fut choisi pour soulager Jésus-Christ et porter sa croix avec lui ! O mon doux Sauveur, que n'ai-je le même bonheur ! que ne puis-je porter une partie de vos peines et de vos douleurs ! quelle consolation n'aurais-je pas de vous en adoucir le poids et les amertumes ! Mais, hélas ! malheureux que je suis, loin de vous les adoucir et de les diminuer, je les augmente, et je les aigris encore tous les jours par mes infidélités et par mes péchés ! Persévérerai-je encore dans la noirceur de mon ingratitude et de ma malice ?

A l'exemple de Jésus-Christ, soyons prêts à porter notre croix ; offrons à Dieu nos peines et nos afflictions. Si ce Dieu Sauveur quitta pour quelques moments la sienne et la confia à Simon le Cyrénéen, ce ne fut point uniquement pour être soulagé ; il voulut nous apprendre qu'il ne suffit pas qu'il porte lui-même sa croix, mais qu'il faut encore que nous la portions avec lui : en la donnant à Simon, il en fait part à tous les élus. Prenons-la de sa main, marchons à sa suite : allons, montons avec lui sur le Calvaire ; il nous aidera à souffrir pour lui, et, s'il le faut, à mourir avec lui. Pouvons-nous nous attacher à la vie en voyant notre Sauveur conduit à la mort ? et osons-nous désirer le Thabor, quand nous le voyons prendre le chemin du Calvaire ? Suivons-le et attachons-nous à lui pour toujours.

PRIÈRE.

Oui, mon adorable Sauveur ! je marcherai à votre suite : je monterai avec vous sur le Calvaire ; avec vous et pour vous je désire y vivre, y souffrir, y mourir. Vous allez sur la sainte montagne pour y offrir votre sacrifice, daignez m'attirer à vous, et, s'il le faut, me traîner après vous. Vous connaissez ma faiblesse, vous me soutiendrez dans ma course, vous me conduirez enfin à l'heureux terme. Ainsi soit-il.

Jésus-Christ mourant sur la croix et consommant son dernier sacrifice.

Le Sauveur du monde avance vers le terme de sa course mortelle, et sur les traces de son sang il

arrive enfin au Calvaire, sur la montagne destinée au dernier supplice des criminels. La justice divine l'y attendait depuis quatre mille ans, le glaive à la main, pour l'immoler à sa juste vengeance, en qualité de victime des péchés des hommes dont il s'était chargé aux yeux de son Père céleste. Y étant arrivé, cet innocent Agneau se prosterne devant son Père irrité, il lui offre son sacrifice, il accepte la mort de sa main, il répète les paroles qu'il avait prononcées en entrant dans le monde : Père céleste ! je sais que le sang des taureaux et celui des victimes immolées sur vos autels ne sont plus pour vous des sacrifices de bonne odeur : *Sacrificium et oblationem noluisti (Psalm. XLIX)* : vous demandez une victime proportionnée à la grandeur des offenses qui ont outragé votre gloire ; me voici prêt à vous obéir : *Tunc dixi : Ecce venio*. Je m'offre de grand cœur à toute l'étendue de votre justice et de vos vengeances ; exercez-en sur moi toute la rigueur, et usez de miséricorde envers les hommes coupables dont je viens solliciter le pardon.

O jour sombre ! ô jour funeste ! quelles affreuses ténèbres allez-vous répandre sur tout l'univers, avant que d'y faire naître une nouvelle lumière ! Le moment étant donc arrivé, on dépouille de nouveau Jésus-Christ ; on lui arrache ses habits sanglants ; on étend la croix ; on lui ordonne de s'y placer ; il obéit. On lui fait étendre les mains et les pieds ; on les perce ; on enfonce les clous à coups redoublés, avec des douleurs qui surpassent toute expression et toute douleur ; on élève enfin cette croix ; on la laisse tomber dans le creux qui avait été préparé, et par l'ébranlement de cette chute, on renouvelle, on

augmente toutes ses plaies et toutes ses douleurs. Le voilà enfin élevé à la face de tout l'univers, suspendu entre le ciel et la terre, présenté aux yeux de toute sa nation et d'un million d'âmes attirées par la nouveauté du plus grand spectacle qui eût jamais paru dans le monde.

Mais ici, ô adorable Sauveur ! innocente victime ! que d'objets différents s'offrent à vos yeux ! Tous les siècles passés viennent comme se réunir dans ce grand moment, et tous les siècles à venir semblent anticiper leur venue pour vous adorer. Tous les péchés des hommes qui jamais ont été commis, sont réunis comme un tas immense et monstrueux au pied de votre croix, pour y être lavés ; tous les pécheurs qui ont existé, qui existeront à jamais, sont présents à vos yeux et à votre cœur. Vous concevez toute l'horreur de leurs péchés, vous en portez tout le poids, vous en buvez toute l'amertume : vous vous immolez pour eux et pour leur salut, vous souffrez pour leur épargner d'éternelles souffrances ; vous mourez pour leur donner la vie. Cette vue sur les uns adoucit vos douleurs, parce qu'ils en profiteront et seront sauvés ; dans les autres, elle les aigrit, parce qu'ils en abuseront et se perdront à jamais, malgré les moyens abondants de salut que vous leur procurez. Quels sentiments durent alors s'élever dans votre cœur adorable, quand, perçant dans la profondeur des siècles, vous vîtes tant d'âmes qui embrasseraient la croix avec vous et pour vous, et tant d'autres qui la détesteraient, la maudiraient, en profaneraient les fruits et le prix !

Enfin la dernière heure approchant, Jésus-Christ s'offre de nouveau, en qualité de victime, à son Père

céleste ; il recommande son âme entre ses mains, il baisse la tête en signe de soumission, et n'attend plus que le moment qui doit terminer sa douloureuse carrière en ce monde. Il la finit entre les bras de la croix, pour rentrer à jamais dans le sein de son Père : *Clamans voce magna, emisit spiritum* (Matth. xxvii).

Tout est donc consommé : *Consummatum est.* (Joan. xviii.)

Astres du ciel, refusez votre lumière à la terre ; soleil, éclipséz-vous à l'aspect du soleil de Justice couvert des ombres de la mort ; terre, soyez ébranlée jusque dans vos fondements ; voile du temple, soyez déchiré ; et vous, nature entière, entrez dans la désolation et l'horreur, à la vue de votre auteur souffrant et mourant dans l'excès des douleurs.

Ici je prends l'image de Jésus-Christ entre mes mains tremblantes, et la plaçant sous mes yeux arrôlés de mes larmes, je lui dis dans les sentiments de ma foi :

O Jésus, crucifié pour mon salut ! vous voilà donc immolé à la justice divine, devenu la victime de nos péchés ! vous voilà tel que vous étiez sur la croix. C'est ainsi que votre tête était penchée pour nous donner en mourant le baiser de paix ; c'est ainsi que vos bras étaient étendus pour inviter tous les pécheurs à venir à vous ; c'est ainsi que votre cœur était ouvert pour nous recevoir dans le sein de votre miséricorde ; c'est ainsi que votre corps était déchiré et ensanglanté pour sauver nos âmes.

Ah ! renouvez à présent, mon adorable Sauveur ! renouvez les prodiges qui furent opérés au moment de votre mort. Que les pierres se fendent et

core, c'est-à-dire, que nos cœurs, quoique plus durs que les rochers, soient enfin touchés, et se brisent de la plus amère douleur; que les sépulcres s'ouvrent, c'est-à-dire, que les âmes ensevelies dans le péché se prêtent à la voix de la grâce et en reçoivent les impressions salutaires; que la terre tremble, que nos cœurs soient consternés, et qu'au moins la crainte commence ce que l'amour doit achever et perfectionner; qu'au moment où le voile du temple se déchire, le voile de l'aveuglement qui était sur nos yeux soit enfin ôté, et nous laisse voir le néant et la vanité des choses humaines; que, touchés à la vue de tous ces prodiges de patience, de charité, de douceur, d'obéissance, que vous faites éclater à votre mort, nous nous frappions humblement la poitrine, en reconnaissant que, tout souffrant, tout mourant que vous êtes, par la cruauté et la malice des hommes, vous êtes véritablement Dieu, Fils de Dieu, image de sa substance et de sa splendeur.

O Dieu Sauveur ! comment tous les chrétiens ne sont-ils pas sans cesse réunis en esprit au pied de votre croix, pour reconnaître votre amour, pour prendre part à vos douleurs, pour gémir amèrement sur leurs péchés, pour entrer dans vos sentiments, pour mourir de douleur avec vous et pour vous ?

C'est au pied de votre croix que vous nous appelez tous pour nous combler de vos grâces et nous arroser de votre sang. O bonté, ô tendresse ineffable envers nous, si nous en connaissons tout le prix ! mais aussi, si nous n'en profitons pas, quel compte n'aurons-nous pas à vous rendre ! car, enfin, il est vrai, ô Dieu de bonté ! que le mystère de votre pas-

sion est d'une part le sujet d'une grande consolation; mais, de l'autre, il peut aussi devenir le sujet d'une grande crainte et d'une juste frayeur. Je dis sujet d'une grande consolation, puisque vous mourez pour nous racheter et pour nous sauver; que vous vous offrez en qualité de victime pour nous; que vous expiez nos péchés; que vous nous attirez les grâces du Ciel; que vous brisez nos chaînes; que vous nous arrachez à l'esclavage du démon pour nous rendre à la liberté des enfants de Dieu. Mais, d'une autre part, quel sujet d'une juste crainte, si nous abusons de ce grand moyen de salut, si nous ne profitons pas des grâces abondantes qu'il nous procure, si nous nous livrons encore au péché; puisque alors nous serions responsables du sang d'un Dieu en le profanant, responsables de l'abus de ses grâces qui s'élèveraient contre nous pour nous condamner?

Eloignez de nous un pareil malheur, ô mon doux Sauveur! Faites que votre mort ne soit pour nous qu'un principe de vie, votre sang un bain salubre, votre cœur un asile assuré, vos grâces de puissants moyens de salut.

C'est à présent, ô mon âme, le temps et le lieu de renouveler, de ranimer tous les sentiments de la religion. Dieu rédempteur! je viens vous en offrir les actes, et vous en présenter l'hommage dans toute l'étendue de mon cœur. Est-il un lieu plus convenable que le pied de votre croix, et un temps plus salubre que le moment de votre mort?

Acte de Foi et d'adoration. Oui, je crois en vous, et je vous adore comme mon Dieu: dans cet état d'humiliation, je vous reconnais pour le Roi de

gloire ; dans ce dépouillement absolu de tout , je vous reconnais pour le maître souverain du ciel , de la terre et de tous les biens qu'ils renferment ; dans ce comble de douleurs et d'afflictions , je vous reconnais comme l'objet de la béatitude éternelle des élus dans le Ciel ; dans cet état de mort , je vous reconnais et je vous adore comme le seul auteur de la vie. Je voudrais donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour ces vérités : augmentez ma foi , ô mon Dieu ! et rendez-la victorieuse du monde et de tous ses efforts : *Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam.* (Marc. IX.)

Acte d'Espérance. J'ai péché , ô mon Dieu ! je le sais , j'en gémis. Ma vie a été criminelle , je ne puis qu'en pleurer les excès ; mais mes péchés fussent-ils encore plus grands , et ma vie encore plus coupable , j'espère en vous. Si j'ai eu le malheur de vous déplaire , je n'aurai jamais celui de perdre la confiance que m'inspire votre sang répandu pour moi ; mon désespoir vous outragerait plus que tous mes autres crimes. Oui , j'espère en vous , ô Jésus crucifié pour mon amour ! quelque criminel que je sois , puis-je désespérer de mon salut aux pieds de mon Sauveur ? J'ai mérité l'enfer , j'espère encore , par vos mérites , une place dans le Ciel. Ma pénitence , unie à celle de mon Rédempteur , sera agréée ; sa croix parlera pour moi ; mes péchés seront lavés dans son sang. O Dieu saint ! tout couvert que je suis du sang de votre Fils adorable , pouvez-vous me rejeter , pourrez-vous me frapper ? Non , j'espère en vous , et mon espérance ne sera point confondue : *In te, Domine, speravi.* (Psalm. xxx.)

Acte d'Amour. Comment pourrais-je ne pas vous

aimer, ô mon Dieu, mon Sauveur, mon Rédempteur, mon espérance, ma vie et mon tout? Oui, je vous aime, du moins je désire de vous aimer de tout mon cœur; faites que je vous aime uniquement pour vous-même, que je vous aime au-dessus de tout, préférablement à tout; que je n'aime que vous; que je vous aime du même amour que vous m'avez aimé; que je vous aime sur la croix comme les saints vous aiment dans le Ciel; que je vous aime toute ma vie sur la terre pour vous aimer encore plus parfaitement dans l'éternité : *Diligam te, Domine.* (Psalm. XVII.)

Acte de Contrition. Non, mon Dieu, je ne vous demande pas seulement la grâce de vivre dans la douleur, mais de mourir ici de douleur; eh! puis-je encore vivre, ayant causé votre mort? A la vue et au souvenir de mes péchés, que doit être désormais ma vie, qu'une mort continuelle, c'est-à-dire, une vie passée dans la tristesse et le deuil? Ah! que mes yeux deviennent une fontaine abondante de larmes; mon cœur, un abîme profond de douleur; que je ne vive plus que pour pleurer mes péchés et mêler sans cesse mes pleurs avec le sang de mon Dieu. Dieu Sauveur, vous ne rejetterez jamais un cœur contrit et humilié; mais ce cœur, il n'y a que vous qui puissiez le former; je vous le demande par l'effusion de tout votre sang et la surabondance de tous vos mérites; *cor contritum et humiliatum.*

Acte d'abandon entre les mains de Dieu. Me confiant en votre bonté infinie, je me livre sans réserve à vous, ô mon adorable Sauveur! Que puis-je me réserver dans ma vie, au moment que vous mourez pour moi? Oui, mon Dieu, je m'abandonne entiè-

rement aux desseins de votre Providence ; disposez de moi pleinement et en souverain absolu, pour l'abondance ou la pauvreté, pour la prospérité ou l'adversité, pour les consolations ou les afflictions, pour la maladie ou la santé, pour la vie ou la mort. Pourvu que je sois au pied de votre croix, uni à vous, attaché avec vous, tout le reste ne m'est rien : votre croix et votre grâce me tiendront lieu de tout. Que votre sainte volonté s'accomplisse ; c'est tout ce que je désire en ce monde : *Fiat voluntas tua.*

Acte de demande. C'est votre grâce qui m'inspire ces sentiments, ô mon Dieu ! c'est votre grâce seule qui peut les affermir dans mon cœur. Je ne suis que faiblesse, soyez ma force ; je ne suis que misère, soyez ma grande miséricorde. Parmi toutes vos grâces celle que je vous demande spécialement, c'est celle de votre divin amour et d'une sincère douleur ; je vous les demande pour moi et pour tous les hommes qui sont sur la terre. Vous êtes mort pour tous, faites que, dociles à la voix de votre sang, nous en recueillions les fruits précieux ; que nous adorions vos bontés ; que nous répondions à votre amour ; que nous gémissions sur nos égarements ; que nous ne nous consolions jamais dans notre douleur ; que nous ne trouvions de consolation que dans nos peines ; de gloire, que dans les humiliations ; de vie, que dans la mort à nous-mêmes ; enfin, que nous ne vivions plus que pour celui qui est mort pour nous et qui seul doit être la résurrection et la vie.

Hélas ! à la vue de notre Sauveur, de notre Dieu mourant, comment pourrions-nous désormais nous livrer à la joie, prendre part aux vanités du monde, entrer dans ses fêtes et dans ses pompes ? notre vie

ne doit-elle pas être entièrement consacrée aux soupirs et aux larmes? Mon Dieu, c'en est fait, je ne veux plus que gémir, souffrir et mourir avec vous et pour vous : le Calvaire sera mon séjour, la croix sera mon modèle. La mort de mon Sauveur sera le sujet éternel de mes réflexions, de mes sentiments, de mes pleurs. Heureux mille fois si, en ce moment, et aux pieds de ce Sauveur mourant, je pouvais expirer de douleur pour mes péchés et d'amour pour lui !

Contemplation de Jésus-Christ sur la croix.

J'appelle cet exercice, non une méditation , mais une contemplation ; parce qu'elle ne doit point tant consister en raisonnements et en réflexions de l'esprit qu'en sentiments et affections du cœur. C'est comme un tendre regard, une simple vue de l'âme pénétrée d'admiration, d'étonnement, de respect, de reconnaissance et d'amour, au pied de la croix, en présence de son Dieu entre les bras de la mort. Ainsi prosterné au pied de cette croix, on fixe ses regards sur elle, on contemple le grand, l'étonnant spectacle que la foi y présente ; et donnant un libre cours aux sentiments et à la douleur, on se livre aux impressions de la grâce. (Il conviendra de s'arrêter de temps en temps, quand on sera plus touché, afin de donner à l'âme le temps de se pénétrer des sentiments que la croix pourra inspirer. Dans ces dispositions, entrons avec respect dans le sanctuaire de Dieu, et adorons les prodiges de sa grâce et de son amour.)

Adorable Sauveur ! vous voilà donc enfin arrivé au terme que vous aviez tant désiré, et après lequel vous aviez si ardemment soupiré toute votre vie. Vous voilà entre les bras de la croix, uni intimement à elle, partageant ses opprobres et ses ignominies. Vous l'aviez déjà honorée en la portant sur vos épaules ; vous avez encore voulu la consacrer par l'effusion abondante de votre sang. Vous voilà élevé entre le ciel et la terre, présenté aux yeux de votre nation homicide, donné en spectacle à tout l'univers, cimentant de votre sang adorable la réconciliation entre Dieu et les hommes ! pontife de la nouvelle alliance, hostie de propitiation, réunissant en vous les intérêts de la justice et de la miséricorde. Vos ennemis triomphent de votre mort : ils font éclater leur joie par leurs cris ; ils insultent à vos derniers soupirs ; mais pour vous ce moment est le triomphe de votre amour.

A cette vue mon esprit est dans l'étonnement, mon cœur dans l'amertume, toutes les puissances de mon âme dans la consternation. Non, ici ce ne sont ni des raisonnements que je dois former, ni des paroles que je dois prononcer ; ce ne sont que les larmes que je dois faire parler, les soupirs, les gémissements que je dois faire entendre.

Voilà où vous a réduit votre amour pour les hommes, votre zèle pour leur salut, et la qualité de victime où vous vous êtes réduit aux yeux de votre Père céleste.

O mon Dieu ! que je comprends bien à présent ces grandes vérités que je n'avais encore que comme entrevues en commençant ces considérations !

Il fallait en effet que cet excès d'amour fût bien

grand dans vous, pour vous porter à prendre un moyen si étrange, pour vous engager à descendre du Ciel, à passer votre vie dans les travaux et dans les douleurs, à mourir enfin sur une croix, pour dernier gage de cet amour. Il fallait que mon âme fût bien précieuse à vos yeux pour daigner la racheter à un si grand prix. au prix même, je ne dis pas seulement de vos travaux, de vos soupirs, de vos larmes, mais au prix même de votre sang et de votre vie ! Il fallait que le péché vous parût quelque chose de bien affreux, de bien détestable, pour exiger d'être ainsi expié, d'être lavé dans le torrent des larmes, dans le déluge du sang même d'un Dieu !

Voilà enfin, Dieu Rédempteur, où vous a conduit le péché ; votre amour avait préparé la victime, mais c'est le péché qui l'a immolée et qui a porté sur elle tous les coups. Oui, c'est le péché qui vous a réduit dans l'état déplorable où je vous vois sur la croix. Pourquoi votre tête est-elle ainsi penchée ? Ah ! voilà le triste effet de tant de projets injustes que j'ai conçus et entretenus dans mon esprit.

Pourquoi vos yeux sont-ils ainsi noyés dans leurs larmes ? C'est l'effet de tant de regards coupables sur des objets dangereux et capables de porter un poison mortel dans mon cœur.

Pourquoi votre langue est-elle ainsi abreuvée d'amertume et de fiel, si ce n'est pour expier tant de paroles oiseuses, équivoques, licencieuses, que j'ai malheureusement proférées en tant d'occasions ?

Pourquoi surtout votre cœur adorable est-il ainsi navré de douleur et noyé dans des flots d'amertume et de fiel, si ce n'est pour punir tant de desirs pro-

fanés, d'affections illicites, d'inclinations perverses dont mon cœur a été la source et le principe funeste.

Pourquoi enfin votre corps est-il ainsi déchiré, ensanglanté et couvert de plaies? voilà le funeste effet, la punition terrible de tant de satisfactions criminelles, de tant de sensualités, de tant de désordres de ces corps de péché qui périront un jour, et auxquels on sacrifie les intérêts et le salut de l'âme qui doit subsister à jamais.

Oui, ce sont les pécheurs, et moi le premier entre eux, ce sont nos péchés qui ont produit ce funeste ouvrage d'iniquités. Mais enfin, puisque nous avons eu le malheur de verser le sang de Jésus-Christ, n'en perdons pas le fruit; disons avec les Juifs, mais dans un sentiment bien différent de celui des Juifs : *Sanguis eius super nos.* (Matth. xxvii.)

O mon Dieu ! qu'il coule sur nous, ce sang adorable, et qu'il nous sanctifie; qu'il coule sur nos esprits, et qu'il les éclaire et en dissipe les funestes ténèbres; qu'il coule sur nos cœurs et qu'il les touche de l'onction de la grâce pour vous les attacher à jamais; qu'il coule sur nos corps et qu'il les purifie de toutes les taches qu'ils ont malheureusement contractées; qu'il coule sur les justes, et qu'il les affermisse dans les sentiers de la justice; qu'il coule sur les tièdes, et qu'il ranime leur ferveur; qu'il coule sur les pécheurs, et qu'il les ramène dans les voies du salut; qu'il coule sur les âmes affligées, et qu'il les soutienne, qu'il les console dans leurs afflictions; mais surtout qu'il coule sur mon âme et qu'il la purifie, qu'il la sanctifie, qu'il l'arrache pour *toujours au monde et au péché.*

Mon Dieu ! je me jette en ce moment au pied de

vosre croix, pour être tout arrosé du sang précieux qui coule encore de vos veines. Non, ce sang adorable ne sera point pour moi comme le sang d'Abel qui criait vengeance ; mais ce sera le sang adorable de l'Agneau sans tache, qui sollicitera le pardon et la grâce.

Dieu de toute bonté ! vous avez dit que quand vous seriez élevé vous attireriez tout à vous, accomplissez votre divine promesse ; attirez-moi à vous, détachez-moi du monde, clouez-moi avec vous sur la croix.

Dieu de souveraine puissance ! vous avez opéré bien des miracles durant votre vie, opérez-en encore un bien grand en mourant ; convertissez mon cœur, touchez-le, sanctifiez-le. Je ne demande pas que vous le rendiez heureux, mais que vous le rendiez saint, afin qu'il soit plus en état de vous suivre et de vous aimer.

Dieu des miséricordes par excellence ! du haut de votre croix, jetez un regard de compassion sur moi. Vous allez quitter la terre, mais voyez l'état déplorable où vous me laissez : mon esprit rempli de ténèbres, mon cœur livré à mille passions, mon âme exposée à mille dangers. Ayez pitié de moi, ô Sauveur des hommes !

Non, je ne vous quitterai point, je ne m'éloignerai point de votre croix, je ne cesserai d'en embrasser le pied, que vous n'ayez exaucé ma prière et que vous ne m'ayez accordé la grâce de votre saint amour. Hélas ! je ne vous ai peut-être pas aimé, ô mon Dieu ! puis-je vivre dans cet état, et sera-t-il possible que vous mouriez pour obtenir mon amour, et que je meure sans vous aimer ? .

Je vous considère sur la croix, mon Sauveur, et je vous vois dépouillé de tout. Vous n'avez pas attendu, comme les autres hommes que la mort vint vous dépouiller; vous l'avez prévenue en quittant tout. Vous n'aviez que trois choses à nous laisser pour héritage, votre croix, votre cœur, votre grâce; c'est tout ce que vous avez à donner à vos chers disciples en mourant; je l'accepte, ce précieux héritage, ô mon Dieu! je le préfère à tous les trésors de la terre. Non, je ne veux que vous seul, ô mon Dieu! Que je suis savant, si je vous connais! que je suis riche, si je vous possède! que je suis saint, si je vous imite! que je suis heureux, si je vous aime! Vous pouvez m'accorder tous ces biens, je vous les demande par votre sang, par votre croix, par votre mort: qu'est-ce qu'un père mourant peut refuser à un fils affligé de sa mort?

O Jésus, ô Dieu Sauveur, ô divin Rédempteur! que ne puis-je fixer mon séjour au pied de votre croix, y établir ma demeure, y passer le reste de ma vie, ne plus m'occuper que de la considération de vos opprobres et de vos souffrances, en remplir mon esprit, en nourrir mon cœur, en faire l'unique objet de mes pensées et de mes réflexions, et plus encore de ma douleur et de mes soupirs!

Restez seul quelque temps au pied de la croix, occupé de ces sentiments. Si vous n'avez rien à dire à Jésus-Christ, tenez-vous dans le silence, écoutez ce qu'il daignera vous dire par la voix de son sang et de ses souffrances.

L'ADORATION DE LA CROIX.

C'est une pratique sainte et consacrée dans l'Église, de faire, le jour du Vendredi saint, l'adoration de la croix. Ce

que l'Église fait dans ce grand jour, chaque fidèle peut le faire de temps en temps en son particulier. On est assez instruit pour savoir que les honneurs que l'on rend à la croix se rapportent à Jésus-Christ, qui l'a honorée par sa présence et consacrée par l'effusion de son sang. Adorer la croix, c'est adorer Jésus-Christ mourant entre ses bras.

Voici la manière de faire cette adoration. Placez votre crucifix sur votre oratoire ; ensuite, prosterné en esprit de foi, faites les prières suivantes avec tous les sentiments de piété d'amour, de douleur, dont vous serez capable.

Croix précieuse ! autel sacré où mon Rédempteur s'est immolé en qualité de victime pour le salut éternel de mon âme, je vous adore de tout mon cœur.

Croix précieuse ! chaire sublime où Jésus-Christ nous a prêché les vérités du salut, et annoncé les oracles de la divine sagesse, je vous adore.

Croix précieuse , tribunal redoutable d'où la justice irritée porte ses arrêts fulminants contre ceux qui s'obstinent à abuser du don de la grâce, je vous adore.

Croix précieuse, arche d'alliance où la miséricorde et la justice se sont rencontrées pour se donner le baiser de paix et concilier à jamais les intérêts de leur gloire, je vous adore.

Croix précieuse , char glorieux d'où un Dieu Rédempteur s'est élevé vers le Ciel en triomphe pour y recevoir la récompense après ses travaux, et la couronne de gloire après ses opprobres, je vous adore.

Croix précieuse, refuge des pécheurs, asile des pénitents, soutien des justes, consolation des affligés, doux héritage de tous les chrétiens, je vous adore.

O croix de mon Dieu, que vous êtes précieuse à mes yeux ! mais que vous devez être chère à mon cœur ! Vous avez eu le bonheur de porter entre vos bras le Saint même des saints ; vous avez été arrosée de son sang ; vous êtes élevée sur ses autels ; vous recevez les hommages des fidèles réunis sous vos auspices ; vous êtes le modèle que nous devons nous proposer durant notre vie ; vous nous serez présentée au moment de la mort, pour être notre force contre les attaques de nos ennemis ; vous paraltrez triomphante et tout éclatante de gloire au jour du jugement, pour être à jamais la consolation des justes qui vous auront embrassée avec respect, et le désespoir éternel des réprouvés qui vous auront rejetée et maudite durant leur vie.

O croix de mon Sauveur ! soyez à jamais bénie, glorifiée, exaltée parmi toutes les nations : portez la gloire de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre ; régnez dans tout l'univers ; mais surtout régnez dans mon cœur : établissez-y l'empire de celui qui, selon le langage de l'Église, doit régner par le bois ; *regnavit à ligno* ; mais qui régnera à jamais dans la gloire ; *regni ejus non erit finis* (Luc. 1). Ce n'est que par vous, ô Croix adorable ! que nous pouvons arriver à ce règne heureux. En recevant nos hommages et nos adorations, consacrez à jamais nos sentiments et nos cœurs.

Consécration à la croix de Jésus-Christ.

Croix adorable de mon Sauveur, je viens en ce moment me consacrer à vous pour toujours. Pénétré *de respect pour vous, de douleur pour mes péchés, de reconnaissance et d'amour pour mon divin Ré-*

dempteur, je viens me jeter à vos pieds, vous conjurant de me recevoir entre vos bras. Je me dévoue à vous pour le reste de ma vie : je vous consacre mes pensées, mes paroles, mes sentiments, mes actions : je désire désormais que tout soit marqué au sceau de la croix. Mais surtout, croix adorable, je désire que vous soyez gravée bien avant dans mon cœur. Non, ce n'est pas assez de vous avoir sous mes yeux, de vous porter sur moi, c'est dans mon cœur que je désire vous placer ; c'est là que je veux que vous régniez, pour y faire régner Jésus-Christ avec vous et par vous. Je ne demanderai pas des croix, je sens ma faiblesse, je connais ma misère ; mais si mon doux Sauveur me les envoie, s'il veut m'associer à lui pour les porter, je les recevrai avec soumission de sa main ; je m'estimerai heureux d'avoir part au calice de son amertume. Mes péchés ont mérité l'enfer ; pourrai-je me plaindre de porter la croix ? Le Dieu que j'adore est élevé sur la croix, pourrai-je m'affliger d'être à ses pieds ? Si la croix me paraît pesante, sa grâce m'aidera, me soutiendra, sera ma force et ma consolation.

O croix aimable ! c'est dans ces sentiments que je veux vous être consacré toute ma vie, que j'espère vous prendre entre mes mains au moment de ma mort, que je désire de rendre le dernier soupir entre vos bras, pour remettre mon âme entre les mains de son Créateur. Ainsi soit-il.

AVIS SALUTAIRES.

1° Souvenez-vous que, désormais consacré à la croix de votre Sauveur, vous devez vous regarder *comme une victime* qui lui est dévouée.

2° Renouvelez souvent la consécration que vous lui avez faite de vous-même, elle ranimera votre ferveur et tous vos sentiments.

3° Quand vous éprouverez quelque affliction, quelque peine sensible, pensez que par là Jésus-Christ veut vous unir plus intimement à son cœur et à sa croix.

4° Demandez souvent la grâce de connaître toujours plus le prix de la croix, et d'entrer toujours plus avant dans son esprit; mais surtout demandez la grâce de mourir entre ses bras. C'est du sein de la croix que nous devons passer dans le sein de Dieu.

Méditation de la plaie du sacré Cœur de Jésus.

Le Sauveur du monde, durant sa Passion, avait déjà souffert des plaies bien sensibles; tout son corps en avait été couvert dans sa flagellation sanglante; mais ce n'était encore là que comme le commencement des douleurs. Ses pieds et ses mains ont été cruellement percés; et qui pourrait exprimer quelle fut la violence de ce tourment? Elevé sur la croix, tout le poids de son corps, portant sur les plaies, les augmente, les aigrit à tous les instants. Sur le point où il est de finir sa course, on abreuve sa bouche de vinaigre et de fiel. Pour comble d'horreur, un soldat vient encore percer son côté d'une lance. C'est une opinion pieuse et assez bien fondée, que le même coup qui frappa son sacré côté, blessa aussi

son cœur adorable : après sa mort il voulut encore recevoir des blessures.

Mais outre cette plaie réelle, causée par le fer de la lance, le cœur de Jésus en endura une autre spirituelle et intérieure, qui lui fut encore bien plus douloureuse : je veux dire la plaie causée par l'abandon de ses lâches disciples, par la réprobation de sa nation infidèle, par la perte de tant d'âmes, quoique rachetées de son sang : plaie douloureuse que nous renouvelons encore tous les jours par nos ingratitude, nos infidélités, nos résistances, en un mot, par tous les péchés qui affligent et outragent son cœur adorable. Ces afflictions et ces plaies différentes feront la matière de cet entretien.

Pour rendre cette méditation plus solide et plus salutaire, considérons ces trois grandes vérités.

La première, que les plaies les plus sensibles et les plus douloureuses sont toujours celles du cœur. Rien ne touche tant que ce qui afflige le cœur, parce qu'il est la source et le principe du sentiment, et que, quand le cœur est souffrant, tout souffre dans nous.

La seconde, c'est que plus un cœur nous a aimés, plus il nous a accordé de grâces et comblés de faveurs, plus aussi il est sensible quand nous lui manquons, parce qu'au lieu de l'attachement et de la reconnaissance à laquelle il devait s'attendre, il ne trouve en nous qu'oubli, qu'ingratitude et qu'indifférence.

La troisième, c'est que la plaie que nous avons faite à un cœur ne peut être fermée que par la douleur que nous en concevons ; et que plus la plaie a été sensible et profonde, plus aussi la douleur doit

être vive et amère. Heureux encore que ce cœur blessé nous ouvre une voie de retour pour rentrer en grâce et nous redonner sa tendresse.

Selon ces grandes vérités, ô mon Dieu ! que je suis indigne de paraître à vos yeux , puisque j'ai si sensiblement blessé votre cœur, ce cœur qui m'a témoigné tant d'amour, et qui avait tant de droit à ma reconnaissance ! Permettez cependant, ô mon Dieu ! que je vienne répandre à présent mon cœur devant vous, et vous marquer la juste douleur dont il est pénétré à la vue des plaies qu'il a faites au vôtre après toutes vos bontés.

Votre cœur est blessé, ô adorable Sauveur ! cette plaie vous a été sûrement plus douloureuse que toutes les autres. Ce n'est pas sans dessein que vous l'avez permise : votre amour a voulu que votre cœur nous fût toujours ouvert, qu'il parût ainsi à l'univers entier, qu'il se montrât toujours disposé à nous attendre, toujours prêt à nous recevoir.

O divine plaie ! à combien de titres me devenez-vous précieuse, respectable, adorable ; et de quels biens ineffables devenez-vous, non-seulement le gage certain, mais encore la source abondante pour nous !

Plaie sacrée, témoignage éclatant, marque sensible de l'amour de mon Dieu pour moi !

Doux séjour des cœurs qui vous sont dévoués, ô divin Jésus, et qui ne veulent vivre et respirer que pour vous !

Sainte solitude des âmes intérieures, pour qui le monde et tout ce qu'il renferme n'est rien !

Retraite céleste où, hors du bruit et du tumulte, on vit inconnu au monde, et connu de Dieu seul !

Asile assuré, que nous trouvons toujours ouvert dans nos tentations, dans nos épreuves et tous nos combats !

Ressource certaine quand tout nous laisse et nous abandonne dans nos malheurs !

Plaie sacrée, combien d'autres titres encore plus précieux n'avez-vous pas pour intéresser et attirer nos cœurs !

Rendez-vous sacré où les vrais adorateurs se réunissent pour s'animer mutuellement à vous aimer !

Arche salutaire, où l'on est à couvert du déluge des péchés qui inondent la terre et la couvrent d'iniquités !

Sanctuaire divin où la justice et la paix réunies ont cimenté le grand ouvrage de la rédemption !

Fournaise d'amour, brasier toujours allumé, et toujours capable d'allumer un divin incendie dans les cœurs !

Source intarissable de grâces, où tous les hommes ont puisé et puiseront toujours sans jamais l'épuiser !

Miroir parfait de toutes les vertus, que nous pouvons contempler sans cesse, et où nous pouvons sans cesse trouver de nouvelles vertus à imiter, de nouveaux mérites à acquérir, de nouveaux témoignages d'amour à recevoir ; tout cela, autant de précieux avantages que nous procure cette plaie divine. Que nous serions heureux, si nous savions en connaître le prix tout divin, et plus encore si nous savions en retirer les fruits salutaires !

O plaie sacrée qui guérissez nos plaies ; ô cœur adorable, qui appelez à vous tous les cœurs, que les *trésors* que vous renfermez sont ineffables ! *Divin*

Jésus, en nous montrant votre plaie sacrée, et par cette plaie, votre cœur ouvert, vous nous invitez tous à venir y puiser les grâces dans tous nos besoins; les cœurs languissants, à venir s'y ranimer; les cœurs tièdes, à venir s'y embraser; les cœurs faibles, à venir s'y fortifier, les cœurs chancelants, à venir s'y affermir. Si par cette plaie ils entrent dans l'intérieur de ce cœur divin, les cœurs incantants s'y fixeront, les cœurs alarmés se calmeront.

Le mien est tout cela, ô mon Dieu! il est rempli de toutes ces misères et couvert de toutes ces plaies: plus que tout autre, il a besoin de l'asile que vous lui offrez, et du remède que vous lui présentez.

O mon adorable Sauveur! que la plaie de votre cœur me fait faire un retour bien affligeant sur le mien! Hélas! de combien de plaies dangereuses n'est-il pas percé! toutes les passions l'ont couvert de blessures; l'enflure de l'orgueil, la sensibilité de l'amour-propre, l'attachement aux choses de la terre, l'attachement plus grand encore à moi-même, le manque de charité à l'égard des autres, tous les vices l'ont percé de toutes parts; et, pour comble de misères dans moi, mon cœur ne connaît pas la grandeur de son mal. Je ne cherche pas à le guérir de ses plaies; je le pourrais, en allant chercher le remède dans le vôtre; et je reste, et je languis dans mon triste état, en danger d'y être surpris par la mort!

Mon Dieu, il faudra un jour vous le présenter, ce cœur; dans quel état sera-t-il alors? Si une douleur amère, une contrition sincère ne l'a pas purifié, comment vous le présenterai-je ainsi couvert des blessures que le péché lui aura faites durant ma vie?

et dès lors quel sera son sort durant l'éternité ? car, tel qu'il sera au moment de la mort, tel il sera éternellement. Sera-t-il destiné à vous posséder un jour avec les élus ? aurait-il le malheur de vous perdre, et d'être à jamais éloigné de vous, comme les réprouvés ? Le rejetteriez-vous, ô mon Dieu ! et la plaie de votre cœur, ouverte à tous les pécheurs, lui serait-elle fermée ? Non, mon Dieu, vous ne le rejetterez pas. Du haut de votre croix, vous me montrerez encore votre cœur ouvert : il me semble que, dans ce moment même, une voix secrète sort du fond de la plaie sacrée de ce cœur, et me fait entendre ces consolantes paroles : *Fili, præbe cor tuum mihi* (Prov. xxxiii) : Mon fils, donnez-moi votre cœur. O Dieu Sauveur, quelle bonté ! Est-il possible que vous demandiez encore ce cœur qui s'est si longtemps refusé à vos empressements, qui est tout couvert des funestes plaies que le monde lui a faites ; que vous lui offriez votre miséricorde et votre tendresse, tandis qu'il ne mérite que votre indignation et votre colère ? Non-seulement vous le demandez et vous êtes prêt à le recevoir, vous voulez encore le combler de nouvelles grâces, comme s'il vous avait toujours été dévoué et fidèle.

Eh bien ! mon Dieu, je vous le donne, ce cœur ; il est à vous : seul vous le méritez, et seul vous pouvez le rendre heureux, en le rendant saint. Je vous le donne, afin que vous le guérissiez de toutes ses plaies, et que vous ne lui laissiez que celles que lui aura faites votre saint amour. Je vous le donne sans partage et sans retour ; le monde et ses créatures n'y auront plus de part. Que si je ne vous le donne pas encore d'une manière assez digne de

vous, prenez-le vous-même, et donnez-lui les sentiments qui pourront le rendre agréable à vos yeux ; prenez-le, conservez-le à jamais, et dans la plaie sacrée de votre cœur, mettez-le à couvert des traits des passions, des attaques du monde et de la séduction de tous les objets.

Oui, mon Dieu ! l'unique bien que je désire en ce monde, c'est d'avoir une place dans votre cœur. Je le sais, oui, je le sais, qu'en entrant dans ce cœur et dans sa plaie sacrée, je ne puis y entrer que pour pleurer, pour gémir, pour souffrir : on n'entre pas dans un cœur blessé et navré pour y trouver la joie, pour y goûter les douceurs. Oui, mon Dieu, je pleurerai, je gémirai, je soupirerai ; et mes gémissements et mes larmes me paraîtront plus consolants que toutes les délices que le monde pourrait offrir.

Dieu Sauveur, votre cœur est blessé, blessez vous-même le mien, percez-le d'une plaie sensible par la douleur amère de mes péchés ; percez-le d'une plaie profonde à la vue de son ingratitude pour vos bienfaits ; percez-le d'une plaie bien plus sensible et plus profonde par la véhémence de l'amour que je dois vous marquer, après l'amour immense que vous avez eu pour moi. Que cette plaie que vous aurez faite à mon cœur soit si avant gravée, si profondément imprimée, qu'elle ne guérisse jamais, qu'elle augmente toujours, qu'elle saigne tant que je vivrai. Que dans les moments où sa douleur s'apaiserait, où son amour se ralentirait, il s'enflamme de nouveau dans la plaie sacrée de votre cœur : qu'il y renouvelle ses forces, qu'il y ranime ses sentiments. Oh ! que cette plaie de mon cœur, toute sensible, tout amère qu'elle sera, me devien-

dra douce et consolante, si elle produit dans moi ces effets salutaires ! Non, mon Dieu, quoi qu'il puisse arriver désormais, je ne dois plus m'affliger que de voir votre cœur affligé et percé de douleur. J'ai d'autant plus de sujet de gémir, que c'est moi qui ai percé ce cœur adorable : ce sont mes péchés qui lui ont fait cette plaie douloureuse. Mais que puis-je à présent ? Hélas ! je ne puis trouver de remède que dans le mal même que j'ai causé, et pour éviter les traits de votre justice, je ne puis me réfugier que dans le sein de votre miséricorde et dans la plaie de votre cœur adorable.

PRIÈRE.

Plaie sacrée du cœur de mon Dieu ! recevez-moi donc dans ce moment pour toujours ; ouvrez-vous à moi pour m'admettre dans ce divin sanctuaire : cachez-moi comme dans le trou de la pierre ; défendez-moi contre tous les efforts des ennemis de mon salut ; ne permettez pas, mon Dieu, que je m'éloigne à jamais de vous ; étouffez dans mon cœur tout sentiment qui ne serait pas dans le vôtre ; plongez le trait de la douleur et de l'amour si avant dans mon cœur, que rien ne puisse jamais le retirer. Cette plaie profonde sera la consolation de mon âme, la douceur de ma vie et le gage de mon bonheur.

Domine, nolo vivere sine vulnere, quia te video vulneratum. Mon Dieu ! mon cœur ne veut plus vivre sans quelque blessure, puisque je vois votre cœur blessé d'une plaie si sensible.

Agnosce, ó homo ! quàm gravia sunt vulnera pro quibus necesse fuit Dominum vulnerari. O cœur hu-

main ! comprends quelle était la profondeur de tes plaies, puisqu'il a fallu que le cœur même d'un Dieu fût blessé pour les guérir.

Jésus-Christ dans le sépulcre.

Après que Jésus-Christ eut longtemps souffert, et enfin expiré sur la croix, il fallut le mettre dans le tombeau : c'était la dernière des misères humaines qu'il avait à essuyer sur la terre.

Considérons d'abord quelles furent les qualités de son sépulcre : il était prêt, et la Providence elle-même l'avait préparé.

1° Ce sépulcre était neuf, personne jusqu'alors n'y avait été enseveli. Le nouvel Adam devait être enseveli dans un tombeau nouveau : il ne convenait pas que le corps du Saint des saints fût confondu avec aucun autre corps. Cela nous marque aussi que, devant être ensevelis avec Jésus-Christ, nous devons nous dépouiller de tout ce qui est du vieil homme, et nous revêtir entièrement du nouveau.

2° Ce sépulcre était taillé dans le rocher, pour nous marquer quelle doit être la fermeté et la constance de notre cœur, si nous voulons qu'il serve de demeure au corps de Jésus-Christ quand il vient dans nos âmes.

3° Ce sépulcre était dans un jardin ; comme c'était dans un jardin que le premier homme avait péché et mérité la mort, le second Adam veut être enseveli

lui-même dans un jardin, pour nous ressusciter avec lui, et nous donner une nouvelle vie.

4^o Le sépulcre de Jésus-Christ, dit *Isaïe*, est glorieux ; il n'est pas, comme les autres tombeaux, la maison de la mort ; c'est une source féconde de vie pour tous les hommes et dans tous les temps. Source de vie pour le passé, puisque ce tombeau a eu les prémices de la résurrection de tous les saints patriarches dans celle de Jésus-Christ ; source de vie pour le présent, puisque c'est dans ce tombeau que nous devons prendre le modèle de notre résurrection spirituelle à la grâce ; source de vie pour l'avenir, puisque dans ce tombeau nous trouverons en Jésus-Christ les gages de notre résurrection éternelle à la gloire.

Considérons, en second lieu, l'état où Jésus-Christ est réduit dans son sépulcre.

1^o La solitude absolue. Quel silence ! quel recueillement ! quelle retraite ! quelles profondes ténèbres. Caché aux yeux des hommes, éloigné de tout l'univers, comme inconnu au monde, il est dans ce monde comme n'y étant pas ; il est dans une espèce d'oubli de la part des hommes ; il n'y a presque que ses disciples qui pensent à lui.

2^o Son dépouillement entier. Quoique maître absolu du monde, il ne possède rien ; le tombeau même où il est enseveli n'est point à lui. Il l'avait annoncé ; les bêtes sauvages ont leurs tanières pour se retirer, le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Privé même de tout usage des sens, il ne voit rien, il n'entend rien, il ne dit rien ; tout ce qui est dans le monde lui est étranger ; il laisse passer ce qui est *périssable*, sans paraître y prendre de part ; la

seule gloire de son Père céleste l'intéresse et le touche.

3. Son union intime avec la Divinité. Le corps adorable de Jésus-Christ, quoique séparé de son âme, ne cessa jamais d'être uni au Verbe, et par conséquent à la Divinité; il était mort et vivant tout ensemble; mort, par la privation de la vie naturelle; vivant, par l'union avec la Divinité, unique source de la vie véritable. Quel fonds d'instructions pour nous!

Considérons, en troisième lieu, ce que l'état de Jésus-Christ dans le tombeau nous présente, et comment dans cet état nous pouvons, nous devons même l'imiter et nous y conformer.

Saint Paul nous dit que nous devons être morts, et que notre vie est cachée avec Jésus-Christ dans Dieu : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss. III). Ce Dieu Sauveur dans le sépulcre sera donc pour nous un modèle parfait en ce point comme en tout le reste.

Modèle dans sa solitude entière. Craignons ce monde : et, autant que nous le pourrons, tenons-nous éloignés du monde; son commerce est dangereux, ses maximes perverses, ses exemples funestes. L'air qu'on y respire est contagieux : difficilement nous préservons-nous de sa contagion, si nous le fréquentons. Aimons la retraite, la solitude, la vie cachée; on n'est jamais moins seul que quand on est seul avec Dieu. Regardons cet univers comme un vaste tombeau rempli de mourants et de morts. Soyons dans le monde comme n'y étant pas. Prêtons-nous autant que la bienséance, la charité, la nécessité le demanderont; mais, autant qu'il est en nous, *prêtons-nous, et ne nous livrons pas; et quand nous*

aurons terminé les affaires où notre état nous engage dehors, revenons à notre chère solitude, rendons-nous à notre recueillement, nous y trouverons avec Jésus-Christ notre Dieu, le centre de notre paix et de notre repos. Partout ailleurs nous ne trouverons que troubles, qu'agitations, qu'inquiétudes, que craintes et que dangers.

Modèle dans son dépouillement absolu dans le tombeau. Ce n'est pas assez, si nous voulons être à Dieu, de nous dépouiller, du moins de cœur et d'esprit, de tous les biens fragiles et périssables, des vains honneurs, des fausses richesses, des funestes plaisirs; il faut encore, et il faut surtout nous dépouiller de nous-mêmes. Le corps de Jésus-Christ dans le tombeau n'a plus par lui-même ni mouvement, ni action; insensible à tout, couvrez-le de terre ou de fleurs; remuez-le, laissez-le dans le repos, tout lui est égal. Grand modèle du cœur sincèrement dégagé, dépouillé de tout, richesses ou pauvreté, honneurs ou mépris, consolations ou privations: tout est agréé, parce que tout peut conduire à Dieu, si on le reçoit de sa main. Ayez pour lui des égards, ou n'en ayez pas; déchirez sa mémoire, ou comblez-le d'éloges, marquez-lui de l'attachement ou de l'indifférence: il est mort à tout, le seul intérêt de Dieu et de son âme le touche. Qu'on est riche quand on possède Dieu! qu'on est pauvre quand on est privé de sa grâce!

Enfin le corps de Jésus-Christ dans le tombeau est pour nous un modèle dans son union intime avec la Divinité. O qu'une âme détachée du monde, éloignée du monde, morte au monde et à toutes les *illusions et vanités de ce monde*, est heureuse, si

elle se conserve dans son union intime avec Dieu! Dieu seul ne lui tiendra-t-il pas lieu de tout? Quelles douceurs, quelles consolations ineffables ne lui fera-t-il pas goûter dans cette union sainte et tout divine! Lumières surnaturelles, onctions salutaires, don d'oraison, communications célestes, confiance intime, abandon total: tout cela ne donne-t-il pas un avant-goût des délices du Ciel? Ah! qu'on regrette peu la vie des sens, quand on vit de la vie de Dieu! C'est alors qu'on dit: Non, je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir.

Adorable Sauveur! il faut bien qu'après vous avoir suivi dans tout le cours de votre Passion, je vous suive encore jusqu'à votre tombeau pour adorer ce sacré corps immolé pour nous, et vous rendre les derniers devoirs que la piété, la reconnaissance et l'amour doivent inspirer.

Je vous considère étendu dans ce tombeau, environné des ombres de la mort, les yeux sans lumière, les pieds sans mouvement, les mains sans action, le corps sans âme, dans l'oubli des hommes, dans la région des ténèbres: quel état plus humiliant pour un Dieu qui est l'auteur de la vie! Ainsi avez-vous voulu expier notre orgueil, notre vanité, notre attachement à la vie.

Je vous adore dans votre tombeau, puisque vous êtes toujours mon Dieu, toujours vivant dans le Ciel, toujours régnant dans le sein de la gloire; et me souvenant que vous n'êtes humilié que par amour, plus vos humiliations sont grandes, plus l'hommage de mon adoration doit être profond. Mais sans me contenter d'un hommage stérile, je ferai sur moi-même un retour salutaire.

En considérant l'état où vous êtes, et où la mort doit me réduire, je me regarderai souvent comme dans le tombeau, réduit en cendres, rendu à la poussière dont j'ai été formé; la vue de cet état où je dois entrer un jour, peut-être bientôt, servira à me détromper du monde, à rompre les liens qui m'attachent à la vie, à me préparer à la dernière heure qui finira ma course, et décidera de mon sort.

Entrons, ô mon âme, entrons avec Jésus-Christ dans le tombeau; regardons-nous comme déjà morts au monde, morts aux créatures, morts à tout.

Comme lui nous serons tout ensemble morts et vivants; morts à nous-mêmes et vivants en Dieu: que pouvons-nous désirer de plus grand, de plus saint, de plus salutaire? Heureux tombeau, qui nous donne une telle vie? heureuse vie, qui n'est plus qu'une mort continuelle! Dans cette vie qui passe, qui coule à tous les instants, on attend cette vie véritable, cette vie immortelle qui nous est promise, où il n'y aura plus ni maladie, ni mort, ni péché, ni danger; mais un état permanent, une paix assurée, un bonheur constant, le bonheur de Dieu même.

PRIÈRE.

O Jésus enseveli dans le tombeau, ensevelissez-moi avec vous, dérobez-moi aux yeux des hommes qui ne vivent que pour le monde, qui semblent vivants et qui sont morts; ensevelissez en même temps avec moi tout désir terrestre, toute affection mondaine, tout projet périssable. Si je suis ainsi enseveli avec vous, le tombeau me paraîtra préfè-

nable à tous les palais des rois, et la mort plus précieuse que toutes les vies.

L'obligation de porter notre croix, et la manière de la porter saintement.

Un des grands fruits, un des effets principaux que doivent produire ces considérations, c'est de nous bien convaincre de la nécessité de porter notre croix après Jésus-Christ, et de la manière de la porter saintement avec Jésus-Christ. Si ces deux sentiments sont bien gravés dans nos cœurs, les fruits de nos réflexions sont assurés.

Or, en ce point, rien peut-être de si grand et de si admirable que les paroles de saint-Pierre; écoutons-les, méditons-les; elles renferment tous les motifs, tous les conseils qui nous sont nécessaires pour le moment présent, et qui nous seront salutaires le reste de notre vie.

Mes frères, nous dit-il, telle est, en qualité de chrétien, votre vocation et l'obligation que vous avez contractée de porter votre croix avec Jésus-Christ : *In hoc vocati estis, quia Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus* (I Petr. II.) Il a porté lui-même le poids de nos péchés sur l'arbre de la croix : *Qui peccata nostræ ipse pertulit, in corpore suo super lignum*, afin que désormais, étant morts au péché, nous vivions dans la sainteté et dans la justice qu'il nous a acquises au prix de son sang : *Ut peccatis mortui, justitiae vi-*

vamus, cujus livore sanati sumus. Mon Dieu, faites que j'entre bien dans cette vérité fondamentale; elle rappelle, elle renferme toutes les autres vérités de la religion.

C'est une obligation indispensable pour nous de porter notre croix; nous ne sommes chrétiens qu'à ce titre; ce n'est qu'à cette marque qu'un Dieu Sauveur voudra nous mettre au nombre des siens. C'est lui-même qui nous l'a souvent et expressément déclaré : Que celui qui veut venir après moi, nous dit-il, se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, qu'il marche à ma suite : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum : tollat crucem suam, et sequatur me* (Matth. xvi). Il confirme cet oracle et cette obligation en disant : Celui qui ne porte pas sa croix, n'est pas digne de moi : *Qui non bajulat crucem suam, non est me dignus* (Luc. xiv). Jésus-Christ nous a donné l'exemple en ce point comme en tout le reste; il a porté le premier sa croix, nous devons la porter avec lui. Il est notre maître, nous sommes ses disciples : or le disciple n'est pas au-dessus du maître : si donc le divin maître s'est chargé de la croix, les disciples doivent suivre son exemple et marcher sur ses traces. Nous ne sommes enfants de Jésus-Christ qu'en portant ses livrées : or, la principale et la plus marquée, c'est la croix; c'est là l'engagement que nous avons pris à notre baptême, et que nous devons remplir jusqu'à la mort. Renoncer à porter sa croix, c'est renoncer à la profession du christianisme et à la qualité glorieuse d'enfants et de disciples de Jésus-Christ.

Mais quelle est la croix que nous devons porter ?
C'est la nôtre, c'est-à-dire, celle que Jésus-Christ

nous envoie, celle qu'il nous a choisie et qui nous vient de sa main. On consentirait à porter la croix, mais souvent on voudrait, on choisirait toute autre croix que celle que Dieu nous présente, et que la Providence nous ménage. On trouve cette croix trop pesante, une autre paraîtrait plus légère ; il suffit qu'elle ne soit pas de notre choix, pour que nous la trouvions accablante; c'est une erreur, c'est une illusion; ce que Dieu nous envoie est ce qu'il y a de plus avantageux pour nous, et la croix qui nous vient de sa main est pour nous la plus salutaire. Chacun a la sienne, la nôtre est celle que Dieu nous présente.

Je me trompe; la croix que nous portons n'est pas à nous, c'est celle de Jésus-Christ ; oui, c'est celle de Jésus-Christ même : en quittant ce monde , il s'est déchargé de sa croix, et il nous l'a confiée ; ce n'est donc point notre croix que nous portons, c'est celle de Jésus-Christ; en quoi elle doit nous paraître plus respectable, plus chère et plus précieuse. La croix que je porte est celle qu'un Dieu même a portée : il l'a honorée dans sa personne, il l'a arrosée de son sang, et en la quittant il me l'a donnée ; pourrais-je la refuser de sa main ?

Toutes les croix des chrétiens sont unies à celle de Jésus-Christ, consacrées par celle de Jésus-Christ, relevées, sanctifiées par celle de Jésus-Christ même.

C'est donc, ô mon Dieu, une nécessité de porter notre croix. Nécessité absolue : nous sommes pécheurs, il faut expier nos péchés; nous sommes chrétiens, il faut imiter notre chef ; nous désirons être saints, il faut avoir le sceau des élus ; c'est la croix qui l'imprime sur nous.

Nécessité universelle dans tous les états : petits et grands, pauvres et riches, rois et sujets ; car les rois ont leurs croix , et souvent plus pesantes que celles des autres. Dans tous les temps , point de temps dans la vie où nous ne devons être animés, remplis de l'esprit de la croix , disposés à recevoir le fardeau de la croix , résignés sous le poids de la croix, quelle qu'elle soit , sans en refuser aucune, prêts à les accepter toutes de la main de Dieu.

Nécessité salutaire : de nous-mêmes nous ne nous chargerons pas de la croix ; nous la fuirons même ; nous désirerions passer sans croix toute notre vie ; or une vie sans croix serait une vie reprouvée et maudite. Vous y pourvoyez , ô mon Dieu , et vous nous mettez dans l'heureuse nécessité de porter la croix, et par elle de travailler à notre salut.

Nécessité douce et consolante : en nous envoyant des croix, vous les adoucissez , vous y compatissez , vous les portez avec nous, et vous nous permettez de nous unir à vous pour la porter avec vous. Cette pensée ne soulage-t-elle pas le poids de toutes nos peines ? Enfin tous les saints ont porté leur croix ; portons-la nous-mêmes, si nous voulons être saints.

Mais quelle est la manière de porter notre croix pour la porter saintement ? La voici :

Porter la croix avec résignation, voilà pour les âmes communes et ordinaires.

Porter la croix avec confiance, voilà pour les âmes plus généreuses.

Porter la croix avec joie, voilà pour les âmes parfaites. Voyons en quel degré nous sommes, et tâchons, avec le secours de la grâce , de nous élever au plus parfait.

1° Porter la croix avec résignation : cette disposition est d'une nécessité absolue pour nous. Porter la croix avec inquiétude, avec impatience, avec murmure, avec des plaintes continuelles, ce n'est plus la porter, c'est la traîner, c'est presque la détester : du moins, c'est vouloir la secouer, et s'en décharger. Disons-nous à nous-mêmes : Dieu le veut, Dieu le permet, il faut se soumettre ; c'est sa sainte volonté, il faut qu'elle s'accomplisse, et non pas la mienne ; s'il m'envoie des croix, il me donnera des grâces pour les porter ; il connaît ma faiblesse, il en aura pitié. Après tout, si Dieu m'envoie cette croix, que je veuille ou que je ne veuille pas, il faudra la porter : ne vaut-il pas mieux pour moi la porter en chrétien, avec résignation, avec soumission, et m'en faire un sujet de mérite, que de la porter avec impatience, avec plainte, avec une espèce d'horreur comme les réprouvés, et m'en faire un nouveau sujet de réprobation ? Enfin on ne peut être sauvé que par la croix, il n'y a pas d'autre chemin pour aller au Ciel, il faut donc m'y résoudre, ou renoncer à mon bonheur éternel.

2° Porter la croix avec confiance, voilà pour les âmes plus généreuses. Cette disposition est bien plus digne de Dieu et plus honorable à la croix de Jésus-Christ. Sainte confiance ! Ce sentiment est d'abord fondé sur l'assurance positive où nous sommes que, si nous avons les croix, nous aurons les grâces ; et que, si les croix sont plus pesantes, les grâces seront plus spéciales. D'ailleurs, ô mon adorable Sauveur ! je sais que la croix est le véritable caractère, le sceau sacré des élus : si donc vous me *ménagez des croix*, j'ai tout sujet d'espérer que ce

sera pour me mettre au rang des prédestinés qui portent la croix avec vous, et que vous associez vous-même à votre croix précieuse. Cette pensée me soutient, me console, m'anime, m'inspire une sainte confiance en votre bonté. Si par mes croix je puis expier mes péchés, satisfaire à votre justice, attirer vos grâces, mériter une place dans votre royaume, ne suis-je pas heureux, et la croix, quelque pesante qu'elle soit, ne devient-elle pas un sujet de consolation pour moi?

3^e Enfin, porter sa croix avec joie, c'est la disposition des âmes parfaites qui connaissent tout le prix et tout le mérite de cette croix adorable.

O mon Dieu! ce fut un témoignage bien éclatant en ce genre que rendit autrefois ce grand apôtre, qu'on peut appeler par excellence l'Apôtre de la croix, le glorieux saint André. Saisi par les bourreaux, condamné à la mort de la croix, conduit au lieu du supplice, à peine a-t-il vu cette croix précieuse, qu'il triomphe, qu'il tressaille d'une sainte joie dont il ne peut contenir les transports : *O bona crux!* s'écrie-t-il dans ses saintes ardeurs ; ô bonne croix, croix salutaire, croix aimable! Depuis longtemps il la désirait, il l'ambitionnait, il soupirait après elle, *diu desiderata*. Comme il l'avait désirée avec ardeur, il l'avait recherchée avec empressement comme le doux objet de ses vœux, *sollicitè amata*. Il l'avait recherchée avec cette ardeur d'un homme qui appréhende de ne pas trouver, qui ne trouve jamais assez tôt, pour qui les jours sont des années, les années sont des siècles, *sine intermissione quæsitâ*. Aussi, du moment qu'il l'aperçoit de loin, il lève les yeux et les mains au

ciel, il court se prosterner humblement devant elle, il l'embrasse avec joie, il l'arrose tendrement de ses larmes ; le transport qu'il fait paraître est celui d'un amant passionné, *nunc tandem sitiienti animo præparata*. L'homme avare qui a trouvé un trésor, le cerf altéré qui court après les fontaines, sont une faible image de ses sentiments. Mais où allez-vous, grand saint ? Est-ce un festin où l'on vous invite ? Est-ce une couronne que l'on vous prépare ? C'est quelque chose de plus grand encore, dit-il, c'est la croix de Jésus-Christ que l'on me présente : à cette vue les trésors ne me sont rien ; les couronnes disparaissent à mes yeux ; la croix seule a pour moi des attraits ; j'en connais le mérite et le prix ; c'est le seul objet que je désire en ce monde, *virtutem crucis agnovi*. Recevez-moi, croix précieuse, recevez-moi entre vos bras, comme vous avez reçu mon divin maître.

O générosité, ô ardeur, ô transport ! qui me donnera de vous éprouver dans mon cœur ? O croix de mon Dieu ! que je suis éloigné de ces sentiments ! C'est à vos pieds que j'irai les puiser, et j'espère en même temps d'y puiser les grâces qui me sont nécessaires pour porter ma croix avec soumission, avec confiance ; heureux si je pouvais la porter avec une sainte joie ! Dès ce moment je la charge sur mes épaules, je la grave dans mon cœur, je la porterai jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Mon adorable Sauveur, pénétré de ces sentiments, je suis résolu, non-seulement de porter ma croix, mais de la porter dans votre esprit, et de sortir de l'assoupissement où j'ai vécu jusqu'à présent sur ce point. Oui, j'ai été convaincu en général

de l'obligation de porter ma croix ; j'ai senti que c'était là une nécessité indispensable pour moi , comme pour tout chrétien ; j'ai compris que je ne pouvais être votre disciple qu'en marchant sur vos traces ; j'ai même été persuadé que , pour porter la croix en chrétien , il fallait la porter avec patience , avec résignation , avec paix . Tout cela n'était que comme en maxime et dans la spéculation ; mais dans la pratique , hélas ! comment l'ai-je portée , cette croix ? D'abord se l'ai crainte , je l'ai redoutée ; autant qu'il a été en moi , je l'ai évitée , j'ai tâché de m'y soustraire et de m'en mettre à couvert ; quand ensuite , comme malgré moi , j'ai été obligé de la porter pour m'en charger , ah ! mon Dieu , que de répugnances , que d'inquiétudes , que de plaintes peut-être , que d'impatience et de murmures ! me regardant comme malheureux , témoignant toute mon inquiétude , enviant le sort de ceux que je croyais exempts de croix , ne voyant ni le jour ni l'heure que j'en serais délivré .

Voilà ce que j'ai pensé , ce que j'ai été , ô mon doux Sauveur ! Je redoutais votre croix , et je me croyais chrétien ; je fuyais votre croix , et je me disais votre disciple ; je vous voyais porter la croix , et je vous la laissais porter tout seul ; je savais que mes péchés vous en avaient chargé ; et je ne voulais y avoir aucune part .

O mon Dieu ! je n'ai été chrétien que de nom , mais je désire le devenir d'esprit et de cœur . Oui , mon Sauveur , éclairé de vos lumières , aidé de votre grâce , animé par votre exemple , je porterai ma croix comme le signe adorable de mon salut , le caractère sacré des élus , l'héritage que vous m'avez

laissé en mourant. Je porterai ma croix, oui, ma croix, c'est-à-dire celle que vous m'enverrez, que vous me choisirez, et qui me viendra de votre main. Cette humiliation qui m'arrive, cette perte de biens qui m'afflige, cette disgrâce qui me survient, cette maladie qui me fait languir, en un mot, cette croix que vous m'offrez, je la porterai telle que vous me l'enverrez, et autant de temps que vous le voudrez; ce n'est pas à moi à fixer, à régler les moments, ils sont dans les dispositions de votre Providence.

Que dis-je ? je ne porterai pas ma croix, mais la vôtre, adorable Sauveur ; et cette seule pensée que je porte la croix de mon Sauveur, de mon Dieu, ne sera-t-elle pas pour moi le plus grand des adoucissements, la plus douce des consolations ? Oui, la croix de mon Dieu, dont je suis chargé, sera, non ma peine, non mon fardeau, non ma confusion, mais mon bonheur, mon mérite et ma gloire ; dès lors je la porterai avec confiance. Je désirerais la porter avec joie ; mais, mon Dieu, vous n'exigez pas la perfection de ce sentiment intime de joie ; je sais même que vous ne condamnez pas la sensibilité intérieure, la répugnance naturelle que nous éprouvons, dès qu'elle est involontaire, que nous la condamnons, que nous la combattons, que nous vous l'offrons. Vous ne demandez pas des cœurs insensibles, mais des cœurs résignés ; tel sera le mien, je le promets, je l'espère : je désire de prendre des sentiments encore plus parfaits, et j'irai les puiser, non-seulement au pied de votre croix, mais dans votre cœur.

CONCLUSION.

Il est temps à présent de fixer le fruit de nos réflexions, et de nous mettre en état de profiter des grâces que Dieu nous a accordées. Pour cela réglons les sentiments et les pratiques, c'est-à-dire, voyons quels sont les sentiments que nous devons prendre, et les pratiques que nous pourrons observer.

Les sentiments que ces considérations ont dû nous inspirer envers Jésus-Christ, consistent surtout dans ces trois points : la reconnaissance, l'amour et l'imitation ; la reconnaissance pour ses bienfaits, l'amour de ses perfections, l'imitation de ses vertus.

Premier sentiment. La reconnaissance envers cet adorable Sauveur. Que n'a-t-il pas fait et souffert pour nous ? Il s'est rendu victime pour notre salut, il a expié nos péchés, il nous a réconciliés avec son Père céleste, il nous a délivrés de la tyrannie du démon, il nous a rétablis dans nos droits à l'héritage céleste, enfin il nous a donné ses mérites, son sang et sa vie. Fut-il jamais de reconnaissance si légitime et si bien fondée ? Disons donc avec le Prophète : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* (Ps. cxv.) Que pourrai-je rendre à mon divin Sauveur, pour tous les bienfaits dont il m'a comblé ? et les sentiments de la plus juste, de la plus vive, de la plus tendre reconnaissance, quelque grands qu'ils soient, égaleront-ils jamais la grandeur de ses bienfaits ?

Second sentiment. L'amour envers Jésus-Christ.

Un Dieu qui nous a aimés de l'amour le plus tendre, le plus ardent, le plus généreux, à combien de titres ne mérite-t-il pas notre amour ! Dieu Sauveur, vous m'avez donné votre cœur, pourrais-je vous refuser le mien ? vous m'avez consacré vos mérites, votre sang, votre vie, pourrais-je ne pas vous consacrer ma tendresse et mes affections ? Dieu d'amour, je n'ose assurer que je vous aime ; mais ce que je puis assurer, c'est que je désire de vous aimer de tout mon cœur et de toutes mes forces ; c'est que je demande votre saint amour préférablement à tous les trésors ; c'est que j'espère de vous aimer éternellement, comme l'unique objet digne d'être infiniment et à jamais aimé. Ah ! dois-je m'écrier avec l'Apôtre embrasé d'amour, que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus soit anathème : *Qui non amat Dominum Jesum Christum, anathema sit.* (Gal. XVIII.)

Troisième sentiment. Cependant ne nous bornons pas à des sentiments stériles envers Jésus-Christ. A la vive reconnaissance de ses bienfaits et à l'amour ardent de ses perfections ajoutons l'imitation solide de ses vertus. Il les a fait toutes éclater dans sa personne durant sa Passion ; retraçons-les dans notre conduite ; mais, parmi ces vertus, imitons surtout celles dont il a donné des exemples si touchants, si frappants dans sa Passion.

1^o Son humilité : il l'a portée jusqu'à s'anéantir lui-même pour nous : *Exinanivit semetipsum.* (Philip. II.)

2^o Son obéissance : il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, *factus obediens usque ad mortem.*

3^o Sa patience : on l'accuse de mille crimes, on

l'outrage en toutes les manières, et il garde un profond silence : *Jesus autem tacebat*, (Matth. xxvi.)

4° Sa douceur ; toutes sortes de cruautés sont exercées envers lui par ses ennemis et par ses bourreaux, et à l'égard de ses bourreaux et de ses ennemis, il ne montra jamais que la douceur de l'agneau : *Sicut ovis ad occisionem ducetur*. (Isai. liii.)

5° Sa charité, jusqu'à ouvrir son cœur et donner le nom d'ami à celui qui vient le trahir : *Amice, ad quid venisti?* (Matth. xxvi.) Jusqu'à prier et demander grâce pour ceux-mêmes qui le font mourir : *Pater, dimitte illis*. (Luc. xxiii.)

6° Sa tendresse envers sa divine Mère, qu'il recommande à son disciple bien-aimé, et dans la personne duquel il nous l'a donnée à nous-mêmes pour Mère : *Fili, ecce Mater tua*. (Joan. xix.)

7° Son abandon, sa résignation entière entre les bras de son Père, à qui il offre ses derniers soupirs en remettant son âme entre ses mains : *In manus tuas commendo spiritum meum*. (Luc. xxiii.)

8° Sa persévérance jusqu'au dernier moment où les desseins de son Père sont accomplis, et le grand ouvrage du salut des hommes entièrement consommé : *Consummatum est*. (Joan. xix.)

PRIÈRE.

Telles sont les grandes, les sublimes vertus que je dois imiter dans vous, ô mon adorable Sauveur ! C'est surtout par l'imitation solide et la pratique constante de ces vertus que je vous marquerai ma reconnaissance, que je vous témoignerai mon amour ; et ce sera là en même temps le fruit salutaire que je tirerai de ces considérations, puis-

que, après tout, toute la religion consiste à imiter celui que nous adorons : *Summa religionis, imitari quem colimus.* (S. August.) Ainsi me rendrai-je conforme à vous en qualité de modèle par excellence de tous les prédestinés; ainsi aurai-je, comme je l'espère, dès cette vie même, le gage de ma prédestination éternelle; *quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom. VIII.)

PRATIQUES.

Il y a différentes pratiques par lesquelles on peut honorer la Passion de Jésus-Christ et entrer dans l'esprit de la croix :

1° Avoir toujours sur soi l'image de Jésus crucifié, la baiser souvent avec respect, ou la porter sur son cœur ;

2° Tous les jours se fixer certain nombre d'actes de mortification ;

3° Tous les vendredis pratiquer quelque pénitence à l'honneur de la Passion ;

4° Prendre avec soumission toutes les peines de son état et les afflictions de la vie, telles que Dieu nous les enverra. Tout ce qui nous viendra de sa main nous sera précieux ;

5° Unir nos croix avec celle de Jésus-Christ : cette union les adoucira et les sanctifiera ;

6° Ne pas tant nous plaindre de nos croix ; mais les souffrir en silence entre Dieu et nous ;

7° Quand on aura quelque affliction nouvelle, venir d'abord l'offrir à Jésus-Christ au pied de la croix, lui en faire part, et lui demander son secours ;

8° Regarder chacune de nos croix comme une *portion de celle de Jésus-Christ* ;

9° Nous imaginer que Jésus-Christ nous met à la place de Simon le Cyrénéen pour le soulager du fardeau de la croix;

10° Offrir souvent le sacrifice de notre vie en union du sacrifice de Jésus-Christ sur la croix;

Ce serait encore une pratique bien salutaire, de faire chaque mois un jour de retraite ou de recueillement, comme si on était sur le Calvaire. La piété, la ferveur et l'amour divin inspireront aux âmes fidèles bien d'autres pratiques saintes et salutaires, la principale et la plus essentielle sera toujours celle de porter la croix de Jésus-Christ selon son esprit et selon son cœur.

RÉCAPITULATION.

Pour conserver les bons sentiments puisés dans ces Considérations, il est nécessaire de rappeler et de conserver dans nous le souvenir de la Passion de Jésus-Christ. Dans cette vue on ajoute ici une méditation qui renferme l'abrégé de ce grand mystère. On pourra de temps en temps faire cette méditation, et spécialement une fois chaque mois, en consacrant un jour de recueillement dans lequel on rappellerait les résolutions prises auparavant; on examinerait les points sur lesquels on se serait peut-être relâché, et on prendrait les moyens de se ranimer de plus en plus dans les voies de Dieu et dans l'accomplissement des desseins de sa grâce.

Saint Augustin, en parlant de la croix, renferme en trois mots tous les mystères de la Passion du *Sauveur*. *La croix*, dit-il, est un autel où Jésus-Christ

s'immole, une chaire où il instruit, un tribunal sur lequel il juge; *Ara morientis, cathedra docentis, thronus judicantis*. Méditons ces trois vérités, qui nous présentent tous les fruits de la Passion, et peuvent nous en appliquer de plus en plus les mérites.

1° La Croix est l'autel où Jésus-Christ s'immole pour nous. Le Sauveur du monde avait commencé son sacrifice en commençant à vivre; mais comme le sacrifice ne se consomme que par la mort de la victime, c'est par la mort que Jésus-Christ devait consommer le sien, et c'est sur l'autel de la croix qu'il se sacrifie tout entier, qu'il se sacrifie pour tout l'univers, qu'il se sacrifie volontairement lui-même, devenant tout à la fois le prêtre et la victime de son sacrifice.

Quel holocauste plus entier et plus parfait que celui de Jésus-Christ sur la croix? C'est là qu'il immole tout ce qu'il a et tout ce qu'il est : sa liberté, en se mettant au rang des esclaves; son honneur, par les opprobres dont il est couvert; ses biens, par le dépouillement où il est réduit; son corps, par les douleurs sensibles; son cœur, par les amertumes intérieures; sa vie enfin, par la plus oruelle de toutes les morts. Sacrificateur et victime tout ensemble, il s'offre lui-même à son Père, car ici ne considérons ni les Pharisiens qui l'accusent, ni les Juifs qui demandent sa mort, ni les juges qui le condamnent, ni les bourreaux qui le crucifient; ils n'ont de pouvoir sur lui qu'autant qu'il veut leur en donner; c'est son amour qui le livre, et qui est le vrai sacrificateur qui l'immole, Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, dont le sacerdoce est éternel : Prêtre du Très-Haut, qui offre, non des victimes étrangères, mais son

propre corps ; non le sang des animaux , mais le sang de l'Agneau sans tache : Prêtre saint , élevé au-dessus des Cieux , qui a consommé le grand ouvrage de notre sanctification par l'unique oblation de lui-même.

La croix est donc le véritable autel où Jésus-Christ s'offre à son Père. C'était nous , en qualité de pécheurs , qui devions être immolés sur cet autel ; mais Jésus-Christ s'est substitué à notre place pour porter la peine de nos péchés ; il n'a été fait anathème que parce que nous étions nous-mêmes frappés de malédiction. Il avait été figuré par ce bouc émissaire , chargé des iniquités de tout le peuple , et conduit hors du camp ; ce n'est point dans le temple , ni dans la ville de Jérusalem que Jésus-Christ est immolé , c'est sur une montagne , c'est sur une croix , afin qu'étant le salut de tous il fût exposé aux yeux de tout l'univers. La croix devient comme l'autel du monde entier ; c'est par le sang de la victime par excellence que le péché est expié , que la mort est domptée , que l'enfer est désarmé , que le sanctuaire éternel est ouvert , et que , marchant nous-mêmes à la suite du sacrificeur , nous pourrions y avoir entrée ; la croix est le chemin , Jésus-Christ est le conducteur , le Ciel est le terme.

Sortons donc hors du camp , unissons-nous par la foi à ce souverain sacrificeur , portons avec lui l'ignominie de la croix , et devenons avec lui sur cette croix une même victime.

O croix sainte , croix précieuse ! autel de propitiation , arbre de vie , source de grâces , monument éternel des miséricordes divines ! c'est vous qui avez porté ce dépôt sacré , qui avez reçu entre vos bras

le Saint des saints, qui avez été arrosée de son sang adorable ; à combien de titres ne méritez-vous pas l'hommage de mon respect et de ma vénération ! Soyez à jamais gravée dans mon cœur , et opérez-y les prodiges de grâces dont vous êtes la dépositaire.

2° La croix est la chaire où Jésus-Christ nous instruit. Où est-ce, en effet, que ce Dieu Sauveur nous a instruits aussi pleinement, aussi efficacement que sur la croix ? Où nous a-t-il enseigné d'une manière aussi sensible et aussi touchante les vérités fondamentales , les vérités évangéliques , les vérités crucifiantes , en un mot, toutes les vérités du salut ?

Vérités fondamentales. La grandeur de Dieu , qui ne peut être dignement adoré que par un Dieu ; la rigueur de sa justice , qui ne peut-être apaisée que par une victime toute divine ; l'horreur du péché , qui exige une telle victime ; l'excellence et la dignité de nos âmes , qui ne peuvent être rachetées qu'à ce prix : tout cela autant de vérités lumineuses qui sortent du sein de la croix.

Vérités évangéliques. C'est sur la croix , plus efficacement que sur la montagne , que Jésus-Christ nous fait entendre ses grandes et sublimes maximes : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, nous dit ce Dieu Sauveur dépouillé de tout sur la croix : *Bienheureux ceux qui sont doux*, parce qu'ils portent le caractère de cet Agneau divin qui s'est laissé égorger sans se plaindre : *Bienheureux sont les pacifiques*, parce qu'ils ont l'esprit de ce divin Médiateur qui a pacifié le ciel et la terre : *Bienheureux ceux qui pleurent, qui sont persécutés, outragés* ; parce que le *Saint même* des saints a souffert les persécutions, les *outrages, et tous les tourments* : tout cela autant de

fruits de la croix, autant d'oracles annoncés par Jésus-Christ sur la croix.

Vérités crucifiantes, si incompréhensibles à la raison, si contraires à la nature, si relevées au-dessus des sens ! *Que celui qui veut venir après moi, se renonce lui-même. Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne saurait être mon disciple. Celui qui voudra sauver son âme ; la perdra ; et celui qui la perdra pour moi, la sauvera. Si le grain de froment tombant en terre ne pourrit et ne meurt, il ne produira rien ; s'il y meurt, il produira au centuple.* Quel autre esprit que celui de la croix peut nous donner l'intelligence parfaite de ces maximes si élevées au-dessus de nous ?

Vérités pratiques dans toute la conduite et tous les états. Et quel est l'état, quelle est la profession dans le monde qui ne trouve son instruction au pied de la croix ?

Aux riches, elle apprendra à se détacher de tout, du moins d'esprit et de cœur, et à tout posséder comme ne possédant rien. Aux pauvres, elle apprendra que, dans la privation, l'indigence, le dépouillement de tout, on peut trouver les véritables richesses. Aux grands de la terre, elle fera connaître le néant de toute grandeur périssable. Aux petits selon le monde, elle dira qu'ils peuvent être grands aux yeux de Dieu même. Aux heureux du siècle, elle fera connaître le danger de leur état, et les prémunira contre la séduction. Les affligés et les souffrants, elle les consolera par la vue et l'exemple d'un Dieu souffrant avec eux et pour eux. En un mot, la croix nous dira tout, et nous le dira d'une manière si vive, *si touchante, que nous n'aurons rien à y opposer ;*

et qu'opposerions-nous à la croix et à l'exemple d'un Dieu souffrant et mourant pour nous ?

Parlez, ô mon divin Maître ! vous avez les paroles de la vie éternelle ; c'est surtout du haut de votre croix que vous nous les faites entendre. Vous faites plus encore que de nous les enseigner, ces sublimes maximes, vous nous engagez à les pratiquer ; car vous ne nous dites pas seulement *inspice*, voyez. considérez-moi sur la croix ; mais vous dites, *inspice et fac* ; voyez, considérez, et ensuite imitez et pratiquez : écoutez mes paroles, mais plus encore, suivez mon exemple. Je prie, priez avec moi ; je souffre, souffrez avec moi ; je pardonne, pardonnez comme moi, et pour l'amour de moi. Je porte ma croix, portez vous-même la vôtre ; j'expie le péché, faites pénitence pour vos péchés ; je meurs, résignez-vous, préparez-vous chaque jour à la mort. Votre croix, ô mon Dieu ! me dit tout cela.

Avec quel respect ne dois-je pas écouter les sublimes oracles qu'elle prononce, profiter des salutaires leçons qu'elle donne, me conformer au divin exemple qu'elle me présente ! Oui, votre croix est le grand livre que je dois lire, le fidèle miroir que je dois consulter ; elle m'apprend tout ; et, comme votre Évangile est l'expression fidèle de la croix, aussi la croix est-elle le fidèle abrégé de tout l'Évangile.

3^o Mais, mon adorable Sauveur, je dois penser et me souvenir que votre croix est encore le tribunal suprême où vous nous jugez, et où vous jugerez l'univers. C'est en effet sur ce lit de justice et sur ce tribunal redoutable que vous prononcez déjà tant d'arrêts ; vous commencez, même en mourant, l'exercice de ce jugement formidable, lorsque, par le discerne-

ment que vous faites des deux coupables qui sont à vos côtés, vous sauvez l'un par une grâce ineffable, et rejetez l'autre par une justice terrible.

Ce sera donc par cette croix, ô mon Dieu ! que vous me jugerez un jour ; vous appellerez en jugement contre moi les grâces mêmes que vous m'avez accordées par les mérites de cette croix ; vous me présenterez l'obligation qu'elle m'imposait de vous suivre, de porter ma croix, de mourir à moi-même, de devenir une copie vivante du grand modèle qu'elle me proposait. Si j'ai alors une sainte conformité avec vous souffrant sur la croix, vous exercerez envers moi un jugement de miséricorde, vous porterez un arrêt de vie ; mais si je n'ai pas avec vous cette conformité sainte, ô mon Dieu ! vous ne prononcerez que des arrêts de mort. Ah ! quel serait mon malheur si, dans celui qui voulait être mon père, je ne trouvais qu'un juge ; si, dans celui qui devait être mon sauveur, je ne trouvais qu'un Dieu vengeur ; et si la croix, qui, dans les desseins de Dieu, devait être l'instrument de mon salut, par l'abus que j'en aurais fait, devenait le titre de ma condamnation !

Au dernier des jours, au grand jour de vos vengeances, ô Dieu saint ! elle paraîtra, cette croix, au milieu des airs ; les réprouvés la verront et seront consternés à sa vue : *Videbunt in quem transfugerunt* (Joan. XIX) ; elle leur reprochera l'abus qu'ils auront fait de votre sang et de vos grâces ; et vous, juste vengeur de vos grâces et de votre sang, vous porterez contre eux cet arrêt de mort éternelle qui les séparera, les éloignera à jamais de vous, parce qu'ils se seront éloignés de votre croix et de votre cœur.

C'est au pied de cette croix que je me prosterne

en ce moment pour me consacrer à elle et aux obligations qu'elle m'impose. Je la suivrai, je l'embrasserai, je me tiendrai attaché à elle toute ma vie, afin de mourir entre ses bras et de lui offrir mes derniers soupirs.

Ici, il faut renouveler la consécration à la croix

LITANIES

A l'honneur de Jésus-Christ souffrant, modèle et soutien des âmes souffrantes.

Un grand serviteur de Dieu ¹, célèbre par les rigueurs de sa pénitence et par la sublimité de ses lumières dans les voies intérieures, disait, presque de nos jours : J'ai une dévotion particulière à faire les Litanies à l'honneur de Jésus-Christ dans ses souffrances. Je trouve un grand secours à les réciter dans mes peines et dans toutes les occasions où je sens de la répugnance à la pratique de l'anéantissement. Nous pouvons, à l'exemple de ce saint homme, les réciter nous-mêmes ; nous y trouverons trois grands avantages : 1° Nous honorerons les souffrances de Jésus-Christ ; 2° nous y trouverons un adoucissement dans les nôtres ; 3° nous attirerons les grâces qui nous sont nécessaires pour nous sanctifier dans nos peines et par nos peines mêmes.

SEIGNEUR Jésus, ayez pitié de moi.

Seigneur Jésus, exaucez-moi, etc.

O Jésus qui êtes par excellence l'homme de douleurs, ayez pitié de moi.

¹ M. de Bernière.

O Jésus , pauvre et dénué de tout ,
 O Jésus , méconnu et rejeté par votre peuple ,
 O Jésus , méprisé et couvert d'opprobres ,
 O Jésus , haï et persécuté ,
 O Jésus , abandonné , renoncé et trahi par vos
 propres disciples ,
 O Jésus , triste jusqu'à la mort ,
 O Jésus , livré au dégoût , à l'ennui et à l'abatte-
 ment ,
 O Jésus , vendu à prix d'argent comme les escla-
 ves ,
 O Jésus , lié et garrotté comme un voleur insigne ,
 O Jésus , conduit avec infamie devant les tribu-
 naux et les juges de la terre ,
 O Jésus , trainé avec opprobre dans toutes les rues
 de Jérusalem ,
 O Jésus , exposé aux clameurs et aux huées de la
 populace ,
 O Jésus , accusé , calomnié et injustement jugé ,
 O Jésus , traité de fou et d'insensé ,
 O Jésus , flagellé et tout couvert de sang ,
 O Jésus , condamné à mort comme un criminel et
 un scélérat ,
 O Jésus , mis en parallèle avec un infâme larron ,
 O Jésus , couronné d'épines et salué avec dérision ,
 O Jésus , chargé des anathèmes et des malédic-
 tions de tout le peuple ,
 O Jésus , conduit sur le Calvaire , et portant le far-
 deau de la croix ,
 O Jésus , attaché à cette croix , et donné en specta-
 cle à tout l'univers ,
 O Jésus abreuvé d'amertume et de fiel dans l'ar-
 deur de votre soif ,

Ayez pitié de moi.

Ayez pitié de moi.

O Jésus, dont le cœur fut percé d'une lance,
O Jésus, expirant enfin entre les bras de la croix,
O Jésus, victime volontaire pour tous nos péchés,
O Jésus, modèle et soutien de toutes nos peines,

Ayez,
etc.

ORAISON.

O Jésus! qui, pour l'amour de moi et pour l'expiation de mes péchés, avez souffert une infinité de douleurs, d'humiliations et d'opprobres, imprimez-en profondément l'estime dans mon esprit, gravez-en les sentiments dans mon cœur, appliquez-en les mérites à mon âme; faites que dans les occasions je sois disposé à vous suivre, à prendre part aux souffrances de votre Passion, et à boire avec vous les amertumes de votre calice, afin qu'arrosé de vos larmes et de votre sang, je sois purifié de mes péchés, et que par le secours de votre grâce je puisse arriver au séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

L'ÂME SUR LE CALVAIRE,

TROUVANT AU PIED DE LA CROIX LA CONSOLATION
DANS SES PEINES.

SECONDE PARTIE,

Contenant des Instructions, des Prières et des Pratiques pour tous
les états de souffrances où l'on peut se trouver.

Préface sur les peines intérieures.

Ames intérieurement affligées, c'est surtout votre consolation que j'ai en vue et qui m'intéresse ; je sais combien cet état est pénible et crucifiant. Les peines extérieures sont sensibles sans doute, mais les intérieures le sont infiniment davantage et demandent des grâces bien plus spéciales. Animé du zèle de votre perfection, je vais entrer avec vous dans cette pénible carrière, non-seulement pour compatir à vos peines, mais pour tâcher de vous aider à les sanctifier, ou plutôt à vous sanctifier vous-mêmes dans elles et par elles. Le Père des miséricordes, qui connaît vos besoins, ne vous refusera pas son secours, si vous mettez en lui seul votre confiance, puisque c'est lui seul qui peut vous y soutenir.

Il y a donc différentes peines auxquelles les âmes même les plus fidèles peuvent être exposées ; on a des peines cachées qu'on ne peut communiquer à personne, et dont Dieu seul peut être le dépositaire.

On a des peines sur les objets mêmes où l'on devrait trouver sa consolation et sa paix.

On a des peines sur ses confessions, par la crainte qu'elles n'aient pas été faites avec les dispositions saintes qu'elles exigent.

On a des peines sur ses communions, par le peu de goût qu'on y trouve, et le peu de fruit qu'on en tire.

On a des peines sur ses prières, par les distractions continuelles dont elles sont remplies, et qui peuvent les rendre défectueuses.

Que dirons-nous encore ? On a des peines sur les tentations et les mauvaises pensées dont on est sans cesse assailli, et où l'on craint toujours de s'être arrêté.

On a des peines, et des peines bien grandes sur mille scrupules, mille retours qui surviennent, et qui jettent dans une agitation et une inquiétude continuelle.

La crainte de la mort, la crainte des jugements de Dieu, la crainte d'une éternité malheureuse, sont pour certaines âmes une source intarissable de peines, et de peines d'autant plus terribles, qu'elles sont sur des objets plus essentiels et qui décident de tout.

Avant que d'entrer dans ce détail, faites devant Dieu ces réflexions générales, elles prépareront votre cœur à se prêter plus salutairement aux motifs *personnels* et particuliers qui vous seront présentés.

Pensez donc :

1^o Que si nous voulons véritablement nous rendre conformes à Jésus-Christ souffrant, ce n'est pas seulement aux souffrances sensibles de son corps que nous devons prendre part, mais encore aux amertumes intérieures de son cœur; c'est même surtout par celles-ci que nous pourrons former en nous cette sainte ressemblance avec ce divin modèle, conformément à ces paroles du livre de son Imitation : si une fois vous étiez bien entré dans l'intérieur de Jésus : *Si semel introisses in interiora Jesu.*

2^o Que Dieu a ses vues, et des vues dignes de sa sagesse, en permettant que nous soyons ainsi livrés à ces peines intérieures : nous les ignorons à présent, nous l'en bénirons un jour, nous admirerons les desseins de sa miséricorde sur nous : contentons-nous à présent de les adorer.

3^o Le grand obstacle à la perfection des âmes intérieures, c'est un fonds d'amour-propre et de complaisance en elles-mêmes; ce sont des fautes secrètes et cachées, dont Dieu seul est témoin; et c'est aussi par des peines intérieures et cachées que Dieu fait expier ces fautes et ces imperfections; il faut que ce feu secret des tribulations consume tout ce qui dans l'âme mettrait obstacle aux opérations de la grâce.

4^o Tout état de peines n'est pas un état de péché; souvent, au contraire, elles deviennent une occasion de mérites plus grands et de vertus plus pures; le temps des peines est la saison la plus propre à donner l'accroissement et la maturité à ces premiers fruits de salut.

5^o Tous les saints ont souffert; il n'en est aucun qui n'ait passé par cette voie d'épreuves intérieures.

res. Nous devrions bénir le Seigneur de ce qu'il nous traite comme il a traité ses favoris et ses élus. Pourquoi nous fait-il marcher par le même chemin, si ce n'est pour nous conduire au même terme ?

6° Pour plusieurs personnes ces peines intérieures sont nécessaires ; si elles jouissaient d'une paix constante, elles en abuseraient, elles s'endormiraient dans le sein de cette paix séduisante. On choisirait toute autre peine ; mais c'est à Dieu à choisir le genre de sacrifice par lequel il veut s'imoler ses victimes.

7° Nous nous faisons souvent à nous-mêmes des peines, du moins nous les augmentons, nous les exagérons : notre sensibilité, notre délicatesse, notre amour-propre se fait des monstres de ce qui ne mériterait pas la plus légère de nos attentions. Bien des âmes, même justes, ont besoin de cet avis salutaire.

8° Enfin nos peines intérieures, nos épreuves secrètes, fussent-elles encore plus grandes et plus sensibles, du moment que Dieu le permet et qu'il en dispose ainsi, il faut vouloir ce qu'il veut. Fermons les yeux, ne cherchons ni à examiner ni à voir, mais à nous résigner et à nous soumettre. Dieu voit et examine pour nous, laissons-nous conduire, il nous conduira infailliblement au port ; autrement nous risquerions de faire un triste naufrage. Baisons la main qui nous frappe, portons la croix que Dieu nous présente, espérons la récompense qu'il nous promet, et soyons assurés que sous ces peines intérieures et cachées sont aussi *cachées les plus grandes faveurs et les grâces les plus précieuses.*

Peines sur l'incertitude du salut, et les doutes sur l'état de son âme.

Outre l'incertitude où sont tous les hommes en général au sujet de leur salut éternel et de l'état présent de leur âme, il arrive souvent que Dieu laisse certaines âmes intérieures dans une incertitude encore plus triste sur ce point essentiel, ce qui leur fait craindre d'être dans un état dangereux ; mais ce Dieu de bonté, qui voit les dispositions de leur cœur, en juge bien autrement. Cette conduite qu'il tient à leur égard ne peut que leur être salutaire ; car il voit que, si elles connaissaient le bon état de leur intérieur, cette connaissance pourrait leur causer de vaines complaisances, et diminuer leur vigilance sur elles-mêmes. C'est donc pour leur bien qu'il les laisse dans cette ignorance et cette incertitude, pour les tenir dans l'humilité et la défiance d'elles-mêmes.

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes mêmes qui cherchent Dieu purement, ne laissent pas de se trouver quelquefois dans une obscurité si grande et des nuages si épais, que la foi, la piété, l'amour de Dieu, tout semble avoir disparu. L'une s' imagine que, toutes ses bonnes œuvres étant défectueuses, elle a perdu le mérite de tous ses travaux, et qu'elle n'a rien acquis pour le ciel. Cette pensée l'afflige, la trouble, jusqu'à lui faire craindre d'avoir commis quelque grand péché qui l'a jetée dans ce triste état.

Telle autre désirerait ardemment, à ce qui lui paraît, d'aimer Dieu de tout son cœur ; mais Dieu sem-

ble la rejeter loin de lui ; son cœur lui paraît fermé, sa main semble la repousser quand elle se présente à lui : le démon toujours ennemi de la paix des âmes, leur met souvent ces tristes idées dans l'esprit, afin de les dégoûter de la piété, en leur montrant que tous leurs efforts sont vains et leurs combats inutiles.

Le moyen le plus sûr pour se tirer de cette excessive perplexité, c'est de recourir aussitôt à Dieu, de lui protester qu'on aimerait mieux mourir mille fois que de l'offenser ; ensuite mépriser les artifices de ce serpent infernal, et ne point écouter ses suggestions dangereuses ; car bien souvent, en faisant de violents efforts pour les repousser, on ne gagne rien que d'affaiblir sa tête et ruiner sa santé.

On ne gagne pas davantage à aller partout inconsidérément chercher de nouveaux directeurs pour les consulter ; au lieu de s'éclaircir et de se tranquilliser, on ne fait que se jeter dans de nouveaux doutes et de plus grands embarras : il n'y a que Dieu qui, dans certaines peines, puisse donner la paix et calmer les flots agités.

Ainsi, après avoir consulté un directeur éclairé et expérimenté, il faut s'en tenir à la prière, à l'humilité et au saint abandon, jusqu'à ce qu'il plaise à la divine bonté de soulager cette peine, ou de nous en délivrer : qui peut savoir en quel temps et de quelle manière le Dieu de toute consolation daigne visiter ses serviteurs ? Soyez donc en paix et assurez-vous que vous vous rendrez plus agréable à Dieu, et que vous travaillerez plus efficacement pour *votre salut en vous jetant avec confiance dans le sein de sa miséricorde qu'en vous concentrant dans*

des recherches et des retours où l'amour-propre a souvent plus de part que l'amour de Dieu. Il est de foi que personne ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine ; inutilement donc voudriez-vous tirer un voile que Dieu a mis, et entrer dans les profondeurs qu'il nous a défendu de sonder. Pratiquez le bien, et vous serez sauvé ; c'est tout ce que vous devez savoir : votre sort est plus en assurance entre les mains de Dieu qu'il ne le serait dans les vôtres.

C'est là, dis-je, ce qu'on doit dire à toute âme qui est en peine sur l'incertitude de son salut. Mais il est quelquefois des âmes en qui cette peine va beaucoup plus loin, et qui sont dans un état encore bien plus affligeant ; non-seulement elles sont dans le doute et l'incertitude sur leur salut, mais elles se croient positivement perdues sans ressource, et absolument réprouvées de Dieu ; leur damnation leur paraît évidente. Destinées à être les victimes éternelles de la justice divine, condamnées sans retour à ne jamais voir Dieu, et à n'avoir que l'enfer pour partage, l'horreur de cette pensée les a tellement pénétrées, qu'au milieu de ces affreux nuages elles ne voient aucun rayon d'espérance, mais une espèce de désespoir qui les poursuit partout et leur montre sans cesse leur place assurée dans l'éternité malheureuse.

Tel est le triste et déplorable état où Dieu permet que se trouvât réduit pendant plusieurs jours saint François de Sales ; c'est lui-même qui dépeint sa situation, et qui en frémit encore en la racontant.

Que devrait faire une âme qui se trouverait plongée dans les ténèbres de cette nuit sombre et

comme désespérante ? Elle devrait prendre le parti salutaire que prit ce grand saint, et dire à Dieu, dans le fond de son cœur affligé et absorbé dans ce torrent d'amertume et de fiel : Hé bien, mon Dieu, si tel est l'arrêt porté sur moi, que je doive être à jamais réprouvé et hors d'état de vous voir et de vous aimer dans l'éternité, faites du moins que je vous aime de tout mon cœur dans le temps et tant que je vivrai sur la terre. O grand sentiment ! ô étonnant sacrifice ! Non, peut-être jamais acte plus héroïque ne fut formé dans une âme ; jamais hommage plus pur et plus parfait ne fut offert à l'Être suprême : aussi cet acte généreux touchait-il le cœur de Dieu en faveur de ce saint, qui fut délivré de sa peine, et son âme remise dans une paix et une tranquillité constante, sans jamais ressentir depuis les horreurs d'un pareil état. Dieu ne met pas des âmes communes à de si terribles épreuves ; mais si, par la permission divine, on s'y trouvait réduit, le même sentiment, fondé dans une âme ainsi affligée, attirerait infailliblement la grâce de la délivrance et le retour de la paix. Dieu ne se laisse point vaincre en libéralité ; il éprouve ; mais il soutient, mais il purifie, mais il sanctifie ; enfin il vient au secours et fait goûter autant de consolation qu'on avait éprouvé d'amertume. La croix annonce toujours la grâce, et la persévérance dans l'esprit de la croix assure le salut. Dissipez vos craintes et ranimez votre confiance.

PRIÈRE.

Je le sais, ô mon Dieu ! et il est de foi que personne ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de *haine* ; et quand même il saurait qu'il est à présent

dans votre grâce, il est incertain s'il y persévérera jusqu'à la fin. Personne ne peut donc être assuré de son salut; je me soumetts à cette incertitude; je m'y résigne de tout mon cœur; après tout, j'aime mieux que mon sort soit entre vos mains que dans les miennes; toute la grâce que je vous demande, c'est la force de supporter mes peines. Je prierai, je travaillerai, je tâcherai de remplir les devoirs de mon état; en un mot, je donnerai tous mes soins à la grande affaire de mon salut; après quoi je n'en attendrai le succès que de votre bonté. J'espère que vous ne me rejetterez pas du nombre de vos élus, mais que vous m'appellerez un jour avec eux pour vous bénir et vous louer à jamais dans la plénitude des saints. Ainsi soit-il.

Peines a la vue de la grandeur des péchés que l'on a commis.

Quand on vient à considérer le triste tableau de sa vie passée, et à réfléchir sur le nombre et la grandeur des péchés dont elle a été remplie, on serait quelquefois tenté de tomber dans quelque désespoir, et de se dire à soi-même : Je suis perdu ; il n'y a point de salut et de miséricorde pour moi ; j'ai commis trop de péchés, et trop offensé le Seigneur pour qu'il me pardonne jamais ; c'en est fait, je suis damné sans ressource !

Ce sentiment, si on le suivait, et si on s'y livrait, serait un péché plus grand, plus énorme et plus *détestable* devant Dieu que tous ceux qu'on pour-

rait avoir commis par le passé et durant toute la vie; ce serait faire outrage à la miséricorde de Dieu, et blesser son cœur dans l'endroit le plus sensible et le plus capable de l'offenser. Non, pécheurs, grands pécheurs, qui que vous puissiez être, et dans quelque état déplorable que vous ayez pu vivre, si vous détestez sincèrement vos péchés, et que, affermis dans l'humilité, vous soyez bien résolus de changer de vie, Dieu n'en usera pas avec vous comme un juge sévère, mais comme un Père charitable qui a pour nous des entrailles paternelles, et qui ne veut pas nous châtier selon que le mérite notre malice, mais selon que l'exige sa miséricorde. C'est lui qui nous en assure, en nous disant avec une bonté ineffable : Quelques péchés que vous ayez commis, et en quelque temps que vous reveniez à moi, je suis toujours prêt à vous recevoir avec tendresse dès que vous reviendrez avec sincérité. Un bon père, ajoute le Prophète, a de la tendresse pour ses enfants qui l'aiment ; Dieu en a encore plus pour ceux qui reviennent à lui. Notre âme lui a coûté son sang ; il lui conserve toujours une place dans son cœur.

Tout ingrats, tout pécheurs que nous sommes, il ne nous rejette point de devant ses yeux ; mais, nous voyant humblement prosternés à ses pieds, il nous tend les bras pour nous recevoir. Sa charité va plus loin encore : quoique par le péché mortel nous l'ayons souvent banni de nos cœurs, il n'a jamais permis que le démon s'en rendit le maître absolu, et qu'il y établit pour toujours son empire ; ce Dieu, toujours plein de bonté, a mieux aimé nous attendre à la pénitence, et nous pardonner par sentiment de miséricorde ~~qu'il ne nous punirait~~

~~de la miséricorde~~, que de nous punir par rigueur de justice. Nous le voyons bien sensiblement, et nous l'admirons dans la personne de l'enfant prodigue, dans saint Pierre arrosé de ses larmes, dans Madeleine pénitente, et dans tant d'autres, monuments éternels de la misère-humaine et de la miséricorde infinie de Dieu.

N'affligez donc plus si sensiblement le cœur de votre Dieu et de votre Père ; ayez confiance : nulle maladie, quelque invétérée qu'elle soit, n'est incurable à un médecin tout-puissant. Écoutez saint Ambroise : *Nemo veterum conscius delictorum præmia divina desperet ; novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum* : Qu'aucun pécheur, à la vue de ses péchés, ne désespère de la grâce ; Dieu changera son arrêt, si vous changez sincèrement de conduite.

Il y a plus encore ; rien ne fait plus éclater et triompher la grande miséricorde que les grands péchés ; jamais Dieu ne paraît si grand qu'en pardonnant ; procurez-lui donc cette gloire en détestant vos péchés, et en le mettant en état de vous en accorder le pardon : peut-être, par votre sincère repentir, le glorifiez-vous autant que vous l'avez outragé par vos péchés. A ce moment même il vous appelle, il vous ouvre son cœur ; donnez-lui le vôtre et toute votre confiance ; c'est le moyen assuré d'attirer ses grâces et votre pardon.

PRIÈRE.

Oui, mon Dieu ! je reviens à vous, et consolé dans mes peines, j'espère en vous, j'attends encore tout de vous. Votre Évangile nous apprend que les âmes

véritablement converties et sincèrement pénitentes reçoivent souvent de vous de plus insignes faveurs que si jamais elles ne vous avaient offensé : la raison en est puisée dans la tendresse de votre cœur ; c'est que vous ne considérez pas ce que l'homme a été par le passé, mais ce qu'il est à présent et ce qu'il peut être à l'avenir. Quiconque donc ne croit pas que vous soyez toujours prêt à pardonner dès qu'on se repent, vous fait un outrage sensible, et vous prive d'une grande gloire. Non, mon Dieu, je ne vous ferai pas cet outrage ; j'ai bien des péchés à me reprocher ; mais jamais je n'en viendrai à douter de vos miséricordes et à me défier de votre bonté : je craindrais en cela de combler la mesure de mes crimes, et de me fermer à jamais la porte de votre cœur. Je déteste donc plus sincèrement que jamais tous les sentiments de doute, de défiance auxquels j'aurais pu me livrer ; je comprends combien ils sont abominables à vos yeux et sensibles à votre cœur. Je jette tous mes péchés dans l'abîme immense de votre miséricorde. Je sais que, quelque grands que puissent être mes crimes, la grandeur de votre miséricorde sera toujours infiniment au-dessus de toutes mes misères. Je vous dirai donc avec le Prophète : Oui, grand Dieu, vous pardonnerez mes péchés, parce qu'ils sont grands. Ce motif est bien digne de vous et de votre cœur, parce que plus mes péchés sont grands, plus ils feront admirer votre grâce, plus ils feront éclater votre puissance, plus ils feront triompher votre bonté : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.* (Psalm. **xxiv.**) Je me rappellerai souvent ces vérités consolantes ; et quand le souvenir de mes péchés viendra

m'alarmer pour me jeter dans quelque désespoir, je les opposerai comme un bouclier salutaire à toutes mes craintes et à toutes mes alarmes; et bien loin que la vue de votre bonté prête à me recevoir diminue en rien la vivacité de ma douleur, ce sera au contraire cet excès même de votre bonté qui augmentera mon regret et mon repentir d'avoir si grièvement offensé un Dieu si bon, un Père si tendre, à qui je devais consacrer tous les moments de ma vie et tous les sentiments de mon cœur; ils seront désormais à vous sans retour, ô mon Dieu! heureux si je ne m'étais jamais écarté des sentiers de la justice où je suis résolu de marcher tant que je vivrai, et de ne connaître plus d'autre voie que celle de la pénitence, qui doit faire toute ma consolation en ce monde!

Peines sur l'abus qu'on a fait des Grâces de Dieu.

C'est une réflexion bien triste et une crainte bien terrible que celle d'une âme, quand elle vient à penser au criminel abus qu'elle a fait des grâces de Dieu; touchée de ce sentiment, et pénétrée de cette crainte, Hélas! se dit-elle quelquefois à elle-même, quel est mon crime et quel est mon malheur? Dieu m'a comblée de grâces toute ma vie, et je n'ai répondu à ses grâces que par mon ingratitude et mes résistances: ce Dieu de bonté n'a cessé de frapper à la porte de mon cœur pour m'attirer à lui, et mon cœur rebelle lui a toujours été fermé; il m'appelait, et je résistais; il me pressait, et je m'éloignais, et

je le fuyais. Hélas! par mon éloignement, par mes résistances obstinées, n'ai-je point obligé Dieu à s'éloigner lui-même entièrement de moi? n'ai-je point tari la source des grâces dont Dieu a comblé la mesure? Reste-t-il encore des grâces pour moi, et ne dois-je point craindre que Dieu, lassé de mes résistances, ne m'ait enfin rejetée, en éloignant de moi les tendres regards de sa miséricorde, pour ne jeter plus sur moi que les regards redoutables de son indignation et de sa colère?

Tristes réflexions, qui, trop suivies et trop approfondies, seraient capables de jeter une âme dans l'abattement, et de cet abattement pourraient la conduire à la défiance et comme à la porte du désespoir! Que pourrons-nous lui dire, sinon pour la rassurer entièrement dans ses peines, du moins pour calmer en partie ses alarmes, et faire renaître dans elle les sentiments de la confiance qui paraît ébranlée? Voici ce que la raison, la foi, la miséricorde même de Dieu, lui diront pour la consoler et la calmer dans l'abîme des craintes et des alarmes où elle est plongée.

1° Rien de si juste que de gémir, de s'affliger sur le triste et funeste abus qu'on a fait des grâces de Dieu; rien ne mérite plus nos soupirs et nos larmes que ce funeste abus, et nous serions trop heureux de pouvoir le laver et l'expier au prix même de tout notre sang. Mais enfin il faut prendre garde de porter trop loin cette crainte et cette terreur; elle doit avoir ses règles et sa mesure. Portée à l'excès, elle offenserait le Seigneur, et pourrait être aux yeux de Dieu un crime peut-être plus grand que celui d'avoir abusé de toutes ses grâces.

2° Il est certain par la foi que, quelque grand, quelque criminel qu'ait été l'abus des grâces de Dieu par le passé, du moment qu'on s'en confesse et qu'on s'en repent sincèrement, il est pardonné. Il en est de ce criminel abus comme de tout autre crime; dès qu'on est sincèrement contrit, Dieu en accorde la rémission, et fait rentrer dans son cœur et dans l'ordre de sa miséricorde l'âme qui s'en était éloignée par ses résistances.

La grande raison puisée dans le sein de la miséricorde elle-même, c'est que, tant qu'on est en ce monde, tout ce qui peut être pleuré peut être pardonné; cela est de foi.

3° Au sujet de cette mesure de grâces dont on s'alarme, il est certain encore que, tant que nous vivons, jamais cette mesure n'est entièrement et sans ressource comblée, quelque grand pécheur que l'on ait été, quelques grands péchés que l'on ait commis. Il n'y a jamais en cette vie aucun état de péchés où le pécheur soit absolument privé de toutes les grâces; eussions-nous abusé de toutes les autres, Dieu nous laisse toujours celle de la prière, et par le moyen de la prière nous pouvons obtenir les autres grâces nécessaires au salut. Voilà de quoi consoler les âmes que la pensée de cette mesure de grâces comblée pourrait jeter dans une crainte excessive et une défiance désespérante.

4° Enfin il est encore également certain que le grand moyen, le moyen assuré d'obtenir de Dieu le pardon des grâces dont on a abusé par le passé, c'est d'être à présent dans la volonté sincère d'en faire à l'avenir un plus saint usage, et d'espérer fermement que Dieu daignera encore nous en accorder

d'abondantes ; cette disposition de volonté sincère d'une part, et de ferme confiance en Dieu de l'autre, touchera son cœur, glorifiera sa puissance, fera triompher sa miséricorde et sa grâce ; et peut-être (comme il est arrivé à plusieurs saints) nos péchés passés, sincèrement détestés, pourront contribuer à nous élever à une sainteté plus éminente. Ainsi pourra-t-on dire de nos fautes personnelles ce que l'Église dit du péché d'Adam, *felix culpa*, faute déplorable en elle-même, mais, en un sens, heureuse par le bien que Dieu en a tiré, c'est-à-dire, par les effets qu'elle a eus et les sentiments qu'elle a produits dans les cœurs contrits et humiliés.

Ames affligées de ce triste abus des grâces, prenez donc désormais les sentiments que la foi inspire, que la grâce consacre, que la miséricorde de Dieu même autorise.

1° Déplorez dans l'amertume de votre cœur ce funeste abus que vous avez fait de tant de grâces dans tout le cours de la vie.

2° Ranimez votre confiance en la miséricorde de Dieu, et espérez de sa bonté qu'il voudra bien encore faire descendre sur vous la céleste rosée de ses grâces.

3° Formez une résolution ferme, sincère, qui soit gravée dans le fond de votre cœur, qui dure autant que votre vie, d'être à l'avenir inviolablement fidèles aux grâces que ce Dieu de bonté voudra bien encore vous accorder selon la mesure de vos besoins, et plus encore selon l'étendue de ses miséricordes.

4° Quelque ferme que vous paraisse votre résolution, défiez-vous toujours de vous-mêmes, de vo-

tre faiblesse; et pour être fidèles aux grâces de Dieu, ne comptez que sur le secours de cette grâce elle-même.

5° Allez à présent, et marchez en esprit de paix dans la voie que la grâce divine vous ouvre; elle marchera avec vous; elle vous accompagnera, vous soutiendra, vous animera, et, avec le soutien de cette grâce divine, vous pourrez enfin arriver au séjour de la gloire.

Que vous êtes grand en puissance, ô mon Dieu, ineffable en bonté, inépuisable en miséricorde, de vouloir bien encore consolider vous-même une pauvre âme dans sa juste douleur, et répandre vos dons célestes sur une créature coupable qui en avait si longtemps abusé!

Peines sur les mauvaises Pensées.

Les mauvaises pensées sont le tourment de bien des âmes, et pour certaines ce tourment est comme continu; le malin esprit leur en suggère sans nombre et sans fin; et quand ces âmes n'ont pas encore essuyé ce genre d'épreuves, elles s'étonnent que des idées aussi extravagantes puissent entrer dans leur imagination. Les sujets les plus indifférents, les objets même les plus saints leur en présentent quelquefois d'abominables, qui les affectent, qui les troublent et les alarment d'une manière extraordinaire; le trouble même où elles se trouvent augmente encore et aigrit ces mauvaises idées, *qui fermentent dans l'imagination et jettent l'âme*

dans un état déplorable, où elle se croit éloignée de Dieu, et coupable de tous les crimes que ces pensées ont présentées à son esprit.

Consolez-vous, âmes fidèles, et cessez de vous affliger; quelque horribles que soient les images qui se présentent à vous malgré vous, laissez-les passer, et craignez de les arrêter sur leur passage en voulant les examiner; tâchez de calmer et de rassurer votre imagination; le trouble est souvent ce qu'il y a de plus à craindre dans ces occasions; ensuite vous serez plus en état de profiter des avis suivants :

1° Examinez d'abord si, par beaucoup de dissipation, par quelques lectures, quelque conversation ou quelque attachement trop naturel, vous ne donnez pas lieu à toutes ces pensées; car alors il ne faudrait vous en prendre qu'à vous-mêmes, et au lieu de vous plaindre vous ne devriez penser qu'à vous corriger.

2° Mais en supposant que vous n'avez rien d'essentiel à vous reprocher sur ces points, afin de vous rassurer sur celui qui fait l'objet de votre peine, considérez que ce qui fait le péché, ce n'est ni la pensée, ni le sentiment, mais le consentement et la volonté. La pensée peut être très-mauvaise, le sentiment faire une vive impression; si la volonté et le consentement n'y sont pas, il n'y a point de péché; et tant que vous avez horreur de ces pensées, il est moralement assuré que vous n'y avez point consenti. Ce point est de la dernière conséquence, et d'une grande consolation pour les âmes affligées.

3° Gardez-vous bien de vouloir revenir sur ces

pensées, pour savoir si vous avez consenti ou non ; il y a ordinairement plus de danger dans cet examen des pensées que dans les pensées elles-mêmes ; une idée qui ne ferait que passer par l'esprit peut s'insinuer dans le cœur, si on veut trop y réfléchir.

4° Souvent le meilleur moyen de vous délivrer de la persécution de ces pensées affligeantes, c'est de les mépriser, de les laisser tomber, et d'aller votre chemin sans vous arrêter à les combattre de front, et à les éloigner par effort et par contention, persuadé qu'elles sont dans l'imagination et non dans le cœur.

5° Il est encore à propos de tâcher de s'occuper de quelque autre pensée qui détourne l'esprit ailleurs, et qui fasse comme une espèce de diversion avec les objets qui vous agitaient et vous préoccupaient.

Sur toutes choses, dès que ces idées se présentent à vous, ayez soin d'élever votre cœur à Dieu ; demandez son secours, mettez en lui votre confiance ; après quoi, comme nous l'avons dit, allez votre chemin sans vous troubler de toutes ces illusions et de tous ces fantômes ; laissez-les passer comme autant de nuages qui se dissiperont d'eux-mêmes.

Ainsi, quand le démon vous suggérerait autant de mauvaises pensées qu'il y a de moments dans votre vie ; quand même ces pensées seraient encore plus horribles ; quel qu'en puisse être l'objet, soit Dieu, soit les créatures, soit les choses indifférentes, soit les choses saintes, quand même ces pensées séjourneraient malgré vous des jours entiers dans l'esprit, dès que la volonté n'y est pas, il ne *saurait* y avoir de péché.

On peut même dire qu'une vaine complaisance en soi-même, un acte d'amour-propre, réfléchi et goûté, quelque léger qu'il soit, dès qu'il est libre et volontaire, déplaît plus à Dieu que mille fantômes d'imagination, lorsque, bien loin de s'y complaire, on n'en conçoit que de l'horreur.

Malgré tous ces avis salutaires et ces vérités constantes, il peut arriver quelquefois qu'une pauvre âme assaillie de ces mauvaises pensées croit n'avoir pas assez promptement rejeté les suggestions du démon, et craignant d'y avoir pris quelque espèce de complaisance, dans le trouble où elle est, elle croit y avoir pleinement consenti ; elle tombe dans une tristesse sombre, une noire mélancolie, et s'imagine que tout est perdu.

Encore une fois, rassurez-vous, âme affligée ; la tristesse même que vous éprouvez montre assez combien vous avez le péché en horreur, et que, si l'imagination a été affectée, le cœur en a été éloigné. Cessez tout examen ; recommandez-vous à Dieu, et reprenez votre course en paix ; la peine cessera par le mépris que vous en ferez. Les âmes qui craignent habituellement Dieu, ne doivent pas tant s'inquiéter sur ce point, ni croire sur quelque léger soupçon, sur des doutes sans fondement légitime, qu'elles ont offensé le Seigneur. C'est le sentiment commun des saints Pères, et en particulier de saint Augustin ; sentiment fondé sur la règle des mœurs, et bien consolant pour les âmes livrées à ces sortes de peines. C'est pour elles spécialement que Jésus-Christ a prié sur la croix : que n'ont-elles pas à espérer de la tendresse de son cœur ?

PRIÈRE.

Mes pensées font mon tourment, ô Dieu saint ! ô Dieu de bonté ! c'est la juste peine de la liberté que j'ai si souvent donnée à mon esprit, de courir après ses idées. J'en suis accablé de toutes parts et à tous les moments ; les choses les plus indifférentes, les objets même les plus saints me les présentent en foule, et me jettent dans le doute, l'inquiétude et le trouble. Il est vrai que ce n'est pas la pensée et le sentiment qui font le péché, c'est le consentement et la volonté ; mais, mon Dieu, je crains toujours que mon cœur ne me trahisse, et cette crainte jette mon âme dans de continuelles alarmes ; il me paraît bien qu'avec le secours de votre grâce je ne voudrais pas y consentir, et que j'aimerais mieux souffrir mille morts que de donner le moindre consentement ; mais qui peut s'assurer de son cœur ? Délivrez-moi, Seigneur, de ces idées importunes qui m'empêchent de m'occuper de vous ; ou du moins soutenez-moi, ne permettez jamais que je m'y arrête volontairement : et si l'esprit en est agité, que du moins le cœur n'y ait point de part. Heureux ceux qui ne pensent qu'à vous, et à qui cette douce pensée tient lieu de toute occupation et de toute consolation.

Peines sur les Confessions.

Le principe de la véritable sainteté, c'est la pureté de cœur ; et le grand moyen d'acquérir cette pureté de cœur, c'est la confession, puisque l'âme y est

lavée dans le bain salutaire du sang adorable de Jésus-Christ.

La confession est encore le principe de la véritable paix de la conscience; puisque rien ne contribue tant à cette paix désirable que ce qui nous remet dans l'amitié et la grâce de Dieu.

Mais il n'arrive que trop souvent que la confession, qui devrait être une source ineffable de paix, devient au contraire pour plusieurs âmes la source d'une infinité de peines, d'inquiétudes, de troubles, de perplexités; en un mot, que ce qui devrait faire la tranquillité et le bonheur, devient le tourment et le martyre de cette âme peinée.

Pour la consoler dans ses peines, et même pour l'en délivrer, si elle est docile, voici les avis salutaires qu'on peut lui donner, fondés sur la foi, la raison, l'expérience et le sentiment des théologiens et des Pères spirituels les plus éclairés. Au reste, ce que nous allons dire regarde surtout les personnes qui sont en usage de se confesser souvent; car celles qui s'éloignent durant longtemps de ce sacrement peuvent avoir sur leurs confessions des peines légitimes et trop bien fondées.

1^o Il est de foi qu'une confession sincèrement faite, avec les dispositions convenables, remet le péché, et rend à l'âme la grâce et l'amitié de son Dieu.

2^o Il est encore de foi que, quelque effort que nous fassions, quelque préparation que nous ayons apportée, nous ne pouvons jamais être assurés d'être dans la grâce. Demander cette assurance, ce serait aller contre la volonté de Dieu et la disposition ordinaire de sa providence.

3° Tout ce que nous pouvons et devons faire, c'est de nous disposer, autant qu'il est en nous, à la grâce du sacrement, ensuite de tout espérer de la bonté de Dieu, de laisser notre sort entre ses mains et de ne pas aller au delà des bornes qu'il nous a prescrites, en voulant chercher une assurance qu'il nous a refusée.

4° Quand donc vous avez fait un examen suffisant de vos péchés, quand vous en avez fait une accusation sincère, quand vous avez tâché de vous exciter à une véritable douleur et à un ferme propos; quand, en un mot, vous êtes allé sincèrement et de bonne foi, ayez confiance en Dieu, et ne vous jetez plus dans des réflexions stériles, des retours inutiles, des recherches sans fin, surtout quand un confesseur éclairé vous a dit d'être tranquille et de vous tenir en paix.

5° Ne faites point vos confessions trop longues, et ne les remplissez pas de détails inutiles; cela ne sert qu'à fatiguer la mémoire, à troubler la paix de votre conscience, à perdre et à faire perdre inutilement le temps : accusez-vous de vos péchés en peu de paroles, sans descendre dans ces détails de circonstances qui ne font rien à la grièveté de la faute.

6° Que s'il vous arrive après cela d'oublier quelques fautes que vous aviez résolu d'accuser, et que vous vous êtes ensuite rappelées, ne vous en troublez point; Dieu voit votre cœur; vous ne les avez point cachées, mais involontairement oubliées, elles ne sauraient nuire à la bonté de votre confession; vous vous en accuserez à la première occasion favorable, sans recommencer la confession précédente.

7° Pour ce qui regarde les fautes communes et ordinaires, dont il n'est pas en notre pouvoir d'être entièrement exempts en cette vie, s'il en échappe quelque-une à votre mémoire dans la confession, n'en soyez point en peine, puisque vous n'êtes obligé, à la rigueur, de vous accuser que des péchés mortels, ou que vous présumez tels avec juste raison ; et qu'à l'égard des autres vous pouvez les effacer en plusieurs manières hors du tribunal, en formant des actes de contrition, en récitant avec foi l'oraison dominicale, en prenant de l'eau bénite, etc. Evitez cependant avec le plus grand soin de commettre des fautes; il vaut mieux prévenir la plaie que d'être obligé de recourir au remède pour la guérir.

8° Que si, après votre confession, et après les préparations convenables que nous avons dites, il vous survient encore des peines, des retours, des remords de conscience, n'écoutez plus rien, passez absolument par-dessus ; laissez-les tomber comme une pierre dans le fond des mers ; souffrez cette peine avec patience, avec résignation, en attendant qu'il plaise au Seigneur de vous rendre la tranquillité et la paix.

9° Prenez garde de donner dans un défaut dans lequel des personnes mêmes de piété tombent souvent ; c'est, en vous disposant à la confession, de donner plus de soin à faire votre examen, qu'à vous exciter à la douleur. C'est une illusion du démon, qui tâche de détourner votre attention de ce qui est plus nécessaire, d'autant mieux que s'il y avait eu quelque faute plus considérable depuis votre dernière confession, elle se présenterait d'abord,

sans avoir besoin d'un long examen. Attachez-vous donc à la douleur; c'est la partie du sacrement la plus essentielle.

10°. Au sujet de la douleur de vos péchés, ne cherchez pas à avoir une douleur sensible, qui se montre par les larmes et les signes extérieurs; elle ne dépend pas de nous, et Dieu ne l'exige pas: elle peut même être sujette à des illusions; la véritable et solide douleur consiste à être intérieurement affligé de son péché, et bien résolu, avec la grâce de Dieu, de mourir plutôt que d'offenser le Seigneur. Cette disposition suffit pour le sacrement; demandez-la humblement au Seigneur.

La douleur qui se conçoit par le motif de l'amour parfait est aussi la plus parfaite. Tous les péchés sont détruits et consumés par le feu de la charité, de même qu'une goutte d'eau disparaît en un seul moment dans une fournaise ardente, et c'est là, de toutes les douleurs, de toutes les pénitences, la plus douce, la plus efficace et la plus méritoire. Heureuses les âmes qui, à la vue de leurs péchés, entrent dans de si saintes dispositions! Cependant, pour obtenir le pardon des péchés, quelque grande, quelque parfaite que soit la douleur, elle suppose toujours l'obligation du sacrement, et du moins le désir et la volonté, quand on n'a pas le moyen de le recevoir.

Enfin, quand vous recevez l'absolution, ne vous arrêtez plus à la recherche de vos péchés, et à examiner si vous avez tout dit; ne vous occupez que de l'acte de contrition: imaginez-vous que vous êtes au pied de la croix, et que vous allez recevoir l'*application* du sang de Jésus-Christ sur votre âme.

Cette grande pensée doit alors vous occuper uniquement; elle est plus capable que toute autre de vous pénétrer des vrais sentiments de la foi, et de vous disposer à recevoir la rémission entière de vos péchés.

C'est encore une sainte pratique, à la fin de chaque confession, de s'accuser de quelque faute de sa vie passée dont on a plus de douleur, afin d'assurer, autant qu'on le peut, la disposition la plus nécessaire à la grâce du sacrement.

ACTE DE CONTRITION.

Dieu de bonté, j'ai péché; je vous ai offensé, et le souvenir de mes péchés et de mes offenses m'afflige et m'accable. Souvent je les ai confessés, je les ai détestés, ce me semble, dans toute la sincérité de mon cœur; cependant ils se présentent partout à moi, ils sont toujours présents à mes yeux, et cette vue me jette dans de continuelles alarmes, dans la crainte que mes confessions n'aient pas été faites avec les dispositions nécessaires. Hélas ! je sais combien mes péchés sont grands; j'ai abusé de vos grâces; j'ai étouffé les lumières de ma conscience; j'ai violé votre sainte loi : j'ai mérité l'enfer. Quand je passerais toute ma vie à pleurer amèrement; quand je souffrirais tous les tourments des martyrs; quand je livrerais mon corps au fer et au feu, je ne vous offrirais pas encore la juste satisfaction de mes crimes.

Dieu des miséricordes ! que puis-je faire à présent, que de me jeter à vos pieds, implorer votre infinie bonté, vous conjurer d'avoir pitié d'une âme *qui vous a coûté si cher*, vous offrir les mérites et *les souffrances* de votre divin Fils ? Daiguez me les

appliquer dans mes confessions, pour laver cette âme coupable et affligée de toutes ses iniquités. Que ne puis-je les noyer dans mes larmes, les expier dans mon sang ? Ce n'est que par la vertu du vôtre, Dieu Sauveur, qu'ils peuvent être pardonnés : accordez-moi une douleur sincère, une douleur amère, un ferme propos, une résolution efficace et constante, qui dure autant que ma vie, et qui m'accompagne jusqu'au dernier soupir.

Peines sur les Communions.

Il est bien triste et bien affligeant pour les âmes intérieures, que la participation au sacrement de grâce et d'amour, qui n'a été établi que pour être leur soutien et leur consolation, devienne souvent pour elles une source d'inquiétudes et de perplexités qui les empêchent d'en approcher, ou qui leur causent mille peines, si elles en approchent. Animées du désir d'être à Dieu, souhaitant ardemment de s'unir à lui, elles sont troublées par une infinité de doutes, de craintes et de retours, qui les arrêtent souvent sur leurs pas. Quel avantage ne serait-ce pas, si, en respectant dans elles la crainte salutaire qu'elles doivent avoir de ne pas s'approcher dignement de ce sacrement de vie, et le soin de s'y préparer saintement, on pouvait diminuer et calmer les inquiétudes qui les agitent, et dissiper les nuages qui les environnent !

Ames fidèles, je vais écouter toutes vos plaintes, daignez écouter mes paroles ; et si la grâce vous les présente solides, rendez-vous-y, et mettez-vous en

état de goûter les douceurs que le sacrement vous procure. Voici, ce me semble, les différentes sources de vos peines sur les communions.

1^o Vous dites : Dieu est si grand, le sacrement est si saint, et nous sommes si faibles et si imparfaits : c'est ici le pain des anges ; il faudrait être des anges pour le recevoir ; mais nous, hélas ! que sommes-nous devant Dieu ?

Voilà votre peine : écoutez ma réponse. Je sais que Dieu est souverainement grand, que le sacrement est infiniment saint, que les anges mêmes ne sont pas dignes de le recevoir ; mais, enfin, je demande, est-ce pour les anges que Dieu l'a établi ? et quand il l'a établi, a-t-il cru qu'il n'y aurait que des anges qui le recevraient ? Il s'attendait bien que la sainteté du sacrement nous engagerait à vivre chrétiennement ; mais enfin il n'ignorait pas quelle est notre misère et notre faiblesse ; il connaissait le limon dont il nous a formés.

D'ailleurs Jésus-Christ même est allé au devant de tous. Quand il invite au festin, qui est l'image du banquet céleste, remarquez quels sont ceux qu'il invite ; sont-ce seulement les parfaits, les anges sur la terre, les aigles sublimes qui portent leur vol jusqu'au ciel ? Non, sans doute ; il invite encore les aveugles, les boiteux, les languissants, les malades, *cæcos et claudos*, etc. (Luc. xiv.) Or ces infirmités tombent-elles dans les intelligences célestes ? Voilà néanmoins ceux qu'il invite ; mais prenez garde : il invite les faibles pour les fortifier, les imparfaits pour les perfectionner, les languissants pour les animer, les malades pour les guérir. La sainteté et la perfection ne sont pas des dispositions essentielles à la communion, elles en sont le fruit : et s'il fallait

être saint et parfait, qui oserait en approcher ? Tout ce qu'elle exige essentiellement , c'est qu'on soit revêtu de la robe nuptiale , c'est-à-dire , exempt de tout péché mortel et de toute affection au péché mortel. Ainsi l'a décidé le concile de Trente, fondé sur l'oracle de saint Paul.

2° Je communie, dit une autre , mais je ne profite point de mes communions ; je suis toujours tiède , toujours languissante, toujours imparfaite; toujours mêmes défauts et mêmes misères ; hélas ! je tremble sur mes communions ; je crains de les mal faire et d'en répondre un jour devant Dieu.

Vous êtes toujours la même ; et d'abord, croyez-vous qu'en vous éloignant de la communion vous serez meilleure ? Votre propre expérience n'a-t-elle pas dû vous apprendre le contraire ? Mais je dis plus ; car il faut bien savoir qu'il y a dans nous certains défauts de naturel et de caractère qui ne se corrigent presque jamais entièrement : on coupe les branches, mais la racine reste toujours : une âme naturellement vive et sensible aura toujours quelque vivacité et quelque sensibilité à se reprocher ; une âme vaine et sujette à la vanité et à l'amour-propre, s'accusera toujours de quelque vanité, de quelque amour-propre : c'est la guerre qu'il faut nous déclarer sans cesse à nous-mêmes.

Je dis plus encore : vous êtes toujours la même, et n'est-ce pas beaucoup que le sacrement vous soutienne dans votre faiblesse et vous empêche de tomber entièrement ? Environnés comme nous le sommes de tant de dangers, sujets à tant de passions, assaillis de tant de tentations , au milieu de la fournaise, comme les enfants de Babylone, n'est-ce pas

un grand effet de la communion de nous empêcher d'être consumés ? Si un homme qui nage contre un torrent, disait : Je vais cesser de faire des efforts puisque je n'avance point : qu'arriverait-il bientôt ? ne serait-il pas submergé et enseveli dans les eaux ?

Je reviens donc : vous êtes toujours la même, vous seriez pire : vous êtes faible, vous seriez languissante ; vous êtes languissante, bientôt vous tomberiez dans un état de mort. Cependant voyez l'état de votre âme ; examinez s'il y a dans vous quelque obstacle aux dons de Dieu, quelque résistance à la grâce, et retranchez-la sans délai. A Dieu ne plaise que je veuille vous entretenir dans vos langueurs et dissimuler vos défauts s'ils sont volontaires, réfléchis et fréquents ! mais d'attendre pour commencer, ou que vous soyez parfaite, ou que la communion vous rende impeccable, ce serait vouloir ne point communier, et se priver à jamais du bonheur ineffable du sacrement. Pourvu que dans chaque communion vous soyez bien résolue d'être plus fidèle, plus attentive sur vous même, du reste vous espérerez de la grâce de Dieu la persévérance pour l'avenir.

Nouvel obstacle qu'on oppose, nouvelle raison qu'on apporte. Si je m'éloigne de la communion, dit-on, c'est par humilité : encore vaut-il mieux ne pas communier que de s'exposer à le faire indignement. Dieu voit mon cœur et mon intention.

C'est par respect, dites-vous ; cela est-il bien sûr ? Je sais que pour quelques âmes c'est un sentiment vrai et sincère ; mais combien d'autres pour qui ce n'est qu'un prétexte et une illusion ! Savez-vous *quelle est souvent la vraie raison ? c'est qu'on sent bien que la communion fréquente demanderait qu'on*

se fit plus de violence; qu'il faudrait faire certains sacrifices, se priver de certaines satisfactions, être plus recueilli, plus mortifié, plus assidu à la prière, et c'est ce qu'on craint, et ce à quoi on ne peut se résoudre; là-dessus on s'éloigne de la communion, et on dit: C'est par respect; et moi je dirais: C'est prétexte, c'est illusion, c'est tentation. Ame fidèle, défiez-vous-en, humiliez-vous sincèrement devant Dieu, gémissiez sur vos fautes, implorez son secours, et allez à lui avec confiance; il aura pitié de votre misère, et vous ouvrira le sein de sa miséricorde pour vous recevoir.

Mais, ajoute-t-on, ne vaut-il pas mieux ne pas communier que de s'exposer à le faire indignement? J'aimerais autant que l'on dit: Ne vaut-il pas mieux ne point prendre de nourriture que de s'exposer à y trouver un poison? Voilà l'homme; d'un excès il donne dans l'autre, comme s'il n'y avait pas un milieu. Ne vaut-il pas mieux ne point communier que de faire une communion mauvaise? ni l'un ni l'autre: mettez-vous en état de faire une communion sainte; en y donnant vos soins, espérez tout de la bonté de Dieu.

Bien des âmes auront encore une autre peine sur leurs communions: quand je communie, disent-elles, je n'ai ni dévotion, ni goût, ni sentiment, je tombe dans une sécheresse et une espèce d'indifférence qui me fait trembler. J'entre dans votre peine, et je vais y répondre plus au long dans un des articles suivants; car ce point regarde non-seulement la communion, mais tous les autres exercices, et même tout le cours de la vie.

Cependant, pour vous donner en attendant sur

ce point essentiel quelques mots d'instruction et de consolation,

1^o Examinez si par quelque infidélité vous n'avez point donné lieu à cet état d'insensibilité, et retranchez-en la cause.

2^o Dans vos communions, ne cherchez point les goûts et les consolations; en allant à Dieu, contentez-vous de Dieu même.

3^o Quand vous ne pourrez rien tirer de vous-même et de votre fonds, lisez quelque livre de piété, et offrez de temps en temps quelques actes.

4^o Dans toutes vos communions ayez une intention particulière; par exemple, demandez la victoire de telle passion, la patience dans telle épreuve, la grâce d'une sainte mort: cette intention pourra fixer votre esprit et animer votre cœur.

5^o Priez le Seigneur d'accepter votre peine même comme une préparation à la communion; il l'acceptera avec bonté, si vous l'offrez avec résignation.

Après quoi, âme désireuse du bien, calmez vos agitations, prenez garde de vous priver volontairement des grâces de Dieu, et de donner dans les pièges que le démon voudrait vous tendre: consultez un directeur sage et éclairé; dites-lui votre état, ouvrez-lui votre cœur, faites-vous régler vos communions, et quand il les aura fixées, obéissez avec la simplicité des enfants: allez à Dieu avec humilité sincère et une entière confiance; elle vous donnera entrée dans son cœur: ce sera une des meilleures dispositions que vous puissiez apporter à la grâce du sacrement.

PRIÈRE.

Adorable Jésus! ô vous, mon espérance et mon

réfuge ! ô vous la douceur et la vie de mon âme, ma ressource et toute ma consolation dans mes peines , mon unique souverain bien ! j'ai un désir ardent de m'unir à vous et de participer à la grâce ineffable du sacrement par excellence de votre amour ; mais je suis souvent troublé , agité par la crainte de ne pas y apporter les dispositions saintes qu'il exige de moi ; cette crainte m'arrête et me jette dans les plus vives alarmes, en voyant d'une part toutes les grandeurs que renferme ce sacrement, et de l'autre toutes les misères dont mon cœur est rempli.

Divin époux de mon âme, préparez-vous à vous-même dans moi une demeure qui vous soit agréable ; détruisez dans mon cœur tout ce qui peut déplaire à vos yeux ; détachez-le de tout objet créé ; purifiez-le de toutes ses taches ; ornez-le de toutes les vertus, attachez-le à vous sans retour, ou plutôt transformez-le tellement en vous, que je puisse dire que ce n'est plus moi qui vis, mais vous seul qui vivez en moi.

Ah ! si j'étais bien pénétré de ces sentiments et assuré de ces saintes dispositions, avec quel empressement, quelle joie, quelle ardeur n'approcherais-je pas de ce divin sacrement, de cette source de vie ! Dieu de bonté, vous êtes le Dieu de la paix ; je vous demande instamment cette paix de mon âme quand je dois m'approcher de vous. Non, mon Dieu, je ne vous demande pas les douceurs et les consolations que les âmes ferventes goûtent dans la participation de vos saints mystères ; je ne vous demande que d'être délivrée du trouble et des agitations dont je suis saisi au moment que je pense à vous recevoir et à m'unir à vous. Cependant, ô

mon Dieu! que vos desseins de providence s'accomplissent sur moi: si mes peines doivent contribuer à votre gloire, je m'y résigne de tout mon cœur, dans l'espérance que vous me soutiendrez, et que ma résignation sera elle-même une disposition sainte à la grâce du sacrement que je dois recevoir.

La veille de votre communion faites une station au pied de la croix; demandez à Jésus-Christ de vous ouvrir son cœur, et de préparer le vôtre.

Les distractions dans la Prière.

Il en est des distractions dans la prière comme des sécheresses dans le service de Dieu; tout le monde y est sujet, tout le monde s'en plaint. Quelle foule, en effet, de distractions n'essuie-t-on pas dans ses prières, et souvent des distractions les plus extraordinaires, les plus bizarres, disons-le, les plus extravagantes! il suffira qu'on veuille un peu se recueillir devant Dieu, et le prier un peu attentivement, pour être assailli de cette multitude de distractions, qui ne laissent pas un moment de relâche: souvent même les actions les plus saintes, où l'on voudrait être plus à soi et à Dieu, les examens, les oraisons, les communions, sont celles où l'on est le plus exposé à ces distractions, et plus tourmenté de leurs cruelles attaques; en sorte que la prière, qui devrait être notre ressource et notre *asile*, devient notre tourment par les combats *continuels* qu'il faut essayer.

Ame chrétienne ! voilà les peines ; il serait bien consolant de pouvoir donner le remède. Mais d'abord considérez bien si vous n'êtes point vous-même le premier sujet à réformer ; examinez soigneusement devant Dieu si vous ne donnez point occasion à vos distractions, et si vous n'en êtes pas la première cause ; car si durant la journée vous vous livrez à la dissipation, si vous ne vous occupez que d'inutilités et de vanités, si vous n'avez aucun soin de vous recueillir, si vous donnez trop de liberté à vos sens, si vous remplissez votre imagination de mille objets étrangers et frivoles, si vous contristez l'Esprit saint par des fautes réfléchies et des infidélités volontaires ; dans cette disposition, je n'aurais point de consolation à vous donner, et vous n'auriez pas sujet d'en attendre de Dieu. Mais si je parle à des âmes qui désirent de tout leur cœur s'unir intimement à Dieu, s'entretenir saintement avec Dieu, faire de la prière leur occupation, leur asile, leurs plus chères délices, et qui cependant, malgré leurs désirs et tous leurs efforts, sont sans cesse troublées, inquiètes, agitées de mille distractions qui, malgré elles, se présentent sans cesse à leur esprit, égarent leur imagination, occupent presque tout le temps qu'elles voudraient consacrer à la prière, et par là leur en ravissent toute la douceur ; ces âmes, je le comprends, ont besoin de consolation. Si je ne puis la leur donner tout entière, du moins leur donnerai-je quelques avis salutaires qui pourront la leur procurer, et par là adoucir leur peine, et même la sanctifier.

Que faut-il donc faire au sujet des distractions

dans la prière ? Trois choses : 1° les prévenir avec soin ; 2° les combattre avec constance ; 3° enfin les supporter avec soumission et résignation. A ce prix, ou l'on évitera les distractions, ou les distractions ne nuiront jamais devant Dieu. Entrons dans le détail.

1° Les prévenir avec soin, c'est-à-dire, éviter ce qui peut leur donner occasion, se tenir plus recueilli durant la journée, faire des retours fréquents sur soi-même, ne pas se livrer avec trop d'ardeur au soin des choses temporelles, réprimer l'empire des sens, ranimer l'esprit de foi, se mettre en la présence de la majesté suprême de Dieu, et se dire comme Abraham : Je vais parler à un Dieu infiniment grand, infiniment saint, moi qui ne suis que cendre et poussière, etc. Ces grandes pensées rempliront, pénétreront l'âme de grands sentiments, la tiendront dans une attention respectueuse devant Dieu, et par là pourront prévenir ou éloigner les distractions, qui ne trouveront pas une entrée si libre dans un esprit pénétré de ces grands objets.

2° Mais, dira-t-on, si, avec ces saintes dispositions à la prière, les distractions ne laissent pas de nous assaillir, que faut-il faire ! Les combattre et leur résister.

Mais les combattre et leur résister avec promptitude, et, dès qu'on s'en aperçoit, s'armer contre elles et contre leurs attaques, ne pas leur donner le temps de s'insinuer et de s'enraciner dans l'esprit ; car alors le combat serait bien plus grand, et il serait bien plus difficile de s'en délivrer.

Mais les combattre avec générosité, prendre sur

soi, faire ses efforts pour ramener l'imagination égarée et la remettre dans la voie ; car, si l'on se laisse aller à sa lâcheté et à sa négligence, infailliblement on sera emporté, et les distractions prendront l'empire sur la raison.

Enfin les combattre avec constance et ne pas se lasser du combat. Nos ennemis ne se lassent pas de nous attaquer ; nous, ne nous lassons pas de leur résister : une sainte persévérance est un gage assuré de la victoire.

Cependant ce combat ne doit pas être soutenu par une contention trop laborieuse d'esprit, et par des efforts violents dont l'âme serait accablée, mais avec paix, humilité, et une fidélité amoureuse.

3^o Enfin si, malgré les efforts raisonnables et le combat généreux, Dieu permet que les distractions persévèrent et reviennent sans cesse à la charge sans qu'on puisse s'en délivrer, alors il faut les supporter avec soumission et les offrir avec patience. Dieu le permet, ou comme des punitions paternelles de nos infidélités, ou comme des épreuves salutaires de notre amour. Ainsi a-t-il traité plusieurs saints, qui, durant leurs prières, ont été livrés aux plus rudes assauts, se sont résignés à la volonté de Dieu, et cependant ne se sont jamais désistés de cet exercice de piété, espérant que leur constance et leur persévérance leur tiendraient lieu de mérite.

Ames éprouvées et affligées dans vos prières, consolez-vous donc ; si vous êtes fidèles à suivre ces trois avis salutaires, soyez assurées que toutes les distractions et tous leurs assauts redoublés ne sauraient porter aucune atteinte à la sainteté et au

mérite de vos prières. Je dis plus ; bien loin de les rendre moins méritoires devant Dieu, elles les rendront même plus agréables à ses yeux, par les combats que vous aurez livrés et les épreuves que vous aurez soutenues ; et vous verrez un jour que cette prière où vous aurez été obligées de toujours combattre, où vous aurez peut-être cru perdre votre temps et ne rien mériter, aura été plus agréable à Dieu, et plus salutaire pour vous que telle autre prière, où comblées de douceurs et inondées de délices, vous aurez pensé être comme élevées au troisième ciel. Hélas ! Seigneur, disait un jour sainte Thérèse où, étiez-vous. quand dans ma prière les distractions continuelles me faisaient pousser de si tristes gémissements ? J'étais au milieu de votre cœur, lui répondit le Seigneur ; je vous soutenais dans vos combats, et je préparais votre couronne.

Unissez-vous à Jésus-Christ priant dans le jardin des Oliviers ; cette union sanctifiera votre prière et adoucira vos peines.

PRIÈRE.

Ah ! Seigneur, que vos paroles adressées à cette grande sainte sont bien capables de nous animer, de nous consoler, et de nous faire tout espérer de votre bonté au milieu de toutes nos épreuves et de toutes nos peines ; je prierai donc avec une nouvelle fidélité, une nouvelle constance et une nouvelle ardeur. La persévérance assure enfin la victoire. Mais que puis-je sans vous, Dieu de bonté ? Fixez vous-même la légèreté de mon imagination, *arrêtez les égarements de mon esprit, occupez vous seul toutes les puissances de mon âme, tous les*

sentiments de mon cœur, et faites que, comme dans ma prière je ne dois chercher que vous, je ne trouve en effet que vous, et que tout autre objet disparaisse à mes yeux.

Les Tentations.

Tout le monde est sujet à des tentations ; les âmes saintes elles-mêmes n'en sont pas à couvert ; un saint Paul, un saint Antoine, un saint François de Sales, et tant d'autres y ont été exposés, et en ont ressenti les tristes atteintes. Il y a telle âme qui passe sa vie à combattre contre ses tentations, toujours aux prises avec elles, toujours assaillie de toutes parts.

On éprouve des tentations en tout genre et sur toutes sortes d'objets : tentations contre la foi, tentations contre la Providence, tentations contre la charité, tentations plus dangereuses encore contre la pureté. Une âme ainsi attaquée de tous côtés, sans cesse livrée à mille assauts réitérés, exposée à mille traits différents, ne sait quelquefois que devenir et où se réfugier : elle combat, elle résiste, elle s'arme et se met en défense ; elle craint de ne pas toujours résister avec assez de promptitude et de force ; elle craint de ne pouvoir soutenir un combat si long et si dangereux ; elle craint enfin de succomber, de perdre en un moment le fruit de tous ses combats, et que la violence du torrent ne l'entraîne malgré ses efforts et sa résistance ; quelquefois même les attaques sont si vives et si violentes, qu'elle doute si en effet elle a résisté, et si

le cœur n'a point été ébranlé, du moins par quelque demi-consentement.

Voici les sages conseils qu'on peut lui donner, et dont elle peut faire la règle de sa conduite.

1° Le mal n'est pas d'être tenté, mais de succomber à la tentation ; l'état de tentation n'est pas un état de péché, mais de **peine**. Que ces âmes affligées se rassurent donc en se résignant à la volonté de Dieu, et que du reste elles espèrent tout de sa bonté ; leur confiance soutiendra leur faiblesse.

2° Quelquefois même Dieu permet que les âmes les plus saintes éprouvent les tentations les plus violentes et les plus humiliantes ; il s'en sert pour purifier leur vertu, pour exciter leur vigilance, pour leur faire sentir leur néant, et les engager à recourir à lui avec plus d'ardeur.

3° Ames affligées, soyez surtout bien assurées que Dieu sait jusqu'où va la faiblesse humaine, et qu'il modérera tellement les tentations, qu'elles n'iront jamais au delà de vos forces ; cela est de foi. Représentez-vous une tendre mère qui, approchant son enfant du feu pendant l'hiver, met souvent la main entre deux, de crainte qu'il ne se brûle ; voilà l'image de Dieu et sa conduite envers nous.

4° On peut même dire de certaines tentations comme de certaines mauvaises pensées, il est à propos de les laisser tomber sans s'en alarmer, sans trop les examiner, sans vouloir les combattre de front, mais les mépriser et aller son chemin, en se recommandant à Dieu. Quand quelqu'un frappe à la porte, si on ne répond rien, après avoir inutilement *heurté* longtemps, il se lasse, il se retire, et laisse en *repos*.

5^o En supposant les sages précautions que nous venons de remarquer, et si votre confesseur en est d'avis, il ne serait point nécessaire dans vos confessions de vous accuser de ces tentations, du moins d'entrer dans un certain détail; il suffirait de dire en général la situation de votre âme et de ses combats, surtout à un confesseur qui connaît votre état et vos peines ordinaires.

De même ces tentations, dès qu'elles vous déplaisent et que vous les combattez, ne doivent point vous empêcher d'approcher de la sainte table; car en cet état, agissant moins que souffrant, et ne sentant nul plaisir, mais beaucoup de peine, ce que vous souffrez malgré vous ne peut être pour vous que matière de mérite, et non de péché.

Enfin, âmes tentées, évitez, autant que vous le pourrez, les tentations; quand vous ne pourrez les éviter, combattez généreusement; mais n'entrez jamais qu'avec Dieu dans le combat: invoquez souvent son secours en combattant, et donnez-lui toujours l'honneur de la victoire; au reste, quand vous l'avez remportée, ne vous croyez pas en assurance, veillez sur vous-mêmes, et craignez une nouvelle attaque qui pourrait vous renverser, si vous n'étiez sur vos gardes.

On peut encore ajouter que pour bien des âmes c'est un avantage pour elles d'être tentées; si leurs tentations sont pour elles une source de peines, elles sont aussi une occasion de mérites: après tout, la terre ne produit guère de bons fruits qu'elle n'ait été travaillée, et qu'elle n'ait auparavant souffert toutes les rigueurs de l'hiver.

Une âme qui n'est pas encore entièrement rési-

gnée, dira peut-être : Oui, je vois bien que les fruits que produit l'arbre de la croix sont salutaires, mais il y en a qui sont bien amers ; je m'attends bien à souffrir ; mais si Dieu l'avait permis, j'aurais bien désiré toute autre croix que celle que je porte ; elle est bien pesante, toute autre me paraîtrait plus légère.

Erreur, illusion ! Et ne savez-vous pas, âmes chrétiennes, que l'ordinaire des malades et des affligés, c'est de croire qu'il n'y a point de maladie et d'affliction plus insupportable que la leur ? Si Dieu vous avait envoyé d'autres croix, vous vous en plaindriez de même, et celle que vous porteriez alors vous paraîtrait encore la plus pesante de toutes. Le parti le plus sage et le plus sûr pour vous, c'est donc de vous offrir à toutes les peines que la divine Providence jugera vous être plus salutaires. Les croix sont pénibles, il est vrai ; mais elles le sont surtout à ceux qui les portent impatiemment ; au lieu que, quand on a su prendre sur soi de les porter en vue de Dieu et pour l'expiation de ses péchés, elles sont adoucies, et cette pensée les rend même consolantes. On trouvera plutôt mille personnes qui se perdront par la voie des prospérités, qu'une seule qui périsse par celle des afflictions. Courage donc et confiance, âmes éprouvées ! soyez assurées qu'à travers les nuages de vos épreuves, le divin époux saura bien trouver l'entrée de vos cœurs, et y répandre ses douces consolations par l'onction de sa grâce. Dites-lui souvent :

Mon Dieu, si vous permettez que je sois tentée, ne permettez pas que je succombe à la tentation :
Et ne nos inducas in tentationem. (Matth. vi.)

PRIÈRE A L'ANGE GARDIEN.

Ange tutélaire, qui avez été spécialement chargé du soin de mon âme, j'invoque avec confiance votre protection contre les ennemis de mon salut : les démons lancent contre moi mille traits, et suscitent mille tentations pour me perdre, obtenez-moi les secours nécessaires pour me sauver ; défendez-moi contre cette foule d'ennemis qui m'attaquent sans cesse ; vous connaissez ma faiblesse, soyez touché de mon état ; venez à mon aide, sans quoi je serais en danger de succomber. Je vous demande pardon du peu de reconnaissance que j'ai eu pour les soins que vous m'avez donnés, et du peu d'usage que j'ai fait des grâces que vous m'avez obtenues ; je serai à l'avenir plus fidèle et plus reconnaissant ; j'espère qu'avec le secours de votre protection je pourrai surmonter toutes les tentations, et triompher enfin de mes ennemis : après Dieu, je vous rapporterai tout l'honneur de cette victoire, et je vous en rendrai d'éternelles actions de grâces. Avec cette espérance , je vais prendre un nouveau courage ; si vous combattez avec moi et pour moi, tout l'enfer conjuré ne saurait me nuire.

Représentez-vous Jésus-Christ tenté par l'esprit des ténèbres ; demandez son assistance, et espérez le secours de ses grâces ; il vous les a méritées sur la croix, offrez-lui la vôtre.

Les sécheresses et les dégoûts dans le service de Dieu et dans les exercices de piété.

C'est une peine bien commune, et une plainte *comme générale* parmi les âmes fidèles, gémissantes

et affligées ; elles disent sans cesse : Je n'ai point de dévotion, point de goût, point de sentiments ; je suis devant Dieu comme une âme stupide ; mon esprit s'égaré, mon cœur ne dit rien ; je vis dans une espèce d'indifférence sur mon salut et ma perfection qui me fait trembler.

État d'autant plus pénible, qu'il se répand sur tout ; la prière, les confessions, les communions, tous les exercices de piété présentent les mêmes sécheresses et le même dégoût ; et partout on répète cette plainte amère : Je n'ai point de dévotion.

Pour ranimer autant qu'il est en moi ces âmes affligées, j'ai trois questions à leur faire tant pour leur instruction que pour leur consolation.

Première question. Je leur demande d'abord : Qu'entendez-vous par dévotion ? car il faut savoir qu'il y a deux sortes de dévotions : une dévotion sensible et de goût, et une dévotion solide et de foi. La dévotion sensible consiste dans les douceurs, les consolations que l'on éprouve quelquefois dans le service de Dieu, dans certaines onctions intérieures qui pénètrent l'âme et la font marcher avec joie dans les voies de Dieu : la dévotion que j'appelle solide et de foi, ne consiste que dans une volonté prompte et déterminée d'être à Dieu, et de mourir plutôt que de l'offenser ; et cela en tout, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la sécheresse comme dans les consolations. Voilà la dévotion vraie, solide ; souvenez-vous-en.

Seconde question. Je demande : Pensez-vous que la dévotion sensible soit nécessaire ? Si vous le croyiez, vous seriez dans l'illusion. C'est en effet *une grande erreur* de penser que les exercices de

piété ne plaisent à Dieu que quand on les fait avec joie : la véritable perfection ne consiste point dans l'abondance des goûts spirituels, mais dans la détermination de la volonté à renoncer à son amour-propre, à se détacher de toutes les choses créées, à se tenir dans un entier abandon à la volonté de Dieu dans tous les divers événements de la vie. Bien des saints n'ont point eu de consolations sensibles dans le service de Dieu, et ils ont cependant été de grands saints. Sainte Thérèse a passé plus de vingt années dans les aridités et les sécheresses, et sainte Thérèse a été une des plus fidèles épouses et des plus généreuses amantes de Jésus-Christ.

Troisième question. Croyez-vous que cette dévotion sensible et de goût soit plus méritoire ? autre illusion. Vous mériterez plus devant Dieu dans une heure de sécheresses et de peines humblement acceptées que dans des années entières de consolations trop naturellement goûtées. La vraie piété, le solide mérite consistent dans la conformité à la volonté de Dieu, dans l'accomplissement des desseins de Dieu, dans l'abandon à la Providence de Dieu, la persévérance au service de Dieu, dans quelque état d'aridités et de sécheresses que l'on puisse se trouver. C'est là la grande voie que Jésus-Christ même nous a tracée, quand il dit : Toute mon occupation, tout mon désir est d'être soumis à mon Père céleste, et d'accomplir en tout ce qui est de son bon plaisir : *Quæ placita sunt ei facio semper.* (Joan. III.) Beati modèle à suivre dans votre conduite, grand motif pour vous rassurer dans vos peines.

Je reviens donc. Vous dites : Je n'ai point de dévotion. Si vous parlez de la dévotion sensible, con-

solez-vous , elle n'est pas de nécessité ; elle ne dépend pas de vous, Dieu ne la demande pas de vous ; peut-être est-ce un effet de sa bonté de vous soustraire ces goûts sensibles : vous en abuseriez , ils ne serviraient souvent qu'à nourrir votre amour-propre et une vaine complaisance en vous-même ; vous devez vous connaître en ce point, et combien vous auriez à craindre de vous.

Vous n'avez point de consolation : et la méritez-vous ? Dieu vous la doit-il ? N'est-ce pas une assez grande grâce pour vous qu'il vous supporte malgré vos misères ? Et au lieu de douceurs ne mériteriez-vous pas des peines encore plus sensibles ?

Vous n'avez point de consolation : et n'avez-vous point commis de faute et d'infidélité qui vous en ait rendu indigne ? Examinez-vous ; rendez-vous justice ; et au lieu de vous plaindre de Dieu, ne vous en prenez qu'à vous-même, et retranchez la cause qui a tari la source.

Vous n'avez point de dévotion ni de goût dans la piété : Prenez garde de tomber dans le défaut dont parle saint François de Sales : vous cherchez les consolations de Dieu, au lieu de chercher le Dieu des consolations.

Enfin vous n'avez point de goût et de consolation : peut-être par cet état de peine et de privation Dieu vous prépare-t-il quelque grande grâce ; il vous humilie, en attendant, et vous tient dans votre néant, afin que, quand cette grâce vous sera accordée, vous ne soyez pas tenté de vous l'approprier, de vous en glorifier, mais que vous en rendiez toute la gloire à celui qui en est l'unique source.

Cependant, dans votre état de souffrance et de

sécheresse, il ne vous sera pas défendu de demander à Dieu quelque consolation ; mais demandez-la, non comme une chose absolument nécessaire pour son service , mais comme une grâce pour vous aider, pour vous animer, pour vous soutenir dans votre faiblesse et dans vos dégoûts, de peur que vous ne tombiez dans l'abattement et la défaillance.

Car enfin, il est vrai, j'en conviens avec vous, c'est une situation bien triste et bien affligeante pour la nature, que cet état de sécheresse, d'aridité, de privation de toute consolation sensible dans le service de Dieu. Il n'y a que les âmes qui marchent dans cette voie qui sachent ce qu'il en coûte, et ce qu'il y a à souffrir : c'est là proprement le crucifiement et le martyre de l'âme. Après tout, il faut boire le calice quand Dieu le présente ; ne cherchons-nous que des douceurs dans son saint service ? Heureux encore qu'il veuille bien nous souffrir en sa présence, et jeter sur nous quelques regards de compassion ! Recevons donc la lumière et la consolation quand il nous en favorise, sans nous y attacher trop humainement. Quand il nous conduit dans la nuit sombre des aridités, des sécheresses, laissons-nous conduire dans cette nuit, et souffrons amoureusement les angoisses de cette agonie. Les eussions-nous méritées par nos infidélités, c'est une punition salutaire que nous offrons à Dieu, et qu'il daignera accepter en expiation de nos fautes et de nos négligences. Si nous aimons Dieu, cette pensée doit nous tenir lieu de toute consolation.

PRIÈRE.

Dans le triste état d'aridité de sécheresse où je

suis réduit, que puis-je vous dire, ô mon Dieu ? À peine osé-je lever les yeux vers vous, de peur de vous trouver irrité contre moi. Sans goût, sans onction, sans ardeur, hélas ! quelle prière puis-je faire et quels sentimens puis-je vous offrir ; que dans une crainte continuelle de vous déplaire, au lieu de vous honorer ? Permettez du moins, Dieu de bonté, que je vous offre la prière et les sentimens du prophète humilié devant vous, et que je vous dise avec lui : *Ne proiecias me à facie tua; et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me.* (Psalme : L.) Ne me rejetez pas de votre présence, et ne me privez pas de l'assistance de votre divin Esprit : je l'aurais mérité par mes infidélités ; ô Dieu saint ! mais ayez pitié d'une âme qui est l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang. Adorable Sauveur ! dans l'espace de délaissement où vous avez été réduit sur la croix, vous avez eu recours à votre Père céleste, et vous avez été exaucé ; j'ai recours à vous dans mes peines, j'espère que vous ne me délaisserez pas. Vous ne voyez en moi que de grandes misères ; elles en sont plus dignes de votre grande miséricorde. C'est mon unique asile ; je m'y jette avec confiance ; recevez-moi, consolez-moi, et sauvez-moi. Ainsi soit-il.

Les Scrupules.

Les âmes scrupuleuses ont autant besoin d'instruction que de consolation ; ce n'est même que dans une instruction salutaire qu'elles trouveront une solide consolation, et elles l'y trouveront in-

faiblement, si elles s'y rendent dociles; c'est à quoi on ne saurait trop souvent et trop fortement les exhorter.

Les scrupules peuvent venir de trois sources différentes; ou du côté de Dieu, et ce sont des épreuves auxquelles il faut se soumettre; ou du côté du démon, et ce sont des tentations dont il faut se défier; ou de notre part, de nous-mêmes, d'un fonds de caractère timide, pénible, mélancolique, ombreux, dont il faut s'humilier, en tâchant néanmoins de le réformer.

Les scrupules peuvent avoir les plus tristes effets, si on n'a pas soin d'en arrêter le cours, et d'en prévenir les suites funestes.

Ils jettent dans le trouble par les ténèbres qu'ils répandent dans l'âme.

Ils jettent dans l'abattement par les combats continuels qu'ils font essuyer.

Ils jettent dans les illusions, si on suit les fausses idées qu'ils présentent.

Ils jettent dans la défiance, parce qu'on se croit alors comme abandonné de Dieu.

Enfin, ils peuvent conduire à une espèce de désespoir, parce qu'on croit qu'il n'y a plus de salut à espérer.

De quelque part que viennent les scrupules, voici les sages avis et les règles sûres de conduite que donne un Père spirituel, éclairé et expérimenté, aux âmes qui sont attaquées de cette maladie.

Première règle. Il faut choisir un directeur habile, expérimenté, et dont les sentiments sur la foi soient connus; mais prendre garde qu'il ne soit pas lui-même trop scrupuleux. Comment guérirait-il une

maladie dont il est lui-même atteint et dont il ne connaît pas les remèdes ?

Seconde règle. Quand on a choisi ce sage conducteur, il faut lui obéir aveuglément, en regardant dans lui la personne de Jésus-Christ même. On ne saurait pécher en lui obéissant, parce que, s'il y avait de la faute, ce serait pour celui qui a donné l'avis, et non pour celui qui le suit.

Troisième règle. Généralement parlant, les personnes scrupuleuses, dans le doute si elles ont péché ou non, doivent décider en leur faveur, parce que, pour l'ordinaire, le trouble où elles sont ne leur laisse pas assez de liberté pour bien réfléchir en ce moment. Elles doivent juger d'elles-mêmes par leurs dispositions habituelles, et non par le moment présent.

Quatrième règle. Les scrupuleux ne sont point obligés à la rigueur de se confesser de tous les péchés qui leur font de la peine, à moins qu'ils ne soient assurés de trois choses jusqu'à en pouvoir jurer, 1° qu'ils ont commis ce péché ; 2° qu'ils l'ont commis avec une volonté pleine et entière, et dans la persuasion que la faute était considérable ; 3° qu'ils ne l'ont jamais confessé. C'est l'avis des théologiens les plus éclairés.

Cinquième règle. Ils ne doivent guère, sans l'avis de leur confesseur, penser à faire des confessions générales, qui communément ne serviraient qu'à les embarrasser davantage, à leur fournir de nouvelles matières de scrupules, et d'une peine les jeter dans une autre plus grande.

Sixième règle. Quand les personnes scrupuleuses se préparent à leur confession, elles ne doivent

employer à leur examen qu'autant de temps que leur directeur leur en a prescrit ; elles doivent plus s'appliquer à former de bonnes résolutions qu'à faire de longs examens.

Septième règle. Quand elles sortent du tribunal, elles ne doivent pas s'arrêter à examiner si elles ont tout dit, si elles ont suffisamment tout expliqué, si le confesseur les a bien entendues et comprises : tout cela autant de temps perdu, de réflexions inutiles, de nouveaux embarras. Qu'elles laissent tout entre les mains de Dieu, sans s'en occuper davantage en aucune manière.

- *Huitième règle.* De même, les personnes scrupuleuses ne doivent jamais beaucoup s'arrêter sur les mauvaises pensées qu'elles ont eues, sous prétexte d'examiner si elles y ont pris quelque complaisance ou non ; cela ne sert qu'à imprimer plus fortement les objets dans l'esprit et dans l'imagination, ce qui est très-dangereux pour elles. J'en dis autant des premiers mouvements qui s'élèvent dans nous, et qui ne sont point libres ; d'ailleurs, il faut bien distinguer le sentiment du consentement ; le consentement serait péché, le sentiment ne l'est pas.

Neuvième règle. Elles doivent assez ordinairement s'interdire la lecture des livres qui traitent des matières terribles ou embarrassantes, telles que sont la rigueur des jugements de Dieu, le petit nombre des élus, les qualités de la contrition, etc. ; elles doivent au contraire beaucoup lire les livres qui parlent de l'amour de Dieu, de sa bonté et de sa miséricorde, et autres semblables, capables d'animer leur confiance et dissiper leurs sombres nuages.

Au reste, toutes ces règles ne sont que pour les

scrupuleux de bonne foi, et non pour ceux qui, pressés par les remords de leurs consciences, traitent de scrupules des peines très-bien fondées, sans consulter autre chose que leurs lumières fausses et trompeuses qui les égarent.

Enfin ce n'est point aux scrupuleux à juger s'ils sont scrupuleux; ils n'en sont pas capables; ils doivent s'en rapporter aux sentiments de leur confesseur, s'en tenir à ses décisions, et, une fois décidées, ne plus revenir sur le même objet.

En donnant ces sages règles aux âmes scrupuleuses, je pense avoir en quelque manière contribué à leur consolation. J'ajouterai cependant encore en leur faveur quelques nouveaux motifs capables de les tranquilliser, ou du moins de les soutenir dans leurs peines.

1° Si elles les offrent à Dieu, elles leur donnent le moyen d'expier leurs péchés;

2° Elles les tiennent dans l'humilité et la défiance d'elles-mêmes;

3° Elles les obligent de recourir souvent à Dieu et à la prière;

4° Elles détachent des plaisirs, des amusements, et de toutes les choses de la terre. Comment goûterait-on quelque douceur au dehors, quand on est intérieurement dévoré de ses peines?

5° Elles leur font pratiquer beaucoup de vertus, et offrir à Dieu bien des sacrifices.

Consolez-vous donc, âmes affligées par les scrupules; mais soyez dociles, soyez soumises, ayez la simplicité des enfants: vous avez dû comprendre, par une triste expérience, que vous n'êtes pas assez éclairées pour vous conduire vous-mêmes; soyez

donc assez sages pour vous laisser conduire. Après tout, soyez bien assurées que, si vous sortez de cette voie de soumission, jamais, jamais vous ne guérirez de vos maux, d'autant plus coupables que vous aurez refusé le sûr et unique moyen de guérison qu'on vous présentait.

Au reste, il y a quelquefois des âmes qui se font des scrupules sur des choses très-légères, souvent sur des riens, et qui ne se feront nul scrupule sur des choses essentielles et de conséquence, qui mériteraient bien plus d'attention et de délicatesse de conscience. S'il y a une illusion à craindre, c'est assurément celle-là, d'autant plus dangereuse même, qu'il est difficile de ramener ces âmes de leur er-

PRIÈRE.

Mes scrupules sont mon tourment, ô mon Dieu ! Si ces peines me viennent comme une épreuve de votre part, je dois m'y résigner, quelque affligeantes qu'elles soient ; mais si je me les suis attirées par mes infidélités et ma négligence, je dois m'en corriger et les réformer. Pour calmer mes agitations j'ai pris bien des moyens, j'ai cherché bien des conseils, et je vois enfin que j'ai négligé le seul qui pouvait me guérir et devenir efficace ; c'était de me soumettre aveuglément à celui qui me tient votre place, et de suivre ses avis avec la docilité et la simplicité des enfants ; je le ferai désormais, et j'espère de votre grâce que par cette soumission et cette obéissance je pourrai trouver la paix de mon âme ; que si vous en disposez autrement, je me résigne à votre sainte volonté, qui me tiendra lieu de consolation.

vous n'en avez pas eu d'autre sur la croix que l'accomplissement de la volonté de votre Père céleste.

Peines sur les misères dont cette vie est remplie.

Il faut convenir que tout le cours de notre vie est rempli de bien des misères et de bien des sujets de douleurs ; de quelque côté que nous nous envisagions, et sous quelque point de vue que nous nous considérions, nous nous trouvons environnés et comme investis de ces objets de tristesse et d'afflictions qui ne peuvent que nous faire gémir, tant que nous serons dans ce lieu d'exil et dans cette vallée de larmes.

Dans nos esprits, quel fonds déplorable d'ignorance, de doutes, d'erreurs, de perplexités ! vivant sans cesse au milieu des nuages, sans savoir souvent où mettre nos pas avec assurance, et marchant toujours en tremblant de peur de nous égarer, et, en nous égarant, de nous perdre.

Dans notre cœur, agités, déchirés, tyrannisés à tous les instants par mille passions différentes, mille affections vicieuses, mille funestes penchants qui nous livrent de concert mille combats ; obligés nous-mêmes de combattre sans cesse contre elles, c'est-à-dire, contre nous-mêmes et contre notre cœur, de peur que les sentiments de ce cœur naturellement dépravé ne nous échappent et ne nous arrachent quelque consentement criminel aux ob-

jets dangereux qui se présentent pour nous séduire.

Dans notre corps, que d'infirmités, que de maladies, que de langueurs auxquelles nous sommes sujets ! La constitution la plus forte, la santé en apparence la mieux affermie, a-t-elle jamais rien de bien assuré ? A combien de revers et de vicissitudes n'est-elle pas sujette ! et si une fois elle a été altérée que de peines pour la rétablir ! Les remèdes mêmes que nous prenons pour nous guérir ou pour nous conserver ne forment-ils pas un assujettissement presque aussi pénible que les maladies et les infirmités mêmes ?

Dans toute notre vie, combien d'autres misères capables d'altérer la sérénité, la tranquillité de nos jours ! La seule incertitude de l'heure de notre mort n'est-elle pas capable de jeter l'amertume et le poison sur tous les plaisirs ? Si cependant il y a, et il peut y avoir des plaisirs en ce monde, comment les goûter au milieu des craintes continuelles où nous sommes sans cesse, de tant d'événements tristes, de tant d'accidents funestes qui peuvent arriver, et qui deviennent tous les jours plus communs dans le monde ? Eh ! de quoi entend-on parler de nos jours, que de ces événements extraordinaires et inattendus ? revers de fortune, calamités, morts subites, tant d'autres calamités qui, comme un torrent, inondent nos cœurs et y répandent leur amertume.

Voilà donc toute votre vie condamnée aux gémissements et aux larmes : si la raison et la religion venant au secours, ne nous présentent de puissants moyens capables de nous soutenir, quelle se

ra l'amertume de notre sort, ou plutôt le comble de nos malheurs ?

Mais non, la raison seule ne suffira pas pour nous consoler ; c'est dans le sein de la religion que nous devons puiser ces eaux salutaires capables de fournir les rafraîchissements à nos cœurs desséchés.

Allons donc les puiser dans cette source salutaire qui nous est ouverte, et entrons dans les dispositions où Dieu veut nous conduire par ces misères soutenues de sa grâce. Considérons en détail toutes ces peines pour en supporter les rigueurs et en sanctifier les effets.

1° Nous nous plaignons, nous gémissons sur l'ignorance, les doutes, les erreurs, les perplexités de notre esprit ; elles sont tristes, elles sont affligées, il est vrai, dans la crainte des illusions et des égarements où elles peuvent nous porter ; mais rassurons-nous. Dès que nous aurons un soin raisonnable de nous instruire, et qu'après cette instruction raisonnable nous agirons de bonne foi et dans la droiture de notre conscience, ces nuages d'esprit ne sauraient nous nuire et nous rendre coupables devant Dieu. Ces ténèbres sont une triste suite du péché de notre origine ; mais elles ne sauraient alors former des péchés personnels pour nous : Dieu nous juge selon nos lumières, et il a pitié de notre misère.

2° Notre cœur est agité de mille passions, sujet à mille affections dérégées ; elles sont dans nous la matière de nos combats et peuvent devenir la source de nos mérites ; elles sont l'exercice pénible *des vertus*, mais non la source volontaire des vices.

Il faut résister, il faut combattre, il faut vaincre, mais nous avons des grâces pour remporter la victoire ; le Dieu des armées combat avec nous contre nos passions, et nous aide à les soumettre et à les dominer ; après tout, tant qu'avec la grâce nous tiendrons notre cœur entre nos mains, tout l'enfer conjuré ne saurait nous nuire ; nos ennemis peuvent nous assaillir et se présenter à la porte de notre cœur ; mais ils ne sauraient y entrer que nous ne le voulions ; combattons généreusement, et Dieu, malgré notre faiblesse, affermira notre cœur, et nous fera sortir victorieux du combat.

3^o Les infirmités, les maladies qui affligent le corps, sont l'apanage de notre mortalité : c'est la maison de boue qui dépérit ; c'est la terre, l'argile qui se ressent de son origine ; c'est la prison qui commence à s'ouvrir pour mettre l'âme dans la liberté des enfants de Dieu. Il faut nous attendre à souffrir pour mourir ; souffrons patiemment les infirmités du corps qui peuvent servir à donner de la force et de la consistance à l'âme ; quand la prison sera détruite, l'âme libre prendra son essor et s'envolera dans le sein du céleste époux, où il n'y aura plus pour elle ni infirmité, ni douleur, ni soupir, *neque luctus, neque dolor erit ultra* ; le corps mortel revêtu de l'immortalité, après avoir causé à l'âme ses peines, prendra part à ses glorieux privilèges.

4^o Pour les tristes événements, les funestes accidents qui peuvent arriver dans la vie, il faut s'y préparer sagement par la soumission, mais ne pas les anticiper par une fausse crainte et une prévoyance téméraire ; ils sont entre les mains de Dieu.

et non dans les nôtres. Pourquoi aller tourmenter notre esprit et navrer notre cœur par la prévoyance d'événements qui n'arriveront peut-être jamais ? ou s'ils arrivent, ce Dieu de bonté ne les permettra jamais que pour un bien, et les proportionnera toujours à l'excès de notre misère, et plus encore à la grandeur de sa miséricorde. Laissons donc l'avenir entre ses mains, et jetons-nous avec une pleine et entière confiance dans son cœur.

CONCLUSION.

Voici donc sur les peines de cette vie les sentiments que nous devons prendre :

1^o Recevons-les en esprit de soumission, en qualité d'hommes mortels ; en esprit de pénitence, en qualité d'hommes pécheurs, en esprit de confiance, en qualité de chrétiens éclairés par la foi.

2^o Prions le Seigneur ou de nous en délivrer, si c'est sa sainte volonté, ou de nous accorder la grâce de les mettre à profit pour une autre vie où il nous appelle.

3^o Persuadons-nous bien que Dieu se sert des peines de cette vie pour nous en détacher ; si malgré les misères qu'elle nous présente nous l'aimons encore, que serait-ce si elle ne nous offrait que des douceurs ?

4^o Les misères de cette vie nous prépareront insensiblement à la mort ; ce sont des annonces continuelles qui nous avertissent ; ce sont des dispositions salutaires au dernier sacrifice : bien des liens seront déjà brisés quand la mort viendra couper la *rame de nos jours*.

Enfin, par les misères passagères de cette vie nous attirerons sur nous les miséricordes éternelles de l'autre. Cessons de nous plaindre; apprenons à nous soumettre, et travaillons à nous sanctifier.

Des croix extraordinaires et plus sensibles qui peuvent arriver dans la vie.

Il faut convenir que dans le cours de la vie, outre les afflictions communes et ordinaires que la raison peut soutenir, il en arrive quelquefois de si extraordinaires, qu'on a besoin de toute sa religion pour ne pas succomber. Il y en a de promptes et de subites qui surprennent l'âme et la mettent hors d'état de s'y préparer : il y en a de sensibles, auxquelles on n'aurait jamais dû s'attendre, surtout de la part des personnes de qui elles viennent : il y en a même de si terribles, de si violentes, de si funestes, qu'elles paraissent au-dessus des forces de la nature.

Dans ces circonstances, une âme étonnée, et comme écrasée sous le coup, est en danger de se laisser aller à des sentiments peu conformes à la religion. Ah ! c'en est fait, se dit-on quelquefois dans ces occasions : je ne vis plus : quel sort est le mien ! De quels événements ma vie est-elle remplie ! De quels torrents d'amertume mon âme est-elle inondée ! Non, de telles croix n'arrivent qu'à moi ; il n'est personne sur la terre si malheureux

que je le suis : ma croix est au-dessus de mes forces ; j'en suis accablée, je ne saurais la porter.

Ah ! gardez-vous, âme chrétienne, de tenir un pareil langage. Vous vous en prenez à Dieu même, vous blasphémez contre sa sagesse, vous attentez aux droits de sa providence ; craignez que par la plus juste et la plus terrible des punitions Dieu ne transporte ailleurs sa croix ; mais sachez qu'en transportant ailleurs sa croix, il transporterait aussi ses grâces, et vous abandonnerait à vos résistances et à votre mauvais sort. Rentrez donc sans délai dans les voies de la résignation ; soumettez-vous aux ordres de la providence de Dieu, de peur d'attirer sur vous des fléaux encore plus redoutables de sa justice. Vos plaintes amères, vos murmures injustes, ne font qu'aigrir la plaie de votre âme, et vous faire perdre le mérite de toutes vos peines ; au lieu de vous livrer à ces sentiments coupables de la nature, écoutez la voix de la grâce, et faites les trois réflexions suivantes ; elles sont solides, elles vous seront salutaires.

Première réflexion. Examinez-vous, rentrez sérieusement en vous-même, peut-être avez-vous commis durant votre vie quelque grand péché qui a irrité Dieu et vous a attiré sa colère : il vous punit ; en cela même reconnaissez un effet de sa miséricorde, qui aime mieux vous châtier en ce monde que de réserver les redoutables effets de sa vengeance dans l'autre.

C'est ainsi que, David ayant commis un grand crime, Dieu le frappa d'une manière terrible, en permettant que tous les malheurs vinsent fondre sur lui : au lieu de se plaindre, il reconnut la jus-

rice de la main qui s'appesantissait sur lui, et il la désarma par sa pénitence.

Seconde réflexion. Peut-être que ce qui vous arrive est un coup de la grâce pour vous détromper entièrement du monde auquel vous étiez encore trop attaché. Le Dieu de bonté avait déjà mis tout en œuvre pour vous ramener : vives lumières, bons sentiments, saintes inspirations, remords intérieurs, croix même et afflictions ordinaires, tout avait été employé, et tout avait été inutile ; il a fallu en venir à des coups plus sensibles ; sans cet événement extraordinaire, sans cette croix plus marquée, jamais vous n'auriez pensé à rompre les liens qui vous attachaient à ce monde pervers, vous auriez vécu dans votre aveuglement, vous y seriez mort ; et Dieu, pour prévenir votre perte et votre malheur éternel, vous a ménagé cette croix sensible : recevez-la de sa main, elle contribuera à votre salut.

C'est ainsi que, tandis que saint Ignace ne pensait qu'à une gloire mondaine, ne se nourrissait que de projets d'ambition, se livrait à toutes les idées trompeuses du monde, Dieu le frappa d'un coup imprévu, l'arrêta au milieu de sa course. Revenu à lui, il se dit à lui-même : Il est donc vrai que tout n'est que néant et vanité ; que le monde n'est qu'illusion ; qu'il n'y a de solide que ce qui conduit à la vie. Le coup qui le terrassa fut un coup de grâce qui l'éclaira, le toucha et le convertit.

Troisième réflexion. Peut-être enfin que, par un nouveau trait de miséricorde, Dieu vous ménage cette grande affliction pour vous disposer à quelque grande grâce qu'il vous prépare, à quelque vue spéciale de providence qu'il a sur vous. Il com-

mence par abattre et renverser, pour élever ensuite l'édifice de votre sanctification, afin que vous ne soyez pas alors tenté de vous glorifier de ses dons, et d'en faire l'aliment de votre amour-propre. Il vous afflige, il vous humilie, il vous anéantit; en un mot, il vous fait part du calice de son amertume pour vous combler de ses dons les plus précieux. Vous regardez comme un malheur ce qui est l'annonce de quelque faveur insigne. Adorez ses desseins, et disposez-vous à une humble et parfaite correspondance; c'est le grand objet qu'il se propose : heureux si vous entrez dans ses vues ! elles sont toutes de miséricorde et de grâce.

C'est ainsi que Joseph fut condamné et comme enseveli dans une prison : qui aurait pensé que la main de Dieu ne le conduisait dans ce sombre cachot que pour l'élever ensuite sur le trône ? Desseins de Dieu, que vous êtes cachés à nos yeux, mais que vous êtes ineffables pour notre salut ! Frappez donc ; coupez, brûlez en ce monde, pour nous rendre plus dignes de l'autre

Et ne pourrait-on pas encore ajouter une quatrième réflexion ? Que savez-vous, âme affligée, si par cette croix si sensible Dieu n'a pas voulu vous préserver de quelque grand crime où vous seriez tombée, et vous tirer de quelque occasion où vous auriez été exposée à l'offenser et à vous perdre ? Par cette affliction, il vous a soustraite à cette occasion où vous vous seriez engagée, où votre salut aurait été dans le plus grand des dangers. Quoi qu'il en soit et quel que soit le motif, il est évident *que Dieu ne peut rien faire ni permettre que pour un bien : un jour il vous dévoilera les desseins de*

sa grâce, et les vues de sa Providence. S'il vous a conduit sur le Calvaire, ce n'est que dans la vue de vous préparer pour le Ciel.

PRIÈRE.

Oui, mon Dieu, je le reconnais, c'est souvent par un effet de votre grande miséricorde que vous nous envoyez des croix si sensibles, soit pour nous corriger de nos vices, soit pour exercer notre vertu, soit pour nous préserver de plus grands malheurs. C'est ainsi que plusieurs saints ont été mis aux plus grandes épreuves, comme l'or dans le feu, pour les purifier et leur donner plus d'éclat. Après tout, Père céleste ! vous avez plus d'affection pour nous, et plus de soin de tout ce qui nous intéresse, que nous n'en avons nous-mêmes. Que nos croix soient grandes ou légères, vous les faites toutes servir à votre gloire et à votre satisfaction ; ce sont les perles dont vous voulez former notre couronne, afin que nous nous présentions un jour à vous parés de ces ornements et de tout leur éclat. Soyez donc à jamais béni de tout ; c'est l'unique sentiment que les croix, quelles qu'elles soient, produiront désormais dans mon cœur. Daigne votre grâce, qui les a fait naitre, les conserver et les augmenter jusqu'au dernier soupir de ma vie !

Sur la crainte de la mort

Les impies et les insensés regardent la mort *comme le plus grand des malheurs* ; les âmes com-

munes l'envisagent avec soumission à la volonté suprême de Dieu, les vrais sages, les âmes ferventes la voient avec joie, la désirent même avec une sorte d'empressement et d'ardeur, comme la fin de leur exil, et l'heureux port après une longue et pénible navigation.

Si je n'avais à parler qu'à des âmes coupables et criminelles, qui vivent dans le péché sans penser à revenir à Dieu, loin de vouloir diminuer la crainte qu'elles peuvent avoir de la mort, je leur dirais au contraire : Craignez, tremblez, frémissez sur votre état; le glaive vengeur est peut-être suspendu sur votre tête pour vous frapper; le tombeau va s'ouvrir ~~sous vos pieds pour vous engloûtir, une éternité malheureuse vous menace à tous les instants de toutes ses horreurs; mais ayant à parler à des âmes pieuses et craignant Dieu, je leur dois tenir un autre langage. Je dis donc :~~

Ce qui cause ordinairement les vives craintes et les grandes frayeurs dont quelques-uns sont saisis à la pensée de la mort, c'est la vue des péchés que l'on a commis; c'est l'attente formidable des jugements de Dieu que l'on doit subir; c'est l'incertitude du sort éternel qui sera alors décidé pour toujours.

Ces peines ont sans doute de quoi exciter nos craintes, causer nos alarmes; et si on ne s'en servait pas pour se détacher du monde, pour connaître le néant des choses humaines, pour déplorer les égarements de sa vie, en un mot, pour se mettre en état d'aller paraître devant Dieu, cette crainte *serait* utile et salutaire, et tout chrétien devrait en *être pénétré*. Mais il arrive souvent que des âmes

timides et timorées portent cette crainte de la mort à l'excès, ne peuvent y penser sans frémir, se jettent dans des terreurs et des alarmes qui les mettent hors d'elles-mêmes et leur ôtent le moyen et presque la force d'y réfléchir pour s'y préparer.

Eloignons ces idées désolantes pour nous, injurieuses à notre religion, outrageantes à la miséricorde de Dieu. Si, d'un côté, la pensée de la mort a de quoi nous effrayer et nous faire trembler, de l'autre aussi, si nous la considérons dans les vues de la foi, nous y trouverons, non-seulement de quoi calmer nos vives alarmes, mais encore de quoi nous soutenir, nous animer, nous consoler même à la vue de ce dernier passage. Cette pensée même, saintement méditée, sera une préparation salutaire à ce grand sacrifice.

Que faut-il donc faire ? Le voici. Disposez-vous le plus saintement que vous pourrez à ce moment décisif ; examinez si votre conscience vous reproche quelque chose d'essentiel, et mettez-y ordre sans délai ; si vous avez des doutes, ayez soin de les éclaircir ; déplorez vos égarements dans l'amertume de votre cœur ; surtout n'attendez pas à l'extrémité à vous détacher des choses de ce monde ; tenez-vous prêt ; vivez chaque jour dans l'attente du dernier des jours ; vous le devez, et votre religion le demande de vous. Mais ensuite, quand la vue de la mort se présentera à vous, résignez-vous avec soumission, offrez à Dieu le sacrifice de vous-même, tenez-vous dans la dépendance à ses ordres ; et après vous être mis, autant qu'il sera en vous, dans ces saintes dispositions, regardez avec mépris toutes les suggestions funestes du malin esprit. Au lieu de n'envisa-

ger que les rigueurs inexorables de la justice de Dieu, jetez-vous avec confiance dans le sein de ses miséricordes; cet abandon de vous-même que vous ferez entre ses mains, sera bien plus capable de vous ouvrir son cœur que les sentiments de terreur auxquels vous vous livrez avec défiance. On a vu par expérience que ceux qui ont le plus craint la mort durant la vie, et qui ont tâché de s'y préparer, ont eu ordinairement une mort tranquille et paisible. Ainsi soumission, résignation, abandon, c'est votre partage.

Mais que dis-je? âmes chrétiennes, animées du véritable esprit de la foi, et dès lors âmes généreuses, capables de grands sacrifices quand Dieu les demande, je vous dis à toutes en son nom : Le Ciel est notre patrie, la terre n'est pour nous qu'un exil.

Élevons donc nos pensées et nos espérances au-dessus de ce monde, de nous-mêmes, et plus encore au-dessus de ces vaines terreurs et de ces excessives alarmes; et quand la mort viendra, allons avec confiance où notre Dieu nous appelle, où tous les saints nous invitent, où nos places marquées nous attendent; allons joindre ces glorieuses troupes de bienheureux qui sont assis dans le royaume de Dieu avec Abraham, Isaac et Jacob; quittons sans regret cette vallée de larmes, ce misérable séjour des mourants, pour aller, dans la région des vivants, nous réunir à la compagnie des élus, et jouir, comme nous l'espérons, des immortelles délices. Surtout animons-nous dans la pensée que Jésus notre Libérateur et Sauveur viendra au-devant de nous; qu'il a déjà pris en notre nom possession de l'héritage éter-

nel. C'est là qu'éloignés de tous les dangers d'offenser Dieu, nous le verrons sans nuage, nous l'aimerons sans partage, nous le posséderons sans crainte de le perdre jamais.

Nous entrerions, dira-t-on sans doute, nous entrerions bien volontiers et avec joie dans ces doux sentiments, si nous étions assurés d'être en bon état, et de mourir dans la grâce de Dieu; mais, hélas! nous savons que nous avons péché, et nous ignorons si nos péchés nous ont été pardonnés: dans cette incertitude, comment ne pas craindre?

Aussi n'ai-je pas dit de bannir toute crainte; craignez à la bonne heure d'une crainte raisonnable et chrétienne, qui humilie l'esprit, qui touche le cœur, qui excite à la vigilance; mais ne donnez pas dans les excès de cette crainte païenne qui trouble, qui alarme, qui jetterait dans le désespoir. Car enfin ces frayeurs excessives et accablantes vous préparent-elles à la mort? disposent-elles votre cœur au dernier sacrifice? honorent-elles l'Être suprême, maître de vos jours? sont-elles capables d'attirer sur vous l'abondance de ses grâces? et si ces alarmes vous accompagnent jusqu'au dernier moment, que deviendrez-vous? Enfin n'oubliez jamais qu'un seul acte de résignation plein de confiance aux mérites de Jésus-Christ, vaut mieux devant Dieu que cent craintes stériles et mille excessives alarmes: aimez Dieu, et la mort ne sera pour vous qu'un passage à la vie véritable.

Jésus-Christ est mort pour vous, espérez de vivre à jamais avec lui.

PRATIQUE.

1^o Mettez-vous sous la protection de la sainte

Virgè, par la prière que lui adresse l'Église : — Priez pour nous, Virgè sainte, maintenant et à l'heure de notre mort.

2° Implorez l'assistance de saint Joseph, qui a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie.

3° Conjurez votre ange gardien de vous assister dans ces derniers combats.

4° Offrez souvent à Dieu le sacrifice de votre vie. Une simple élévation de cœur pour cela suffit.

5° Faites cependant une fois le mois la préparation à la mort plus étendue, et ce jour-là, ou le lendemain, offrez la communion comme un viatique.

PRIÈRE.

Seigneur mon Dieu, je vous adresse avec confiance la prière du Prophète, en vous disant humblement avec lui : *Moriatur anima mea morte iustorum.* (Num. XXIII.) Que je meure de la mort des justes. Je sais que, pour mourir de cette mort précieuse des justes, il faut avoir vécu de la vie des justes; n'ayant pas eu ce bonheur jusqu'à présent, je désire du moins dans la suite de vivre de la vie des pénitents, dans la douleur du passé, dans la vigilance sur le présent, dans l'abandon à votre sainte volonté pour l'avenir. Venez à mon aide à cette heure dernière, ô mon Dieu ! je vous offre dès cet instant le sacrifice de ma vie, comme un dépôt que vous m'avez confié, et que je dois vous rendre au moment que vous le demanderez. Faites, ô Dieu saint, ô Dieu miséricordieux ! que je termine ma course dans le sein de votre grâce, pour trouver à jamais entrée dans le règne de votre gloire.

PRIÈRE À LA SAINTE VIERGE.

Vierge sainte! durant toute notre vie, vous avez été notre tendre mère; vous nous avez obtenu des grâces sans nombre dans tous nos dangers et dans toutes nos peines; mais c'est surtout pour le temps de la mort que nous vous regardons comme notre protectrice; obtenez-nous les grâces dont nous aurons tant de besoin pour finir saintement notre course; défendez-nous contre les attaques de nos ennemis, qui feront alors les derniers efforts pour nous troubler, nous alarmer et nous perdre. De quoi nous serviraient toutes les autres grâces, si nous n'avions pas celle qui doit couronner le grand ouvrage de notre salut? C'est par votre intercession que nous la demandons et que nous espérons l'obtenir. Venez donc à notre aide, ô Reine toute-puissante! pour nous soutenir dans les angoisses et les défaillances du dernier combat; et quand nous rendrons le dernier soupir, remettez vous-même notre âme entre les mains de son Créateur, et introduisez-la dans le sein de l'immortalité bienheureuse, pour l'adorer, le bénir, le louer à jamais avec vous.

Ainsi soit-il.

La préparation à la bonne mort.

La plus grande affaire que nous ayons dans la vie, c'est de nous préparer à la mort; tous les instants nous conduisent à ce dernier terme, et ce dernier terme seul mériterait d'occuper toutes nos

206
pensées. Quel serait notre aveuglement et notre malheur, si nous arrivions à ce moment sans y avoir sérieusement, solidement et efficacement pensé ! Voici les réflexions salutaires qui pourront nous y préparer.

1° Le moment de la mort est assuré. Rien de si certain pour nous que la mort; notre heure viendra, notre course finira, nous arriverons au terme de notre exil. La mort nous menace à tous les instants, elle nous attendra au moment marqué par la Providence; nous avons beau en éloigner la pensée, jamais nous ne pourrons nous soustraire à ses traits. Nos pères sont morts, nous mourrons; ils ont ouvert le tombeau, nous y entrerons; l'arrêt est porté, et l'arrêt est irrévocable; tôt ou tard il faut le subir; *statutum est.*

2° Le moment de la mort est incertain : autant que nous sommes assurés de mourir, autant sommes-nous incertains du temps, du lieu, de la manière, de l'état dans lequel nous mourrons : nous ne savons ni le jour, ni l'heure; Dieu nous tient à tous les instants suspendus sur le bord de l'abîme; nous ignorons celui qui doit nous y précipiter à jamais. Il n'y a pas un seul homme sur la terre qui puisse assurer et se dire : Dans deux heures je serai en vie; tout ce que nous savons, c'est que nous mourrons à l'heure où nous ne nous y attendrons pas, *quâ horâ non putatis.* (Luc. XII.)

3° Le moment de la mort nous dépouillera de tout : biens, honneurs, fortune, plaisir, parents, amis, projets, espérances, tout sera enseveli avec nous dans l'obscurité du tombeau; de tout ce que nous possédons en ce monde, il ne nous restera

qu'un suaire pour envelopper notre corps; triste dépouille de notre mortalité! L'oracle l'a annoncé, et tous les jours il s'exécute sur quelques-uns des enfants des hommes : nous sommes sortis nus du sein de nos mères qui nous ont engendrés, et nous entrerons de même dans le sein de la terre qui nous a formés : *Nudus egressus sum, nudus revertar illuc.* (Job. 1.)

4° Le moment de la mort décidera de tout pour toujours. Si la mort nous trouve dans l'heureux état de la grâce, elle assure à jamais notre sort et notre bonheur : si elle nous surprend dans le funeste état du péché, notre réprobation est consommée et notre malheur à son comble. Après la mort il n'y a plus de ressource; la sentence est portée; l'éternité toute entière exécute l'arrêt, sans que jamais ni les regrets, ni les soupirs, ni les larmes puissent adoucir la rigueur du sort et l'amertume du désespoir : *In inferno nulla est redemptio.*

O moment sur qui roule la plus inévitable des destinées! O moment auquel nous touchons, et dont rien ne nous sépare peut-être qu'un autre moment! O moment d'où dépend une éternité! *Momentum undè pendet æternitas.*

PRATIQUE.

Le moment de la mort est assuré; il faut donc nous y préparer.

Le moment de la mort est incertain, il faut donc nous y préparer sans délai.

Le moment de la mort nous dépouillera de tout; il faut donc ne nous attacher à rien sur la terre, *puisqu'un jour il faudra tout quitter.*

Le moment de la mort décide de tout pour toujours; il faut donc tout rapporter à cette fin dernière, et lui consacrer toute notre attention, tous nos soins et tous nos efforts. A la mort, nous sommes entre deux éternités, une heureuse, l'autre malheureuse; et entre ces deux éternités, c'est le moment de la mort qui décide.

La manière de faire plus utilement la préparation à la mort, serait :

1° De choisir un jour de chaque mois, ou du moins de chaque année; de passer ce jour dans une sainte retraite, pour penser plus efficacement à ce grand objet et régler sagement les affaires de notre conscience entre Dieu et nous;

2° De faire, si c'est l'avis du confesseur, une revue générale de l'année ou du mois, après un examen de conscience sérieux et réfléchi qui nous rappelât, du moins en général, nos fautes, et nous en inspirât une vive et sincère douleur;

3° De faire ce jour-là la communion comme en viatique, et se mettre devant Dieu dans les dispositions où l'on souhaiterait se trouver à la dernière heure. Ne différons pas, le temps de mourir n'est pas le temps de se préparer à la mort.

4° Après la communion, ou une fois dans la journée, offrir à Dieu les actes de la préparation à la mort, tels que ceux qui sont ci-après; mais les faire avec tous les sentiments que la foi, l'humilité, la douleur peuvent inspirer.

5° Sur toutes choses, offrir à Dieu le sacrifice de notre vie en esprit de dépendance à l'Être suprême qui nous a formés; en esprit de pénitence et d'expiation pour nos péchés, et plus encore en esprit

d'union avec le sacrifice de Jésus-Christ, qui a daigné se soumettre à la mort pour nous en adoucir les rigueurs, et nous attirer les grâces si nécessaires pour ce moment décisif de notre sort éternel.

Dans ces sentiments, voici les prières et les actes qu'il faut faire au pied de la croix.

ACTES POUR LA BONNE MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Dans l'incertitude où je suis, ô mon Dieu ! si à l'heure de ma mort j'aurai assez de liberté d'esprit pour m'acquitter de mes devoirs envers vous, permettez que dès à présent je vous offre les sentiments dans lesquels je souhaite de mourir.

Je commence, ô Dieu immortel ! par vous rendre grâces de tous les biens dont vous m'avez comblé durant toute ma vie, qui n'a été de votre part qu'une suite de miséricordes et de bontés. Je désire de tout mon cœur de vivre et de mourir dans le sein de l'Eglise et dans les sentiments d'un véritable chrétien. Je crois fermement tout ce qu'elle croit ; je rejette sincèrement tout ce qu'elle rejette, prêt à donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour toutes les vérités de la foi.

Toute ma peine, c'est de mourir après tant de péchés et si peu de pénitence. Qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! J'ai péché contre le Ciel et devant vous, ô le Dieu de mon cœur ! j'ai péché ; que ne puis-je laver mes péchés dans mes larmes, les expier dans mon sang, et mou-

rir en ce moment de regret de vous avoir si souvent et si grièvement offensé ?

En punition de ces péchés, ô mon Dieu ! je vous offre le sacrifice de ma mort ; j'accepte avec une humble soumission cet arrêt de votre justice. Détruisez ce corps de péché ; qu'il soit réduit en poussière et rongé des vers ; je consens à être privé de la vie en punition du mauvais usage que j'en ai fait. Que le corps formé de terre retourne en terre, mais que l'âme créée à votre image rentre dans votre sein.

A présent, ô Père des miséricordes ! j'espère en vous. Je sais que vous ne voulez pas la mort des pécheurs, mais leur conversion et leur vie. Oui, j'espère en votre bonté ; et lors même que vous me frapperez du coup de la mort, je ne cesserai d'espérer en vous et de vous bénir. Puissé-je vous bénir et vous aimer éternellement !

La grâce que je vous demande pour moi, je vous la demande pour tous ceux pour qui je suis obligé de prier. Faites, Dieu de bonté, qu'unis de prières et de cœur sur la terre, nous soyons à jamais réunis dans le Ciel. Ainsi soit-il.

A la fin, on peut réciter les prières de l'agonie, rien de si touchant.

CONCLUSION.

Sur les divers avantages, et le bonheur même qu'une âme bien résignée peut trouver dans ses peines.

Les peines et les souffrances de cette vie, qui nous causent tant de gémissements et de pleurs,

peuvent nous procurer les plus grands avantages , si nous les recevons de la main de Dieu et dans l'esprit de Dieu.

1° Si nous sommes pécheurs , les souffrances nous font rentrer en nous-mêmes , nous inspirent la douleur de nos péchés , nous donnent le moyen de les expier et de les laver dans nos larmes. Par ces péchés nous avons mérité l'enfer : quel bonheur pour nous , si , après quelques peines légères et passagères , nous pouvons éviter des peines désespérantes et éternelles auxquelles nous aurions été condamnés !

2° Si nous avons le bonheur d'être au nombre des justes et en état de grâce , les souffrances nous éclairent et nous purifient. Dans les âmes même les plus saintes , il y a toujours bien des nuages , bien des imperfections et bien des défauts qui déplaisent à Dieu ; les souffrances nous les font connaître , déplorer et effacer à ses yeux. Que serait l'or sans la fournaise , qu'une terre vile et informe ? le feu le purifie et lui donne tout son éclat : ainsi en est-il de nos imperfections ; le feu de la tribulation les consume , et rend à notre âme toute sa beauté.

3° Les afflictions nous font pratiquer toutes les vertus : humilité , patience , résignation , etc. Le temps des souffrances est un temps de récolte abondante pour le Ciel : elles donnent occasion à bien des sacrifices , et produisent grand nombre de fruits de salut , qui sont inconnus au temps de la prospérité ; ils ne croissent qu'au pied de la croix.

4° Elles nous détachent de la vie et de toutes les choses de la terre. Une âme qui souffre ne prend guère de part aux folles joies du siècle ; une vie souf-

frante n'a rien qui nous la fasse désirer plus longtemps; elle deviendrait même à charge, si la religion et la grâce ne nous soutenaient. Comment s'attacher à ce qui n'est pour nous qu'une source de peines et de gémissements.

5^e Un avantage encore plus précieux : les souffrances que Dieu nous ménage sont une des plus grandes marques de l'amour qu'il a pour nous. Un tendre père ne châtie ses enfants que parce qu'il les aime et qu'il craint que leurs défauts ne les égarent et ne les perdent : se main les frappe, mais son cœur la conduit; c'est son amour qui l'engage à paraître sévère : s'il aimait moins, il serait plus indulgent; et ce serait le plus grand des malheurs pour ses enfants s'il les livrait à eux-mêmes.

6^e En même temps les souffrances bien acceptées sont les plus grands témoignages que nous puissions donner à Dieu de l'amour que nous lui portons. Il est aisé de faire de grands projets de sanctification, de former de grandes résolutions, de s'épuiser en sentiments souvent stériles et inefficaces; mais quand Jésus-Christ nous conduit sur le Calvaire, quand il nous dit : Venez, suivez-moi, et qu'il nous unit à lui sur la croix, ah! c'est alors que nous lui donnons une preuve efficace et non équivoque de notre amour; c'est alors que nous pouvons lui dire avec vérité, de tout notre cœur : Mon Dieu! je vous aime; sans même que nous le lui disions, il a déjà entendu notre voix, et agréé notre hommage; nos souffrances et notre résignation ont parlé pour nous.

7^e Les souffrances nous donnent une sainte conformité avec Jésus-Christ notre divin maître : il est

par excellence l'homme de douleurs, et ce n'est que par les douleurs que nous pouvons avoir avec lui une parfaite conformité. Chaque croix, chaque affliction, chaque sacrifice que nous offrons sont comme autant de traits précieux qui forment en nous cette divine image à la ressemblance de l'Homme-Dieu. Quoi de plus grand, de plus glorieux et de plus consolant pour nous ?

8° Dès lors il est encore vrai que les souffrances de cette vie sont un des signes les plus marqués de la prédestination ; car, comme la prédestination n'est autre chose que la conformité avec Jésus-Christ souffrant, il est évident que les souffrances, prises dans l'esprit de Dieu, nous donnent cette conformité, et dans elle un gage comme assuré de notre prédestination éternelle. Or, peu nous importe d'être de ceux que le monde met au nombre des malheureux en cette vie, pourvu que nous ayons le bonheur d'être à jamais au rang des heureux dans l'autre.

Enfin les souffrances, en nous détachant des biens de cette vie, nous adouciront encore les rigueurs de la mort : elles briseront tous les liens qui nous attachent à cette vie périssable ; et des bras de cette mort temporelle, elles nous transporteront en paix dans le sein d'une immortalité glorieuse ; heureux terme de nos travaux ! heureuse et éternelle récompense de nos afflictions !

De toutes ces vérités solides et assurées par la foi, il suit nécessairement :

1° Que, loin de nous plaindre de nos afflictions et de nos croix, nous en devrions bénir le Seigneur, et les regarder comme des faveurs dont il comble ses
• *enfants bien-aimés,*

L'ÂME

2° Que les afflictions et les croix sont peut-être grâces les plus précieuses que Dieu puisse nous accorder en ce monde, puisqu'elles peuvent contribuer si efficacement à notre bonheur éternel dans l'autre;

3° Qu'en conséquence nous devrions les recevoir de la main de Dieu, non-seulement avec patience et avec résignation, mais encore avec confiance et avec joie, en voyant les avantages inestimables qu'elles nous procurent;

4° Qu'il y a un grand nombre de saints dans le Ciel qui auraient été des réprouvés sans les afflictions que Dieu leur a ménagées; et qu'au contraire il y a un très-grand nombre de réprouvés dans l'enfer qui auraient peut-être été de grands saints, si Dieu les avait favorisés de ces afflictions salutaires.

Enfin, si nous avons le bonheur d'être sauvés, nous bénirons éternellement le Seigneur dans sa gloire, de ces afflictions mêmes qui nous ont fait en cette vie verser tant de larmes. Non, il n'y a point pour nous de Paradis, s'il n'y a point pour nous de souffrances: je le crois, la foi me le dit, la grâce m'aidera à les supporter.

Ame fidèle, déterminez-vous donc à endurer de grand cœur toutes les peines qui peuvent vous arriver en ce monde: rendez grâces à Dieu qui vous les envoie avec un amour de père; demandez-lui pardon d'avoir mal reçu et impatiemment porté celles qu'il vous a envoyées jusqu'à présent; faites une ferme résolution de recevoir comme de précieuses faveurs, celles qu'il vous enverra désormais. Si ce Dieu plein de bonté et de sagesse permet que vous soyez livrée à de nouvelles afflictions; si le démon

vous attaque avec plus de violence que jamais ; si vous êtes abandonnée, persécutée, méprisée ; si vous avez à essuyer de grandes pertes de biens ou de cuisantes douleurs comme Job, ou la perte de la vue comme Tobie, ou une extrême indigence comme le Lazare, ou quelque autre affliction, soit corporelle, soit spirituelle, comme tant de saints, croyez fermement que tout cela vient de la main d'un père qui vous aime tendrement, et qui a choisi la voie des tribulations dans les trésors de sa grâce, pour vous élever au Ciel et vous placer dans un degré plus éminent dans sa gloire.

PRIÈRE.

Ah ! grand Dieu ! Dieu plein de bonté et de sagesse, soyez béni à jamais des afflictions dont vous m'avez favorisé en ce monde. J'adore avec respect les grands desseins de miséricorde que vous vous proposez en nous affligeant, et je ne puis revenir de ma surprise en voyant notre aveuglement à nous y opposer. Vous n'avez en vue que notre bien et notre salut ; vous prévoyiez que les douceurs de cette vie nous séduiraient, nous pervertiraient, nous perdraient : vous nous aimez assez pour nous soustraire au poison de la prospérité qui nous flatterait, et pour répandre les amertumes salutaires des afflictions qui nous en détrompent et nous en détachent. Non, jamais je ne me plaindrai de mes croix ; je vous demande seulement la grâce de les porter, et la force de faire un saint usage du temps de la tribulation, qui est par excellence le temps de vos grandes miséricordes. Je le dis donc avec vous, ô mon adorable Sauveur ! heureux, oui, heureux ceux qui souffrent, qui gémissent, qui

leurent en cette vie, puisqu'ils ont tout sujet d'espérer d'être éternellement consolés dans l'autre. *locuti qui dicunt, quoniam ipsi consolabuntur.* (Math. 7.)

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

L'ÂME SUR LE CALVAIRE,

TROISIÈME PARTIE.

Les peines particulières des différents états et conditions de
la vie.

Avis généraux sur les peines de la vie.

Dans les différents états il y a des croix différentes, mais il y en a dans tous; or, c'est pour ces différents états et ces croix différentes, que nous allons présenter différents avis salutaires, capables d'aider à les soutenir. Quelque grandes, quelque pesantes que puissent être les croix, on trouvera dans ces réflexions, non-seulement des motifs solides de résignation, mais encore des sources abondantes de consolation : ouvrons nos cœurs à la grâce, et soyons assurés d'en goûter les douceurs au milieu même de nos amertumes. Elles sont toutes puisées au pied de la croix; et dans les fontaines sacrées d'un Dieu Rédempteur et Sauveur : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* (Isaï. XII.)

Au reste, dans tous les articles suivants, 1° il faut toujours se souvenir qu'on doit être en esprit sur le Calvaire, et offrir ses prières à Jésus-Christ comme sur la croix; c'est le moyen de les faire avec plus

d'attention, de mérite et de consolation; 2° dans tout ce qu'on souffre, penser à ce que Jésus-Christ a souffert, et à la manière dont il a souffert; 3° se souvenir surtout qu'on ne demande et qu'on ne peut obtenir la consolation qu'en vertu de ses souffrances et de ses mérites. Ces trois points sont essentiels pour entrer dans l'esprit et dans les vues qu'on s'est proposés dans cet ouvrage.

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

Sauveur adorable ! voici bien des âmes souffrantes qui viennent se présenter au pied de votre croix; c'est la douleur qui les y conduit; soyez touché de l'état d'affliction où elles sont réduites, et de la confiance qu'elles vous témoignent. Non, Dieu de bonté ! elles ne vont point chercher leur consolation auprès d'un monde trompeur, elles en ont connu le néant et la vanité ; c'est auprès de vous, qui êtes le véritable consolateur des âmes. Vous les appelez vous-même à vous ; vous daignez les réunir toutes au pied de votre croix ; vous voulez leur ouvrir votre cœur, pour devenir leur asile et leur soutien dans leurs peines ; faites-leur part des grâces dont ce cœur adorable est la source. Ce sont des enfants affligés, des épouses désolées qui viennent se jeter entre les bras du plus tendre des pères, du plus compatissant des époux ; ne permettez pas qu'elles soient venues en vain implorer votre secours ; donnez-leur la patience dans leurs peines, la lumière dans leurs doutes, la force dans leurs tentations, toutes les grâces dont elles ont besoin dans leur état d'épreuves et de souffrances. Elles vous les demandent par *les souffrances mêmes* que vous avez endurées

pour elles, par la voix de votre sang précieux et par les mérites de votre mort douloureuse : faites que , si elles participent aux peines et aux amertumes de votre cœur en ce monde, elles puissent avoir part à ses douceurs et à ses ineffables délices dans l'autre. Ainsi soit-il.

Maximes fondamentales sur les souffrances.

Tant que nous serons dans cette vallée de larmes, et que nous vivrons dans ce lieu d'exil, nous devons nous attendre à des peines et à des afflictions. Chrétiens, nous devons porter la croix de Jésus-Christ ; pécheurs, nous devons subir la peine de notre péché ; destinés pour le Ciel, il faut marcher par la voie étroite pour y arriver. Depuis le plus grand monarque jusqu'au dernier des sujets, chacun a ses peines ; souvent même ceux qui paraissent les plus heureux au dehors sont ceux qui dans le fond ont les plus grandes afflictions pour partage.

Dans la nécessité indispensable où nous sommes donc de souffrir en ce monde, l'unique parti qui nous reste est de faire sur la terre un saint usage de nos croix et de les mettre à profit pour le Ciel. Voilà les sentiments que la grâce et la religion nous inspirent ; considérons-les, faisons-en la règle de notre conduite, et les croix seront un jour la matière de notre triomphe.

1^o Dans toutes les afflictions, reconnaître d'abord qu'on les a méritées, qu'on se les est attirées par ses péchés, et qu'on en mériterait de bien plus sen-

sibles encore, si Dieu nous jugeait dans la rigueur de sa justice et selon la grandeur de nos offenses.

2° Recourir aussitôt à Dieu, et lui demander humblement la grâce de prendre nos croix dans son esprit et selon son cœur. Disons-lui : Mon Dieu ! vous voyez mes peines, venez à mon aide ; sans votre secours, que puis-je, sinon de succomber ?

3° Les recevoir en esprit de pénitence pour nos péchés. Cette seule pensée : J'ai mérité l'enfer ; un seul péché mortel suffisait pour m'y précipiter à jamais, et j'en ai tant commis ! cette seule pensée, dis-je, ne doit-elle pas nous trouver résignés à toutes nos peines, si par là nous pouvons en éviter d'éternelles ?

4° Unir toutes les peines qu'on souffre avec celles de Jésus-Christ. Cette union les adoucira, les sanctifiera, les rendra même légères et consolantes. Je souffre, il est vrai, mais je souffre pour mon Dieu : il souffre avec moi ; j'unis mes soupirs à ses soupirs, mes larmes à ses larmes ; quoi de plus consolant quand on a la foi ?

5° Ne demander jamais absolument la délivrance de ses peines, mais uniquement l'accomplissement de la volonté de Dieu en tout ; il sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes. Disons avec Jésus-Christ : Ah ! Seigneur, que ce calice si plein d'amertume s'éloigne de moi ; mais ajoutons aussitôt avec lui : Cependant que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne.

6° Ne jamais fuir lâchement la croix quand Dieu la présente. On cherche à se soulager, à se décharger de son poids, et souvent on ne quitte une croix que pour en trouver une autre encore plus pesante.

Portons celle que Jésus-Christ nous offre; elle nous vient de sa main, elle nous conduira dans son cœur.

7° Rappeler souvent ce que les saints ont souffert pour le Ciel; considérer les uns dans les cachots, les autres sur des échafauds, les autres au milieu des brasiers ardents, tant de saints pénitents dans le fond des déserts, couverts de cilices, arrosés de leurs larmes, souvent de leur sang. Qu'est-ce que je souffre en comparaison de ce qu'ils ont souffert?

8° Se dire à soi-même qu'après tout il n'y a que deux voies pour aller au Ciel, où l'innocence, ou la pénitence. La voie de l'innocence m'étant fermée, il ne me reste que celle de la pénitence pour me sauver; c'est la seule planche qui peut me conduire au port après le naufrage; Dieu me la présente, voudrais-je la refuser et me perdre à jamais!

9° Ne pas cependant regarder toutes les croix comme des punitions, et moins encore comme des malheurs; elles sont souvent des grâces spéciales de Dieu, qui veut nous éprouver, nous purifier, nous détacher du monde et de nous-mêmes, en un mot, nous attirer à lui : sont-ce des peines ou de faveurs?

10° Ne pas tant parler aux autres de nos peines; c'est une satisfaction souvent toute naturelle qu'on se procure. On ne condamne pas une confiance sage à un ami sincère pour ouvrir le cœur; mais le vrai confident de nos peines doit être Dieu. Ne pas même tant s'occuper de ses afflictions et y trop réfléchir; ces réflexions sur nos maux ne servent souvent qu'à les aigrir, et ne les adoucissent jamais; un acte de résignation bien sincère vaut mieux que cent réflexions inutiles.

11° Penser souvent à la gloire et au bonheur que nos afflictions peuvent nous procurer dans le Ciel. Durant toute l'éternité nous bénirons le Seigneur de nous avoir ménagé des croix, sans lesquelles nous nous serions infailliblement perdus. Bien des saints, sans les souffrances, n'auraient été que des réprouvés.

12° Enfin penser que nos peines finiront un jour, peut-être bientôt. Encore quelques années d'épreuves, quelques jours de combats : alors quelle consolation d'aller paraître devant Dieu revêtus des livrées de son Fils et portant sa croix en triomphe !

Au reste, il ne faut pas croire qu'on perdra le mérite de ses peines, parce qu'on y est sensible et qu'on en sent le poids. Dieu ne condamne pas la sensibilité, c'est un sentiment naturel ; il ne demande pas un cœur insensible, mais un cœur résigné : il ne condamne pas les larmes, il les sanctifie : il pleura lui-même la mort de Lazare, et il demanda à son Père d'être délivré du calice de sa Passion.

Les âmes plus élevées reçoivent leurs peines, non-seulement avec soumission, mais encore avec joie : c'est le sentiment des cœurs généreux, des âmes parfaites. Dieu n'exige pas ces sentiments héroïques de tous ; heureux ceux qui sont dans ces saintes dispositions !

Cependant ne jamais demander à Dieu des croix et des peines, de peur de trop présumer de soi-même. Souvent Dieu accorde plus qu'on ne demande, pour nous faire sentir notre faiblesse et nous faire exprimer les sentiments de notre amour-

Réunissons tous ces motifs dans un seul, et revenons à notre grand modèle, à Jésus-Christ, chef des prédestinés, et, en cette qualité, l'homme de douleurs. Il a porté la croix, il nous la présente comme à Simon le Cyrénéen; recevons-la de sa main, portons-la dans son esprit : il l'a consacrée dans sa personne, il l'a sanctifiée par son exemple, il l'a arrosée de son sang, il l'adoucit par sa grâce; il la récompensera, et il la couronnera dans sa gloire.

Le Père de famille affligé.

Un père de famille peut avoir des croix et des peines, ou du côté des affaires temporelles, ou du côté de son épouse et de ses enfants. D'une part, l'administration des choses temporelles peut lui donner bien des sollicitudes et des inquiétudes; le cours des affaires ne va pas comme il le souhaiterait, les projets échouent, les ressources manquent, la fortune ne seconde pas les soins et les désirs : malgré tous les soins, à peine peut-on fournir à tout et soutenir le poids dont on est chargé.

D'une autre part, tantôt des enfants, ou par leur indocilité, ou par leur pente au libertinage, donnent des peines encore plus réelles; on craint que ces défauts naissants ne conduisent encore plus loin; et ces mauvaises dispositions présentes font tout redouter pour un plus triste avenir. Tantôt encore, par un surcroît d'afflictions, une épouse, qui devrait être un soutien et une consolation, aggrave elle-

même le poids des afflictions ; une humeur inquiète, un caractère peu liant, un fonds de négligence dans les affaires, un fonds d'opiniâtreté dans l'esprit, un fonds de contrariété dans les sentiments ; dans tout cela grande matière à exercer la patience, et souvent à la pousser à bout. Cependant tout ne peut pas venir d'un côté ; un mari qui doit naturellement avoir plus de force d'esprit, doit aussi être plus en état de se posséder lui-même, de dissimuler, de laisser tomber bien des choses qui ne tirent pas à conséquence : il doit avoir des attentions et des égards pour une épouse, et d'une compagne que Dieu lui a donnée, ne vouloir pas en faire une esclave. Dans tout cela, je le comprends, il faudra prendre sur soi, se faire violence, se gêner, se contraindre, et faire bien des sacrifices pénibles à la nature ; mais le bien de la paix doit l'emporter sur toute autre considération.

Père de famille affligé ! dans le besoin pressant où vous êtes de secours et de grâces, c'est dans la source même que vous devez les aller puiser, et ce n'est que par la prière que vous pouvez espérer de les obtenir. Offrez celle-ci de tout votre cœur à Dieu ; ayez une ferme confiance que, touché de votre état, il exaucera vos demandes, il adoucira votre sort, du moins il vous aidera à le rendre plus heureux dans le Ciel.

PRIÈRE

Au pied de la croix, du moins en esprit.

Dieu de bonté ! vous m'avez placé à la tête d'une famille dont vous m'avez confié la conduite ; je tâche de lui donner tous mes soins ; mais, malgré tous

mes soins, de combien d'inquiétudes ne suis-je pas comme accablé? L'administration des biens, l'embarras des affaires, la peine de subvenir à tout, source intarissable d'agitations et de sollicitudes continuelles pour moi, tous mes jours sont marqués par quelque peine nouvelle; environné de tant de chagrins, à peine puis-je respirer et goûter un moment de repos.

Si du moins, au milieu de tant d'embarras et de soins au dehors, je pouvais trouver la tranquillité et la paix dans l'intérieur de ma famille! mais, hélas! bien loin d'y trouver de la consolation, c'est dans le sein même de cette famille que je trouve la source la plus amère de mes afflictions; elles m'agitent, elles me troublent, elles me dévorent. Il serait naturel qu'en me donnant tous les soins pour les miens, je trouvasse du moins près d'eux un soutien et un adoucissement; j'y trouve, au contraire, un surcroît d'afflictions et de peines.

O mon Dieu! vous êtes le père commun de tous; vous êtes le mien et celui de mes enfants; c'est auprès de vous, et de vous seul, que je viens chercher ma consolation et ma force, inutilement j'espérais la trouver ailleurs: c'est donc auprès de vous et au pied de votre croix que je viens déposer les sentiments de mon cœur et les peines de mon état. S'il était de votre bon plaisir de me délivrer de ces peines, quelles actions de grâces n'aurais-je pas à vous rendre! Cependant, si votre volonté en a autrement disposé, qu'elle s'accomplisse, et non pas la mienne.

Je vous demande donc instamment deux choses essentielles à mon salut; la première, c'est le secours dont j'ai besoin pour supporter toutes les pei-

de mon état ; la seconde, c'est de les prendre dans votre esprit. Puisque vous voulez que je sois affligé, ne permettez pas que je perde le mérite de mes afflictions. Je les reçois de votre main, je vous les offre en esprit de pénitence et de résignation ; j'espère qu'avec le secours de votre grâce, je porterai le fardeau que vous m'imposez, et que, si je ne suis pas heureux en ce monde, du moins, par les afflictions mêmes de cette vie, vous me préparerez au bonheur de l'autre. Ainsi soit-il.

HISTOIRE.

Sage conduite d'un père qui, par sa douceur, sa prudence, sa patience, eut la consolation de ramener un fils de ses égarements et de ses excès.

Un père chrétien n'avait rien oublié pour donner une bonne éducation à son fils : bons exemples, instructions saintes, avis salutaires, tout avait été employé ; mais le mauvais naturel et les passions criminelles avaient dominé le fils, qui causait tous les jours de nouveaux chagrins en donnant dans de nouveaux désordres. Ce père infortuné apprit, de manière à ne pouvoir en douter, que ce fils dénaturé avait formé le projet détestable de l'assassiner pour jouir plus tôt de son héritage, et vivre en liberté. Pénétré de douleur, et voulant faire un dernier effort pour toucher ce cœur barbare, il dit un jour à son fils : Mon fils, voulez-vous venir vous promener avec moi ? Le fils y consent, peut-être pour exécuter son détestable dessein. Le père le mène *insensiblement* dans un endroit écarté, et assez *avancé* dans une forêt. Alors, s'arrêtant tout à

coup : Mon fils, lui dit-il, j'ai appris et je suis assuré que vous avez pris la résolution de m'assassiner. Malgré les sujets de plainte que j'ai contre vous, vous êtes mon fils, et je vous aime encore ; j'ai voulu vous donner une dernière marque de ma tendresse ; je vous ai conduit dans cette forêt et dans un endroit écarté, où nous serons sans témoins, et où on ne pourra avoir aucune connaissance de votre crime. Alors, tirant un poignard qu'il avait caché : Mon fils, lui dit-il, voilà un poignard, contentez votre passion, exécutez votre coupable projet, mettez-moi à mort, puisque vous l'avez résolu ; du moins, en mourant ici, je vous sauverai des mains de la justice humaine ; ce sera là la dernière preuve de ma tendresse pour vous, et dans mon extrême douleur, j'aurai du moins la consolation de vous sauver la vie, tandis que vous me l'ôtez. Le fils, touché, étonné, ne pouvait contenir ses soupirs : fondant en larmes, il se jette aux genoux de son père, lui demande mille fois pardon de son crime, lui proteste devant Dieu qu'il changera de conduite envers le meilleur et le plus tendre des pères. Il tint parole, et dès ce moment il donna à ce tendre père autant de consolation et de joie qu'il lui avait causé d'amertume et de chagrins. Ici, que de réflexions se présentent aux pères et aux enfants !

L'Épouse affligée.

Une mère, dans le sein de sa famille, ne manquera pas de croix, si elle veut remplir ses devoirs. La

dépendance où son état la réduit, le support mutuel des humeurs, l'attention continuelle sur tout le détail d'une maison, des enfants qui demandent des soins assidus et des exemples édifiants, des domestiques sur lesquels il faut veiller et dont il faut exiger le service, sans cependant le leur rendre trop onéreux, mille autres soins légers en eux-mêmes, mais dont la multitude et la continuité forment un assujettissement comme journalier; dans tout cela elle trouvera des occasions à bien des sacrifices. Heureuse si, trouvant tant de sujets de peines, elle s'en fait un sujet de mérites; sans aller les chercher au dehors, elle trouverait dans l'intérieur même de sa maison sa pénitence, sa mortification, et bien des moyens de mériter pour le Ciel.

Chargée d'un ménage qui lui est confié, elle voit à regret bien des choses qui devraient être autrement qu'elles ne sont, sans pouvoir y remédier; elle dit son avis, on ne l'écoute pas; il suffit qu'elle le propose pour qu'il soit contredit; quelquefois même elle n'ose représenter le bien, de peur de produire un plus grand mal: en tâchant de donner ses attentions à tout, elle n'a pas la consolation de contenter en rien. Prenant, autant qu'il est en elle, les voies de la patience et de la douceur, elle ne dit rien, elle gémit en secret, elle ordonne à sa langue de se taire, mais le cœur n'en souffre pas moins.

Que devenir dans cette situation? La première chose qu'elle doit faire, c'est de demander au Seigneur ses grâces, et d'être fidèle à y correspondre. En second lieu, bien assurée que devant Dieu la première dévotion sera toujours la dévotion du devoir, elle ne doit rien négliger de ce qui est de son

état, ensuite remettre tout entre les mains de Dieu, et attendre le reste du secours de sa grâce. En troisième lieu, être bien persuadée qu'elle n'a que les voies de la douceur pour amener les choses au point qu'elle désirerait; toute autre voie ne servirait qu'à aigrir le mal et à le rendre incurable.

PRIÈRE AU PIED DE LA CROIX.

Mon état ne me rend pas heureuse, ô mon Dieu! on ne saurait l'être en ce monde; si du moins il me rendait sainte, j'aurais de quoi me consoler de tout ce qui m'afflige. Vous voyez mes peines, ô vous le céleste époux de mon âme! vous les connaissez, elles sont sensibles; je marche par une voie parsemée d'épines; je compte mes jours par mes larmes, tout me devient un sujet de douleur, et rien ne contribue à la soulager.

Mes peines sont d'autant plus sensibles pour moi, que je n'ose m'en ouvrir à personne; vous êtes le seul, ô mon Dieu, à qui je puis les communiquer: obligée de dévorer en secret mes chagrins, j'en suis quelquefois accablée. Je sens bien, ô Dieu de bonté! que ce sont des moyens de salut que vous me ménagez, que je devrais entrer dans vos vues et m'y conformer; mais combien de fois, au contraire, par mes impatiences, mes vivacités, mes mauvaises humeurs, n'ai-je pas perdu le mérite de tout! Plus sensible à mes peines qu'à mes péchés, je ne m'occupe que de ce qui m'afflige, et je ne pense pas à ce qui pourrait me sanctifier.

Dans cette situation, ô Dieu de bonté! que me resterait-il, que de recourir à vous et à la prière?

mais, hélas ! souvent je voudrais prier, et je ne le puis ; l'affliction accable mon cœur et absorbe toutes mes pensées, je suis devant vous sans savoir que vous dire, sans goût et sans sentiment. Parlez-moi donc vous-même, ô vous le vrai consolateur de mon âme ! soutenez-moi au milieu de mes peines : donnez-moi cet esprit de pénitence, de patience, de douceur avec lequel je dois vous les offrir, afin que, si elles font la croix de ma vie, elles deviennent du moins la source de mon salut !

Régnez dans mon cœur, ô mon Dieu ! régnez dans ma maison et sur toute ma famille ; faites-y régner la paix ; faites-y régner votre grâce ; faites-y régner votre amour ; c'est par là que nous espérons de régner éternellement avec vous. Ainsi soit-il.

HISTOIRE.

Sainte Monique peut être regardée comme le modèle des personnes de son état ? Elle avait un mari sujet à bien des défauts ; elle eut un fils qui donna dans tous les égarements. Par la prière, la patience, la confiance en Dieu, après bien des soupirs et des larmes, elle eut la consolation de les ramener l'un et l'autre à Dieu. Dans quelque désordre que donnât son mari, elle n'eut jamais avec lui la moindre brouillerie sur ce sujet ; elle attendait avec patience que Dieu le ramenât dans les voies du salut. Quoiqu'il aimât tendrement son épouse et qu'il eût le fonds très-bon, il était emporté au delà de tout ce qu'on peut dire ; mais elle s'était fait une loi de ne jamais lui résister dans sa promptitude, et de ne lui pas répondre un seul mot. Quand il s'était emporté mal à propos, elle attendait qu'il

fût revenu ; alors elle lui rendait raison de sa conduite avec beaucoup de douceur et de déférence.

Ainsi, quand il arrivait que d'autres femmes, dont les maris étaient moins emportés que le sien, se plaignaient devant elles de leurs peines, et des colères de leurs époux dont elles portaient souvent encore des marques : Prenez-vous-en plutôt à votre langue, leur disait-elle en souriant ; car, ajoutait-elle, il ne convient pas à des épouses de tenir tête à leurs époux, qui doivent être les maîtres.

En récompense de sa patience et de sa douceur, Dieu accorda enfin à sainte Monique la grâce de voir son mari embrasser la foi, et de la pratiquer ; en sorte qu'il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre de sa conduite. Après la mort de son époux, on peut dire que cette sainte femme devint la servante de tous ceux qui servaient le Seigneur : elle était telle que saint Paul veut que soient toutes les veuves chrétiennes ; dans tous les temps fidèle et exacte à tous ses devoirs. Dans sa jeunesse elle avait rendu à son père et à sa mère tout ce que le respect l'obligeait de leur rendre ; dans la suite, elle avait gouverné sa famille selon les règles de la piété chrétienne. Ses bonnes œuvres avaient rendu témoignage de sa foi ; son fils égaré avait été durant un temps le fils de ses larmes ; par ses prières il devint sa gloire et sa consolation. Enfin elle termina saintement une vie qui n'avait été qu'un exercice continuel de douceur, de patience, de charité et de toutes les vertus.

Avis salutaires pour des épouses et des époux.

Il faut qu'entrant dans les vœux de la Providence sur eux, ils pensent sérieusement devant le Seigneur :

1° Que Dieu ne les a unis par le sacrement sur la terre, que pour les réunir plus intimement à jamais dans sa gloire ;

2° Qu'ils doivent s'aider mutuellement à vivre en chrétiens, et à servir le Seigneur dans leur état et selon leur état ;

3° Que, devant passer leur vie ensemble, ils doivent mutuellement supporter leur humeur, compatir à leurs peines, tâcher de se rendre cette vie heureuse, du moins éviter de se la rendre malheureuse et coupable ;

4° Que le bien de la paix entre eux , après la grâce de Dieu, est préférable à tout autre bien, et que, pour la conserver, il faut faire tous les sacrifices qu'elle exigera ; il en coûtera moins de prendre sur soi que de vivre dans des contestations et des agitations qui feraient d'une maison une espèce d'enfer ;

5° Que l'exemple qu'ils doivent donner à leurs enfants est un des devoirs indispensables de leur état : c'est moins par de bons discours que par une bonne conduite, qu'ils donneront cette éducation et ce bon exemple ;

6° Enfin qu'ils doivent se séparer un jour, et que chaque jour il faut s'attendre et se préparer à cette séparation ; s'ils vivent en chrétiens, elle ne sera que pour un temps, et la réunion sera éternelle.

Le Négociant.

Tout négociant véritablement chrétien doit établir son commerce sur ces trois fondements :

- 1° Sur une probité inviolable dans sa conduite;
- 2° Sur une application constante à ses affaires;
- 3° Et plus encore sur le secours des grâces de Dieu.

Pour l'ordinaire, il doit aussi s'attendre à trois choses :

- 1° A beaucoup d'obstacles à ses projets;
- 2° A beaucoup de vicissitudes dans sa fortune;
- 3° A beaucoup de dangers pour son salut.

D'une part il arrive souvent qu'on donne toute l'application possible au cours des affaires; on est attentif à profiter de toutes les occasions; on se flatte de pouvoir soutenir son commerce, établir une famille, assurer en quelque manière son sort; et, au moment où l'on croit y parvenir, une perte considérable vient enlever dans un instant le fruit des travaux de plusieurs années. Voilà les peines de cet état; les dangers du salut sont encore bien plus à craindre. Combien d'occasions où il est exposé, et où, sans une grâce spéciale de Dieu, on risque de perdre son âme en voulant sauver sa fortune! Qu'un négociant qui veut vivre en chrétien prenne donc garde à ces deux écueils : pour cela qu'il travaille avec beaucoup d'assiduité et de probité à son commerce; il le doit, puisque c'est son état : mais qu'il se souvienne toujours de l'oracle de l'Évangile, qui dit qu'il y a un négoce bien plus avantageux.

pour lui, en vertu duquel il peut gagner, non des biens fragiles et périssables, mais des trésors célestes, seuls capables d'assurer son bonheur.

En offrant au Seigneur la prière suivante en esprit de foi et de confiance, il pourra attirer les bénédictions de Dieu sur son commerce, et trouver une solide consolation dans ses peines.

PRIÈRE.

Grand Dieu ! qui nous avez mis au monde pour travailler et pour nous sauver, daignez écouter mes plaintes et exaucer mes prières. Quand, dans certains moments de repos, qui sont bien rares pour moi, je puis faire quelque réflexion : Hélas ! me dis-je à moi-même, quel est mon sort ! je suis accablé d'affaires, dévoré de soins, agité de mille inquiétudes. Rien de bien assuré dans mon état, toujours flottant entre l'espérance de quelque succès et la crainte de mille revers ; exposé au malheur des temps, à la mauvaise foi des personnes avec qui je traite, à mille obstacles que je ne puis ni éviter ni prévoir ? Ah ! grand Dieu ! si je me donnais autant de soins, si je prenais autant de peines pour mon salut que j'en prends pour mes affaires temporelles, je serais un grand saint ; mais, hélas ! tout occupé des unes, à peine ai-je le temps de respirer pour penser à l'autre ; mes jours passent, l'éternité s'avance, et je ne fais rien pour m'y préparer ; il est temps néanmoins d'y penser ; je le sens, je me le dis, je fais souvent là-dessus les plus saintes résolutions, et bientôt quelque *affaire imprévue*, quelque nouvelle affligeante ab-

sorbe toutes mes pensées et fait disparaître tous mes bons desseins.

Aidez-moi, ô mon Dieu ! car enfin je veux me sauver ; en vain aurais-je travaillé avec succès aux affaires de ce monde, si je venais à négliger la seule qui m'intéresse, et qui doit décider de mon bonheur ou de mon malheur éternel.

Voici donc, ô mon Dieu, à quoi je suis fermement résolu avec le secours de votre grâce, que j'implore et que j'espère de votre bonté : c'est au pied de votre croix que je vous le demande.

1° Je regarderai toujours l'affaire de mon salut comme la première et la plus essentielle que j'aie à traiter en ce monde.

2° Je donnerai tous mes soins à la conduite de mes affaires, et vous en serez toujours le premier motif.

3° J'y travaillerai avec toute la probité et la fidélité que la conscience demande de moi.

4° Quand il m'arrivera des revers et des pertes, j'adorerai les desseins de votre Providence, et je me soumettrai à ses saintes dispositions.

5° Je prendrai chaque année quelques jours de loisir pour penser à la grande affaire de mon salut, et pour mettre ordre à l'état de mon âme et à la préparation à mon éternité.

AVIS SALUTAIRES.

O vous tous qui vivez dans cette profession dissipante, laborieuse et pénible, rappelez-vous souvent ce grand oracle de l'Évangile : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.* (Matth. XVI.) De quoi

« veut à l'homme de posséder tout cet univers, s'il vient à perdre son âme? » Durant toute la vie on aura pensé, agi, travaillé pour faire une fortune fragile, pour acquérir des biens périssables, et à la mort on se trouve les mains vides de tout bien spirituel et solide : comment aller paraître devant Dieu dans cet état, n'ayant à lui présenter que des travaux stériles et d'inutiles regrets? Cherchez donc avant toute chose le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera ajouté par surcroît, si c'est pour votre bien, et selon les desseins de la divine Providence sur vous : *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.* (Matth. vi, 33.)

HISTOIRE.

Un négociant avait donné à son commerce toutes ses attentions ; soins , travaux , industrie , tout avait été employé ; et malgré tous les soins et tous les travaux , le commerce dépérissait de jour en jour ; peu de gain , et souvent des pertes considérables. Dans cette situation triste pour le présent , et donnant tout à craindre pour l'avenir , après avoir épuisé toutes les ressources humaines , on pensa à se tourner du côté de Dieu. Etant assemblé en famille , on chercha les moyens de remédier au mal , et voici le parti que l'on prit : on résolut de doubler les aumônes qu'on faisait ordinairement , et d'habiller un pauvre tous les ans dans la semaine sainte. Le Ciel agréa cette sainte pratique ; après quelques années , le Seigneur répandant ses bénédictions sur ce commerce , les fonds doublèrent , le crédit augmenta , les correspondances furent plus étendues et plus assurées , et

cette famille reconnaissante ne put méconnaître le doigt de Dieu qui avait si visiblement opéré en sa faveur.

On ne veut pas dire par là qu'il faille offrir les prières et les pratiques de piété uniquement en vue des biens temporels ; mais c'est pour montrer que dans le temporel même on a besoin que Dieu bénisse les travaux et les soins, qui sans cela deviendraient inutiles, ou ne prospéreraient devant les hommes que pour se tourner souvent en sources de crimes et de malédictions devant Dieu.

Les Artisans.

Il y a deux points qu'on ne saurait trop instamment recommander aux personnes de cette profession.

Le premier, c'est l'application au travail, c'est-à-dire, l'exactitude constante avec laquelle ils doivent s'y occuper et y employer leur temps.

Le second, c'est la vue de Dieu dans le travail, c'est-à-dire, le soin de le lui offrir et de le lui rapporter, de peur d'en perdre le mérite.

Il y a aussi deux choses qu'ils doivent extrêmement éviter : premièrement, les impatiences et les colères durant le travail ; en second lieu, le manque de probité et de bonne foi, en faisant un mauvais ouvrage qui trompe leurs pratiques et qui leur en fait perdre la confiance.

Il faut ajouter un troisième défaut, peut-être encore plus essentiel ; c'est que quelques ouvriers tra-

vaille^{ra}nt exactement tous les jours de la semaine , et ensuite le dimanche ils dépensent inutilement, ou au jeu, ou en d'autre débauche, le fruit de leur travail durant cette semaine : en conséquence, une épouse s'impatiente et murmure, des enfants et toute une famille manquent du nécessaire ; la paix est bannie d'une maison, et le désordre y règne souvent avec scandale. Plût au Ciel qu'un défaut si grand et si condamnable fût moins commun et moins ordinaire !

Mais, outre les vices qui peuvent se glisser dans cette profession, et qu'il faut éviter avec soin, il y a des peines et des croix qui en sont inséparables, et qui ont besoin de consolation. Pour obtenir la grâce de les supporter en chrétiens, ils pourront offrir la prière suivante, propre pour leur état.

PRIÈRE.

Quelle consolation pour moi, ô mon adorable Sauveur, dans la condition pénible et laborieuse où je suis, de penser que vous-même, durant plusieurs années, vous avez daigné sanctifier la même profession par le travail de vos mains ! que je serais heureux, si je pouvais le faire dans le même esprit et les mêmes sentiments ! je ne crains et ne refuse point le travail ; je le désire au contraire pour avoir le moyen de subsister à la sueur de mon front ; non je ne désire, je n'envie ni l'élévation des grands, ni l'abondance des riches, ni les plaisirs des mondains ; je ne vous demande que l'honnête médiocrité selon mon état, et plus encore la grâce d'en supporter les *peines avec patience*. Il y a bien des moments *tristes et des jours pénibles*, il est vrai ; mais les peines

finiront ; il ne nous restera que la récompense des bonnes œuvres : je n'en ai d'autre à vous présenter que mon travail. Il m'arrive bien des événements qui m'affligent ; j'y suis sensible, je m'en inquiète quelquefois jusqu'à me désier de votre divine providence et de votre bonté. Ah ! Seigneur, ayez pitié de ma faiblesse, et pardonnez mon infidélité ; je reconnais combien je suis coupable à vos yeux ; je devrais plutôt bénir mille fois cette providence divine qui ne m'a jamais manqué ; mais j'ai mis en elle ma confiance, en faisant de ma part ce qui dépendait de moi.

Continuez, mon Dieu, à soutenir ma faiblesse et à bénir mon travail, je m'y appliquerai avec plus d'assiduité, j'en supporterai les peines avec plus de patience, je vous les offrirai en esprit de pénitence pour mes péchés, je me résignerai enfin à tout ce que vous daignerez ordonner de moi et des miens : c'est votre grâce qui m'aidera à les accomplir.

Mère de mon Dieu, soyez ma tendre mère et celle de toute ma famille, pour qui je vous demande votre assistance. Grand saint Joseph, vous avez consacré votre vie au travail ; soyez le modèle et le protecteur de la mienne ; mais surtout obtenez-moi, à la fin de ma course, la grâce d'une sainte mort et d'une éternité bienheureuse.

Modèle de conduite et motif de consolation.

C'est en effet un modèle de conduite bien touchant, et un motif de consolation bien solide pour un artisan constamment appliqué à son travail, de penser qu'un grand saint, tel que saint Joseph, a

consacré toute sa vie aux soins laborieux de sa profession, vivant à la sueur de son front; offrant à Dieu les peines de son état, unissant la prière au travail; et consacrant le travail par la prière, se retirerait dans la médiocrité où la Providence l'avait placé; et passant ses jours dans une occupation également innocente et pénible.

Mais un exemple encore bien plus touchant et plus consolant pour les personnes de cet état; c'est celui de Jésus-Christ même, qui, tout Dieu qu'il était, et maître souverain de toutes choses; n'a pas dédaigné de passer trente années dans l'obscurité et les peines de cette profession; montrant à tout l'univers que les occupations les plus viles en apparence, et les plus abjectes aux yeux des hommes, peuvent être très-grandes et très-méritoires aux yeux de Dieu. Tout dépend du motif : agissez par un motif supérieur, et les plus petites choses acquerront une valeur infinie pour le Ciel.

Le Paysan ou le Laboureur.

Cet état n'est sûrement pas le plus heureux selon le monde, mais peut-être est-ce le moins exposé pour le salut. Une vie constamment laborieuse, un état communément d'indigence, tout au plus d'extrême médiocrité, l'éloignement d'une infinité d'occasions dangereuses, tel est leur partage ordinaire. Tout ce qui leur manque, c'est de connaître le bonheur de leur état, selon les vues de la foi, et savoir *mettre à profit* durant le cours de leur vie pénible,

le moyen qu'ils ont pour mériter une éternité de bonheur.

Pour les y engager et les y aider, voici les avis salutaires qu'on peut leur donner :

1° Que le matin ils fassent une courte et fervente prière pour commencer saintement la journée;

2° Qu'avant de commencer leur travail, ils l'offrent à Dieu en esprit de pénitence ;

3° Que durant la journée ils élèvent de temps en temps leur cœur à Dieu ;

4° Que les dimanches et les fêtes ils soient assidus aux offices divins et aux instructions de la paroisse, ils n'ont guère que ce temps pour le donner au service de Dieu ;

5° Surtout qu'ils fréquentent de temps en temps les sacrements, ils sont communément assez négligés dans cet état.

En suivant ces sages conseils, ils attireront les grâces de Dieu sur eux-mêmes, les bénédictions du Ciel sur leur travail, ils sanctifieront leur vie et leurs peines, et par là ils mériteront une couronne plus éclatante que celle de bien des grands et des heureux du siècle dont ils ont envié le sort.

Ceux qui seront en état de lire pourront offrir cette prière au Seigneur.

PRIÈRE.

Dieu tout puissant! qui avez établi les différentes conditions dans l'ordre de votre Providence, vous m'avez placé dans un état bien pénible; je n'ai pour tout bien en ce monde que le travail de mes mains; la terre que je cultive est souvent pour moi une *terre ingrate*, qui ne produit que des ronces et des

épines. Le malheur des temps, le dérangement des saisons, les orages, les grêles, les inondations ravagent les campagnes, et enlèvent l'espérance des récoltes, et souvent, après avoir arrosé la terre de mes sueurs, je me vois obligé de l'arroser de mes larmes.

Je comprends, ô mon Dieu, que ce sont nos péchés qui nous attirent les fléaux de votre colère; et encore tel est notre aveuglement, que nous ne voulons pas reconnaître la main qui nous frappe; au lieu de la désarmer par notre soumission, notre patience, notre repentir, nous nous livrons aux plaintes, aux murmures, quelquefois même aux imprécations et aux blasphèmes contre votre providence. Malheureux que je suis! j'ai été de ce nombre; dans le temps que vous me punissiez de mes offenses, je vous offensais de nouveau.

Dieu des miséricordes, ayez pitié de vos enfants! quelque coupables qu'ils soient, ils sont l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang; j'en ai abusé, ô mon Dieu! mais je m'en repens, et à l'avenir je serai plus fidèle, plus soumis, et plus résigné: quelque sensibles que soient les coups dont vous me frappez, vous ne me punissez pas autant que je le mérite. Après tout, que gagnerais-je par mes impatiences, mes plaintes et mes murmures? ferais-je par là cesser mes malheurs? n'en attirerais-je pas de plus grands encore? et ne serait-ce pas le comble des malheurs pour moi, si, après avoir tant souffert en ce monde, j'étais encore condamné à souffrir éternellement dans l'autre?

C'en est fait, mon Dieu, avec le secours de votre *grâce*, je réformerai ma conduite, j'adorerai en tout

votre providence, je baiserais la main qui me frappe, je me consolerais enfin de mes peines par l'espérance du pardon de mes péchés et de la récompense de mes travaux.

PRATIQUES.

Durant votre travail, vous pourriez vous occuper à de saintes pensées et de bons sentiments ; votre travail même vous en fournirait sans cesse des occasions, si vous en saviez profiter. Par exemple :

Quand vous cultivez la terre, et que vous en arrachez les mauvaises herbes, priez Dieu de cultiver lui-même votre cœur et d'en arracher les passions et les mauvaises inclinations.

Quand vous jetez le grain dans cette terre, priez le Seigneur de jeter le bon grain de sa grâce, et de le faire fructifier dans votre âme.

Quand les orages, les grêles, les inondations ravagent la campagne, pensez aux ravages que le péché fait dans une âme.

Quand vous moissonnez et que vous faites votre récolte, examinez si vous avez recueilli une abondante moisson de mérites pour le Ciel, et si vous avez amassé beaucoup de bonnes œuvres pour mettre dans les trésors de l'éternité.

En un mot, dans toutes vos actions de la journée, faites attention aux réflexions qu'elles vous présentent. Ces bons sentiments rendront vos peines consolantes, du moins elles les rendront méritoires.

Mais surtout, quand vous considérez la terre, et que vous voyez cette belle verdure, ces fleurs, ces fruits, tout ce grand et magnifique spectacle qu'elle nous présente; quand surtout vous levez les yeux,

et que vous voyez la beauté du Ciel et des astres, dites-vous à vous-même : Que Dieu est grand dans tous ses ouvrages ! et s'il a tant fait pour les hommes vivant dans un lieu d'exil, que ne fera-t-il pas en faveur de ses élus dans le séjour de sa gloire ?

Exemple et motif de consolation.

La profession de cultivateur de la terre a été comme la première occupation de tous les habitants de l'univers. Dans les premiers temps, les grands, les riches, les généraux d'armées eux-mêmes cultivaient leurs champs de leurs mains, et se nourrissaient du fruit de leurs travaux. Si dans la suite cette profession a perdu de son lustre devant les hommes, elle n'a rien perdu de son mérite devant Dieu. Quelque abjecte qu'elle paraisse, elle a produit des saints, et de grands saints ; témoin un saint Isidore, laboureur ; témoin tant de saints solitaires constamment occupés des travaux de la terre après le temps destiné à la prière. Que les personnes dévouées à cette profession se consolent dans les peines de leur état ; elles peuvent contribuer infiniment à leur salut, si elles les offrent à Dieu dans un esprit véritablement chrétien ; que d'occasions d'exercer les vertus ne leur offrent-elles pas ! l'humilité, la patience, la mortification, la conformité à la volonté de Dieu, semblent naître pour elles du sein de la terre qu'elles cultivent ; si par la pratique de ces vertus elles attirent sur elles les bénédictions du Ciel, leur état est plus grand, plus relevé devant Dieu que celui des riches, des grands, des heureux de la terre, qui abusent de leurs richesses et de leur grandeur. Rien de grand devant Dieu que

ce qui est saint ; et on peut être aussi saint dans cet état que dans tous les autres. Voilà la grande consolation qui doit les soutenir dans les peines de cette vie, en attendant la récompense qui leur est préparée dans l'autre. C'est par la croix qu'on obtient la couronne.

Les Domestiques.

Pour remplir les devoirs que leur état leur impose, les domestiques doivent trois choses à leurs maîtres ; le respect, l'obéissance, la fidélité :

1° Le respect pour leurs personnes ;

2° L'obéissance à leurs ordres ;

3° La fidélité dans leur service. On doit ajouter le zèle pour leurs intérêts, surtout dans les points dont ils sont spécialement chargés.

En recevant le salaire, les domestiques engagent leur temps, leur travail et leur liberté ; ils ne sont plus à eux-mêmes, ils sont à leurs maîtres, auxquels ils doivent obéir dans les choses qui sont selon la conscience ; car si les maîtres ordonnaient quelque chose évidemment contre la loi de Dieu, il est constant qu'un domestique ne devrait point obéir. Dieu est le premier maître, et la conscience la première loi.

Tous les devoirs doivent être remplis, et ils ne peuvent être remplis sans qu'il en coûte et sans faire bien des sacrifices. Cette privation entière de la liberté, cette dépendance absolue des maîtres, cet assujettissement continuel à leurs volontés, ce support

souvent si pénible de leur humeur et de leur caractère, n'être jamais à soi, toujours incertain de son sort, toujours dans la crainte de ne pas contenter, d'essayer des plaintes et des reproches ; tout cela est triste et affligeant ; mais enfin tout cela entre dans les engagements de cet état. Encore une fois, quand on est au service des autres, on n'est pas à soi ; mais on peut et on doit être à Dieu.

Que si cet état a des peines selon la nature, il y a aussi bien des motifs qui peuvent les adoucir selon Dieu. Que les domestiques fassent attention aux considérations suivantes, et qu'ils se les rappellent souvent :

1° Que Jésus-Christ venant au monde a dit qu'il ne venait point pour être servi, mais pour servir lui-même ;

2° Que cet état, pénible devant le monde, peut leur donner bien des occasions de mériter devant Dieu ;

3° Que dans tout autre état ils auraient à souffrir, et à porter d'autres croix peut-être encore plus pesantes ;

4° Enfin que dans le Ciel nous serons tous égaux, et que les domestiques seront même un jour au-dessus de leurs maîtres, s'ils ont été plus fidèles à Dieu.

PRIÈRE.

Vous nous avez dit, adorable Sauveur, que vous étiez venu au monde, non pour être servi, mais pour servir vous-même les autres : que cette parole est bien capable d'adoucir les peines de mon état ! elles *sont grandes*, et j'en sens quelquefois tout le poids.

Ah ! Seigneur, si je les prenais dans votre esprit, que n'aurais-je pas à mériter pour le Ciel ! me faudrait-il d'autres pénitences et d'autres mortifications ? Celle-là venant de votre main, et se trouvant dans l'ordre de la Providence, ne suffirait-elle pas pour expier mes péchés et pour me faire mériter une place parmi vos élus ? C'est là à quoi je vais me résoudre, ô mon Dieu, comme à l'unique moyen d'attirer vos grâces, d'adoucir mes peines et d'opérer mon salut. Voici les résolutions que je vous consacre :

1° Je regarderai votre personne même dans celle de mes maîtres, et je ne leur parlerai jamais qu'avec la déférence et le respect que je leur dois ;

2° Je vous offrirai chaque jour les peines de mon état, comme la pénitence de mes péchés ;

3° Je conserverai la paix avec tous ceux avec qui j'ai à traiter et à vivre ;

4° Je me consolerais des peines du temps par l'espérance du bonheur de l'éternité ;

5° Sur toutes choses j'éviterai avec soin l'oisiveté, les mauvaises compagnies et les mauvais exemples ; car, je le comprends, ce sont les trois plus grands ennemis à craindre dans cet état.

HISTOIRE.

Il y a des domestiques fidèles, laborieux, pacifiques, ayant à cœur le service et les vrais intérêts de leurs maîtres ; mais il faut aussi convenir qu'il s'en trouve quelquefois dans des dispositions bien contraires et bien opposées. Voici l'exemple d'un do-

mestique possédé par le démon de l'envie, de la jalousie, de la calomnie, qui le précipita enfin dans les plus grands malheurs.

Sainte Elisabeth, reine de Portugal, était si charitable envers les pauvres, qu'outre qu'elle avait ordonné à son aumônier de ne jamais refuser l'aumône à personne, elle faisait encore de continuelles charités de ses propres mains ou par celles des gens de sa suite. Comme elle se servait d'ordinaire pour cet effet d'un de ses domestiques en qui elle avait reconnu une grande piété, il arriva qu'un autre domestique, soit par envie contre lui, soit pour faire le zélé auprès du roi, l'accusa d'avoir une intelligence criminelle avec la reine. Quoique le roi n'ajoutât pas une entière foi à ce rapport, cependant, comme il était déjà indisposé contre la reine, et que son esprit était agité de soupçons, il résolut de se débarrasser secrètement du domestique ; voici le moyen qu'il choisit pour cela. En passant le même jour par un lieu où l'on faisait cuire de la chaux, il fit appeler les gens qui avaient soin d'entretenir le feu du fourneau, et leur dit que le lendemain au matin il leur enverrait un homme leur demander s'ils avaient exécuté ses ordres, et qu'ils ne manquassent pas aussitôt de le jeter dans le feu : après cela le roi s'en retourna, et commanda au domestique de la reine d'aller le lendemain de bonne heure faire cette commission. Il obéit ; mais Dieu, qui a toujours soin des siens, permit que, comme il passait auprès d'une église, il entendit la cloche sonner une messe. Il entre, entend cette messe, et deux autres qui se dirent tout de suite l'une après l'autre. Cependant le roi, impatient de savoir s'il avait été obéi, voit par

hasard l'autre domestique qui avait accusé la reine, et lui ordonne d'aller en diligence demander aux gens du fourneau s'ils avaient fait ce qu'il leur avait commandé; mais à peine eurent-ils entendu ce qu'il avait chargé de leur dire, que le prenant pour celui dont le roi leur avait parlé, ils se saisirent de lui, et le jetèrent tout vivant dans le feu. Durant ce temps, l'autre qui avait achevé de satisfaire à sa dévotion, va faire son message, et ayant reçu pour réponse qu'ils avaient exécuté les ordres, il retourne rendre cette réponse au roi même, qui, saisi d'étonnement, et tout furieux de voir que la chose était arrivée tout au contraire de ce qu'il avait projeté, lui demanda où il s'était arrêté si longtemps. Le domestique lui dit qu'en passant près d'une église il avait entendu la cloche de la messe, que cela l'avait engagé à y entrer; qu'il y était demeuré jusqu'à la fin de cette messe, et en avait encore entendu deux autres qui s'étaient dites consécutivement; ajoutant que son père, en lui donnant sa bénédiction ayant que de mourir, lui avait recommandé sur toutes choses d'entendre jusqu'à la fin toutes les messes qu'il verrait commencer. Alors le roi, rentrant en lui-même, comprit que tout cela ne pouvait être arrivé que par un juste jugement de Dieu, qui par là avait fait connaître l'innocence de la reine, puni la malice de ce criminel domestique, et récompensé la piété de l'autre, dont la fidélité avait été injustement accusée. Reconnaissant donc par là l'innocence de la reine, il chassa entièrement de son esprit toutes les mauvaises impressions qu'il avait conçues injustement contre elle et lui rendit son estime et sa tendresse.

(Tiré de la vie de cette sainte.)

1° Comprendons combien il faut se défier des faux rapports, et se mettre en garde contre leur surprise.

2° Adorons la providence spéciale de Dieu dans la protection qu'il donne souvent à l'innocence, et dans la punition qu'il exerce contre la calomnie.

3° Ayons une dévotion particulière envers le sacrifice de la messe, et, autant que nous le pourrons, procurons-nous la consolation d'y assister.

Les personnes consacrées au service des pauvres et au soulagement des malades et des affligés.

Cet article regarde bien des personnes qui ont besoin d'être soutenues dans leurs bons sentiments, pour soutenir elles-mêmes la bonne œuvre qui leur est confiée. Il intéresse tout à la fois :

Les dames de la Miséricorde

Les sœurs de la Charité,

Les hospitalières,

Les sœurs de saint Joseph,

Ceux qui sont chargés des prisons.

En un mot, tous ceux qui consacrent leur temps, leur zèle, leurs soins, leur charité au soulagement des pauvres malades, des affligés, de tous les malheureux qui réclament leur assistance.

Dans les vues de la foi, rien de si grand que cette œuvre ; elle est infiniment agréable à Dieu, elle est *très-méritoire* pour ceux qui l'exercent ; elle est

très-édifiante pour ceux qui en sont les objets et les témoins ; enfin elle est canonisée par Jésus-Christ même et toute conforme à l'esprit de son évangile.

Mais cette œuvre, qui d'une part annonce de si grands avantages, de l'autre présente aussi bien des difficultés, des obstacles et des contradictions ; car enfin, parmi ces pauvres, ces malades et ces affligés, il s'en trouve de tout caractère et de toute espèce.

Il y en a de rebutants qui, par eux-mêmes, ne seraient capables d'inspirer que de l'éloignement et du dégoût.

Il y en a d'ingrats, incapables de sentir un bienfait et d'en témoigner la moindre reconnaissance.

Il y en a d'importuns, qui demandent sans cesse et reviennent tous les jours à la charge.

Il y en a de brusques et de colères, qui ont plutôt dit une parole dure que fait un remerciement.

Il y en a qui ne sont jamais contents ; quoi qu'on fasse pour eux, on n'a jamais rien fait. Il en est tel pour qui seul on s'épuiserait, et encore à peine serait-il satisfait.

Il y en a de médisants, de murmurateurs, dont les mauvaises langues ne cessent de lancer les traits les plus odieux, les plus injurieux contre leurs bienfaiteurs mêmes.

Si dans cette bonne œuvre on n'écoutait que les sentiments de la nature, on serait rebuté ; le dégoût, l'ennui, l'impatience saisiraient bientôt ; on se livrerait au découragement, et dans ce découragement on serait tenté de tout abandonner. Des sentiments plus dignes de Dieu doivent soutenir, animer, con-

solar. Voici des motifs bien capables d'inspirer ces grands sentimens aux personnes dévouées à cette œuvre de charité :

1° Que dans les personnes de ces pauvres et de ces malades elles considèrent la personne de Jésus-Christ ; cette grande vue seule suffirait pour faire surmonter toutes les répugnances et adoucir toutes les amertumes ;

2° Quand elles seront dégoûtées, rebutées par les peines que présente la bonne œuvre, qu'elles pensent à la grandeur de la récompense qui lui est promise ;

3° Qu'elles rappellent le souvenir de leurs péchés, et qu'elles s'estiment heureuses d'avoir quelque pénitence à offrir à Dieu ; un seul de leurs péchés aurait mérité l'enfer ;

4° Qu'elles pensent que Dieu aurait pu les mettre elles-mêmes dans le triste état où sont ces pauvres, ces malades et ces affligés. Qu'ont-elles fait à Dieu pour n'être pas nées dans cette condition et réduites à la misère ?

5° Si elles y étaient, que voudraient-elles que l'on fit pour les soulager ? Qu'elles le fassent donc elles-mêmes à l'égard des autres ; encore vaut-il mieux soulager les malheureux que de l'être ;

6° Mais surtout qu'elles pensent à ce qui arrivera au grand jour du jugement. Que dira Jésus-Christ ? Venez, les bien-aimés de mon Père : *Venite, benedicti Patris mei.* (Matth. xxv.) J'ai eu faim, et vous m'avez nourri ; j'ai eu soif, et vous m'avez désaltéré ; j'étais sans habit, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade sur un lit de douleur, prisonnier et dans le sein des cachots, et vous m'avez visité, sou-

lâgé, consolé; le temps des récompenses est arrivé; venez, entrez dans le royaume céleste qui vous a été préparé : *Possidete regnum quod vobis paratum est à constitutione mundi*. Or, âmes charitables consacrées au soulagement des affligés, c'est à vous-mêmes que Jésus-Christ adressera un jour ces divines paroles; c'est vous-mêmes qui aurez la consolation de les entendre de la bouche de votre Sauveur, et c'est en votre faveur qu'il accomplira ces magnifiques promesses.

Continuez donc constamment à vous dévouer à une œuvre si digne de votre religion; surmontez généreusement les répugnances que vous pouvez y éprouver; plus vous prendrez sur vous, plus vous mériterez devant Dieu. Non-seulement surmontez ces répugnances, mais lâchez même de ne pas les laisser apercevoir; que Dieu seul soit le témoin de vos sacrifices : parmi les malades et les affligés, choisissez par préférence ceux qui sont plus capables de rebuter; témoignez-leur plus de bonté et de zèle; agissez uniquement en vue de Dieu seul; que la vanité, le respect humain, n'altèrent en rien la pureté de vos intentions et le mérite de vos actions; il est trop précieux pour en rien perdre; surtout regardez toujours en tout la personne de Jésus-Christ, celle des pauvres vous deviendra respectable.

PRIÈRE.

Oui, mon adorable Sauveur! tels sont les sentiments que je désire prendre; je veux les graver dans mon cœur, ou plutôt les puiser dans le vôtre, *en faire la règle de ma conduite, le motif de mes*

actions, la consolation dans mes peines; et, par amour pour vous, voici à quoi je m'engage :

1° Loin de me laisser rebuter par mes répugnances dans cette bonne œuvre, je m'y consacrerai de nouveau, et avec une nouvelle ardeur.

2° Je n'aurai en vue que vous seul, et le désir de vous plaire et de vous servir.

3° Je vous offrirai tous mes dégoûts et mes répugnances en esprit de pénitence pour mes péchés.

4° Je compatirai de cœur aux souffrances et aux misères des pauvres affligés; je me dirai souvent : Je pouvais être à leur place.

5° Les plus rebutants et les plus délaissés seront par préférence l'objet de mes soins et de mes attentions.

6° Surtout, adorable Sauveur ! je vous regarderai vous-même dans chacun de ces affligés.

Pardon, mon Dieu, des sentiments contraires que j'ai montrés jusqu'à présent; j'étais indigne d'être employé à une œuvre si sainte; je n'en connaissais ni le mérite, ni le prix; vous avez daigné me le faire connaître, vous daignerez encore me soutenir. Heureuse si je pouvais finir ma course dans ce saint exercice !

EXEMPLE.

On peut dire que sainte de Chantal, quoique encore dans le monde, avait déjà puisé l'esprit de charité, de patience et de zèle dans le cœur de Jésus-Christ et au pied de la croix. Elle exerçait cette charité envers tous et en toute occasion; mais son plus grand attrait, son attrait vainqueur fut toujours pour les pauvres et pour les malades.

Elle n'était pas de ces personnes qui ne regardent les pauvres que comme des importuns, et qui ne leur donnent que pour se délivrer de leurs importunités ; elle les aimait, elle les respectait , elle leur donnait avec plus de joie qu'ils ne recevaient. Durant une cruelle famine, elle nourrit non-seulement les pauvres de ses terres, mais encore tous ceux de tous les lieux d'alentour : ils accouraient à elle de toutes parts comme à la mère commune de tous les affligés. Elle fit plus encore ; elle ordonna de chercher et de lui amener tous les malades des environs, surtout les plus délaissés : elle fut obéie et servie suivant ses désirs. On lui amena un pauvre infortuné trouvé dans un chemin, étendu le long d'un haie, couvert d'une ulcère à inspirer de l'horreur ; quel trésor pour elle ! Elle reçoit ce lépreux comme un présent du Ciel, elle panse ses plaies, elle lave son ulcère pendant quatre mois entiers, elle le sert elle-même, souvent à genoux ; elle le garde chez elle jusqu'à la mort. Sur le point qu'il est d'expirer : « Madame, lui dit-il, si le Seigneur exauce la prière des pauvres, que votre récompense sera un jour abondante ! — Allez, mon enfant, lui dit-elle en l'embrassant et l'arrosant de ses larmes, vous avez ressemblé au Lazare pendant votre vie ; vous allez être porté comme lui dans le Ciel par les mains des anges. » Il expire à l'instant : elle veut l'ensevelir de ses propres mains ; et comme on veut l'en empêcher, de crainte qu'elle ne contracte son mal : « Non, dit-elle, je ne crains d'autre lèpre que celle du péché. » Quels sentiments ! quelle foi ! Telle était madame de Chantal à l'âge de vingt-deux ans. Entendez-vous, âmes mondai-

nes, délicates et sensuelles? Vous l'entendrez avec plus de consolation, vous, dames chrétiennes, qui consacrez vos soins, votre temps, votre zèle au soulagement des pauvres et des malades; cette grande sainte, que vous avez prise pour modèle dans vos charitables fonctions, vous obtiendra aussi la juste récompense de vos pénibles travaux.

Les P uvrés.

Il faut convenir que la pauvreté, si on ne la considère que dans les vues purement humaines et selon les idées ordinaires du monde, c'est un état bien triste et bien affligeant pour ceux que la Providence y a condamnés.

Etat de disette et d'indigence qui réduit à manquer de tout, souvent même des choses les plus nécessaires à la vie, et sans lesquelles on ne saurait subsister.

Etat de mortification et de souffrance : que n'a-t-on pas à endurer dans cet état? mal habillé, mal nourri, mal logé; exposé à toutes les rigueurs du froid, de la chaleur, à toutes les incommodités des saisons; sans pouvoir s'en mettre à couvert.

Etat de sujétion et de dépendance, on est obligé de ramper en quelque manière devant les autres, et de se rendre comme esclave de leurs volontés, de leurs caprices et de leur humeur; on en gémit, mais le besoin y réduit.

Etat d'humiliation et d'abjection, jusqu'à essayer les refus, les rebuts, les mépris des riches, banni des sociétés et des assemblées, n'osant presque paraître

nulle part sans être exposé à quelque nouvelle amertume.

Etat de perplexité et d'incertitude. On souffre à présent sans savoir ce qu'on deviendra à la fin de ses jours, réduit peut-être à une situation encore plus déplorable; en un mot, la pauvreté est une misère qui en produit une infinité d'autres.

Personnes pauvres ! tel est votre état; si vous ne l'envisagez que sous ce point de vue, vous n'y trouverez que des gémissements et des soupirs, vous n'y puiserez que des pleurs et des larmes; mais si, élevant vos idées, vous le regardez dans les sentiments de la foi, il se présentera sous un point de vue bien différent à vos yeux. Faites donc attention aux motifs suivants :

1° Considérez d'abord que Jésus-Christ venant au monde, a choisi votre état préférablement à celui des riches, ne possédant rien sur la terre, manquant quelquefois des choses nécessaires, n'ayant pas même où reposer sa tête.

2° En conséquence, votre état de pauvreté vous donne une sainte conformité avec ce divin modèle des prédestinés, et dans cette conformité un gage comme assuré de votre bonheur éternel.

3° Elle vous met à couvert d'une infinité de dangers pour votre salut, où les riches sont sans cesse exposés, et où ils font souvent un funeste naufrage.

4° La pauvreté vous met hors d'état de contenir des passions auxquelles vous ne seriez peut-être que trop naturellement portés, si vous aviez eu le moyen de les satisfaire,

5° Elle vous donne occasion de pratiquer bien des vertus, humilité, douceur, patience, et tant

d'autres qui, dans un état d'abondance, vous auraient été inconnues.

6° Elle vous détache de la vie, et vous adoucit les rigueurs de la mort : on n'est guère attaché à cette vie quand on n'y trouve que des souffrances, et à la mort les liens sont bientôt rompus ; quand on ne tient à rien , on quitte sans peine un séjour où l'on ne vivait que pour souffrir ; mille fois on avait désiré de finir sa course avec ses misères.

Enfin considérez que la pauvreté temporelle , si elle est accompagnée d'un esprit de foi et de détachement intérieur, est élevée au rang des béatitudes par Jésus-Christ même, et qu'elle donne dès ce monde un droit comme anticipé au royaume du Ciel ; c'est ce Dieu Sauveur même qui vous en assure : « Bienheureux, dit-il, les pauvres d'esprit, parce que le royaume des Cieux leur appartient. » Quel oracle ! quel motif ! quel fonds de consolation pour vous , si vous savez y puiser !

Mais prenez garde, pour goûter ces douces consolations promises à la pauvreté, je l'ai dit, il faut en prendre l'esprit : humilité , douceur , patience , conformité à la volonté de Dieu, résignation dans les peines , abandon à la Providence ; car si , au lieu de ces sentiments, vous vous livrez aux plaintes, aux murmures, aux impatiences, le dirai-je ? aux imprécations , aux blasphèmes, à une espèce de désespoir , hélas ! loin d'adoucir vos souffrances, en attirant les secours du Ciel, vous offensez Dieu, vous éloignez ses grâces, vous perdez les mérites de toutes vos peines, et après avoir souffert *continuellement* en ce monde, vous vous exposez *encore* à souffrir éternellement dans l'autre.

PRIÈRE.

Jusqu'à présent, ô mon Dieu ! je n'ai fait attention qu'aux incommodités et aux peines de mon état , et je n'en connaissais pas les avantages , du moins pour l'éternité; et par là, au lieu d'en profiter comme je le devais, je me suis abandonné au chagrin, à l'abattement, et, ce qui est encore plus coupable, aux plaintes et aux murmures. Je vous en demande pardon, ô Dieu de bonté ! je ne jugeais des choses que selon l'aveugle nature , et non selon la foi consolante. J'accepte donc les peines de mon état en esprit de soumission et de dépendance à vos ordres. Ah ! quand je pense que vous-même , adorable Sauveur , vous avez choisi cet état par préférence à celui des riches, que vous l'avez honoré et sanctifié dans votre personne, ne dois-je pas m'estimer heureux d'avoir cette sainte conformité avec vous ? Du moins, à votre exemple, ne dois-je pas supporter toutes les peines que cet état présente , en vue des récompenses qu'il fait espérer ? Je suis pauvre en ce monde, je puis être riche dans l'autre ; je vis dans l'humiliation parmi les hommes, elle peut me procurer la gloire même des élus ; je n'ai pas la graisse de la terre, je puis espérer la rosée du Ciel. Rappelez-vous souvent ces saintes pensées, ô mon Dieu ! elles me sont nécessaires pour me soutenir dans la misère et l'indigence où je passe mes jours. Peut-être, hélas ! me la suis-je procurée par ma faute ; j'en accepte la pénitence : heureux si elle peut m'attirer vos miséricordes et vos grâces !

Les Riches.

S'il est juste de donner des motifs de consolation aux pauvres qui gémissent dans la disette, peut-être, dans un sens, serait-il nécessaire de donner des motifs de douleur et de crainte aux riches qui naagent dans l'abondance. Que de sujets en effet n'ont-ils pas de gémir et de craindre dans leur état ? Tout riches qu'ils sont, tout heureux qu'ils peuvent paraître, l'attachement aux biens qu'ils possèdent, le soin de les conserver, le désir avide de les augmenter, la crainte continuelle de les perdre, le chagrin, le regret, l'espèce de désespoir, s'ils viennent à les perdre en effet : tout cela, s'ils y réfléchissaient bien devant Dieu, leur fournirait bien des sujets de gémissements et de crainte; cependant ce ne sont point encore là les plus grands; il est encore des objets bien plus à craindre pour eux.

Le terrible danger où ils vivent pour leur salut dans cette abondance de biens, les moyens qu'ils leur donnent de contenter toutes leurs passions, l'abus criminel qu'ils en font si souvent, le compte terrible qu'ils auront un jour à rendre à Dieu de l'usage qu'ils en auront fait; voilà ce qui devrait les jeter dans les plus vives alarmes sur le péril imminent et continuel où le salut de leur ame est exposé.

Le pauvre souffre, le malade languit, la veuve et l'orphelin sont abandonnés, la calamité des temps réduit des familles entières à se nourrir à peine du pain arrosé de leurs larmes, et le riche prodigue

son abondance en jeux, en festins, en débauches, en dépenses superflues et criminelles.

Grand Dieu! juste Dieu! quel jugement, quel châtement préparez-vous à ces cœurs durs, à ces entrailles de fer?

Aussi le Sauveur du monde, en parlant des riches du siècle, disait-il dans une espèce d'exclamation, « qu'il est aussi difficile à un riche de se sauver que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille; » et ensuite, prenant un ton de menace et de terreur : « Malheur à vous, riches! malheur à vous, ajoutait-il, parce que vos trésors périssables se changeront un jour en trésors de colère : » et l'apôtre saint Jacques, entrant dans les sentiments de son divin maître : « Pleurez, dit-il, riches de la terre, poussez des gémissements et des hurlements lamentables sur votre état et sur vos dangers; viendra un jour où vos richesses vous abandonnant ne vous laisseront que les regrets, l'amertume et le désespoir. »

Terribles oracles, effrayants anathèmes, capables d'alarmer tout homme abondant en ses possessions! Il est vrai qu'ils ne regardent que les riches avarés, impitoyables, qui s'attachent criminellement à leurs richesses, et qui en font l'aliment de leur passion; car, si d'ailleurs ils en font un usage légitime; s'ils n'y attachent pas leur cœur; si, selon le conseil de l'Apôtre, ils les ont comme ne les ayant pas, ils les possèdent comme ne les possédant pas; si surtout, écoutant la voix de Jésus-Christ même, ils font part aux pauvres de leur abondance; s'ils ouvrent leurs cœurs aux cris de l'indigence, et leurs mains à la misère qui récla-

ment leur assistance, alors ils auront de quoi se consoler dans les dangers de leur état parce que, dans ces sentiments, leurs richesses, loin d'être un obstacle, pourront devenir même un moyen de salut.

Combien de bonnes œuvres qu'ils pourraient pratiquer, et qui se présenteraient tous les jours à eux ! tant de familles désolées qu'ils pourraient soulager ; tant d'enfants abandonnés à qui ils pourraient procurer une éducation ; tant de jeunes personnes dont la pauvreté met la pudeur en danger, et qu'ils pourraient mettre à couvert ; surtout tant de misères cachées qui n'osent s'annoncer et se produire, qu'ils pourraient prévenir, aider, consoler ; quelle consolation ne serait-ce pas pour eux-mêmes de faire un si saint emploi de leurs biens, et de les consacrer ainsi à faire des heureux ! S'ils savaient semer le bon grain par leurs richesses, qu'elle abondante moisson de mérites ne recueilleraient-ils pas ! Alors leurs richesses deviendraient des sources de bénédictions et de grâces, au lieu d'être une occasion de péché et de damnation, comme elles ne sont que trop ordinairement entre les mains des riches. Qu'ils prient donc le Seigneur de les éclairer, de les toucher, de leur faire connaître la manière dont ils doivent user des biens qu'ils possèdent ; mais qu'ils se souviennent toujours que leur état est dangereux, qu'il leur donne mille occasions de se perdre, et que, pour l'ordinaire, l'état des riches n'est pas celui qui forme les saints. C'est au pied de sa croix que Jésus-Christ appelle ses élus ; et tout ce qui éloigne de la croix ne saurait conduire à la vie.

PRIÈRE.

Serait-il possible , ô mon Dieu , que les faveurs dont vous m'avez comblé devinssent la source de mon malheur , et que les biens périssables que je possède en ce monde, fussent par ma faute un obstacle à mon salut éternel ! Je comprends combien il est aisé de se laisser séduire à l'attrait des richesses ; elles portent naturellement à l'orgueil et à l'ambition, elles occupent l'esprit, elles enflent le cœur, elles inspirent mille vains projets, elles fournissent le moyen de contenter tous les désirs ; en faut-il tant pour se pervertir et se perdre ? Avec le secours de votre grâce, je me défierai de leur séduction, je réglerai le saint usage que je dois en faire, je m'en détacherai de cœur et d'esprit, j'en ferai part aux indigents qui gémissent, je penserai que je dois les quitter un jour , que je ne les ai que pour un temps et comme d'emprunt ; que je dois vous rendre un jour un compte sévère de l'emploi que j'en aurai fait ; ces pensées salutaires seront pour moi un contre-poison au venin répandu sur les richesses ; je les posséderai en effet comme ne les possédant pas, et, suivant le conseil de l'Evangile, des biens fragiles que je possède sur la terre, je me ferai des amis solides dans le Ciel, qui, comme je l'espère, me recevront un jour dans les tabernacles éternels où résident les véritables richesses dans les célestes trésors.

Parabole de l'Evangile sur le Pauvre et sur le Riche.

Le sort du pauvre affligé et souffrant, et celui du riche dur et insensible, nous sont tracés dans l'Evangile par Jésus-Christ même, dans la personne du Lazare et du mauvais riche. Voici ses paroles : « Un homme riche vivait dans l'abondance, et s'habillait de pourpre et de fin lin ; tous les jours étaient pour lui des jours de festins splendides et délicieux. En même temps un pauvre mendiant, appelé Lazare, plein d'ulcères et couvert de plaies, demeurait couché à la porte du riche : il ne demandait que les miettes qui tombaient de la table de ce riche voluptueux ; mais personne ne pensait à lui donner ces misérables restes ; on les laissait aux chiens, qui venaient lécher ses ulcères.

» Le pauvre, consumé de misères, vint à mourir, et son âme fut portée par les anges dans le sein d'Abraham ; le riche mourut aussi, et il fut précipité et enseveli dans les enfers. Au milieu de ses tourments, il lève les yeux en haut ; il voit de loin Abraham, et Lazare reposant dans son sein. Abraham, mon Père ! s'écria-t-il, ayez pitié de moi ; envoyez Lazare, qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, et qu'il vienne rafraîchir ma langue ; car je suis cruellement tourmenté dans ce feu. Non, répondit Abraham, souvenez-vous que durant votre vie vous avez joui de tous les biens, et que Lazare a eu tous les maux en partage ; à présent Lazare est inondé de délices, et vous êtes condamné aux tourments que vous avez mérités. »

Cette parabole montre 1° que les pauvres qui

sont résignés dans leur indigence seront un jour consolés de toutes leurs peines ; mais qu'ils prennent garde d'en perdre le mérite par leurs impatiences et leurs plaintes !

2^o Que les riches cruels et impitoyables seront livrés en proie à la rigueur des plus grands tourments. Si cependant ils savent faire un saint usage de leur abondance, loin de nuire à leur salut, elle pourra devenir pour eux une source de mérites et un moyen de sanctification.

perte des parents et amis, et des personnes qui nous sont chères.

Les liaisons légitimes du cœur, si elles étaient durables, seraient une des plus grandes douceurs et un des plus grands agréments de la vie ; rien n'est si doux que d'avoir quelqu'un d'assuré sur qui on peut compter, et dans qui on peut verser son cœur avec confiance ; mais rien d'assuré et de permanent en ce monde ; les liens du sang et de la parenté sont rompus ; les douceurs de la société sont altérées, la tendresse et l'affection ne sont pas à couvert des vicissitudes et des revers ; ces liaisons, fussent-elles encore plus douces, eussent-elles été encore plus constantes, ne sont pas éternelles ; indépendamment de mille événements qui peuvent survenir dans la vie, la mort vient enfin les terminer et interrompre leur cours.

Ces événements sont tristes, ces séparations sont sensibles ; on se livre au chagrin, on s'ennuie.

dans la douleur, on n'est occupé que de la perte qu'on a faite et qu'on regarde comme irréparable. Le malheur est qu'on n'envisage toutes ces choses que dans des vues purement naturelles, et dans le court espace des bornes du temps. Si on savait se tourner du côté de Dieu, considérer les choses dans les vues de la foi et de l'éternité, ne point regarder la mort comme une destruction et une espèce d'anéantissement, mais, comme elle l'est, un passage à une autre vie, un voyage que l'on commence plutôt qu'un autre, pour l'attendre au terme, alors la mort ne paraîtrait point une mort totale et absolue, mais une séparation de quelques années, après lesquelles on espérerait de se réunir à jamais dans le sein de la vie véritable.

Dans ces sentiments qu'inspire la foi, j'entre dans une maison de tristesse et de deuil, je trouve tout le monde en pleurs; les soupirs et les gémissements retentissent de toutes parts; tous sont noyés dans leurs larmes; la mort leur a enlevé une personne chérie. Et pourquoi vous affliger ainsi à l'excès de cette perte? pourquoi ne regarder cette mort que dans le temps où tout disparaît comme un songe, au lieu de la considérer en vue de l'éternité que l'espérance promet? Tendre fils, vous avez perdu un père; épouse affligée, vous avez perdu un époux chéri; mère désolée, vous avez perdu un fils objet de votre tendresse; ami sincère, vous avez perdu un ami, et dans lui un autre vous-même; je prends part à votre affliction, elle est légitime, il est juste de donner à la nature ce que le sentiment exige d'un cœur bien placé. Mais pourquoi porter ainsi votre douleur à l'excès? pourquoi, dans

votre douleur, ne pas rappeler les grandes vues que votre religion et l'éternité vous présentent ! Non, non, ce père, cet époux, ce fils, cet ami, ne sont point perdus à jamais pour vous ; s'ils sont morts dans la grâce de Dieu, ils ont fini leur exil pour entrer dans la céleste patrie, ils ont terminé leur course mortelle en ce monde pour en commencer une plus heureuse dans l'autre ; ils sont séparés de vous pour un temps, vous pourrez un jour les revoir ; consolez-vous donc ; ils ne sont rien moins que morts et perdus ; ils sont allés vous préparer les voies ; ils vous attendent dans le sein de l'immortalité, les voilà qui vous appellent du haut du Ciel, ils vous tendent les bras, empressés de vous revoir dans le sein de Dieu même, pour vous y réunir à jamais.

O vous donc, personnes affligées, qui que vous soyez, et qui que ce soit que vous ayez perdu, gardez-vous bien de vous livrer à un excès de douleur, comme ceux qui n'ont point d'espérance : *Non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent.* (I Thess. iv.) Donnez à la douleur ce que le sentiment naturel exige ; mais, après ce tribut rendu à la nature, revenez aux grands sentiments de la foi, aux douces attentes de l'éternité ; votre douleur excessive ne ranimera pas les cendres de la personne que vous regrettez, et votre foi soumise pourra lui attirer le soulagement dont elle aurait besoin pour l'expiation du reste de ses fautes. Voilà l'attachement véritable et solide que vous devez lui témoigner, et ne pas vous borner à des larmes stériles pour vous et pour elle.

PRIÈRE.

Mon Dieu, vous m'avez enlevé la personne qui m'était bien chère en ce monde, j'en suis privé : daignez vous-même me tenir lieu de tout, et la remplacer dans mon cœur. Elle méritait mon attachement, je lui étais dévoué, et j'espérais jouir plus longtemps de sa présence et de son secours; vous en avez disposé autrement, que votre sainte volonté soit accomplie sur elle et sur moi. La grande consolation que j'ai dans sa perte, c'est l'espérance que vous l'aurez reçue dans le sein de votre miséricorde, et que vous daignerez un jour m'unir avec elle. Si un reste de satisfaction pour ses fautes l'arrêtait encore dans les peines, et l'empêchait de s'aller bientôt réunir à vous, je vous offre à son intention toutes mes prières et mes bonnes œuvres, et surtout ma résignation dans la perte que j'ai faite; rendez cette résignation entière et digne de vous.

Arbitre suprême de notre sort, maître absolu de nos destinées ! disposez souverainement de nous et de nos jours ; nous ne sommes point à nous, mais à vous ; vous avez pris ce qui vous appartenait, vous ne me l'aviez prêté que pour un temps ; soyez béni et adoré dans toutes les dispositions de votre providence.

Cette mort qui me fait verser des larmes doit produire dans moi un effet plus solide et plus salutaire ; elle me dit que mon heure viendra de même, que je dois m'y préparer sans délai, et me tenir même prêt à tous les instants : faites, Dieu de bonté ! que, quand le moment sera arrivé pour moi, je sois en

état d'aller paraître devant vous , et de me rejoindre à jamais à la personne que je regrette, pour vous bénir et vous louer éternellement avec elle. Ainsi soit-il.

HISTOIRE.

Une personne en avait perdu une autre qui lui était extrêmement chère, et qui faisait la douceur de sa vie. Cette perte l'avait jetée dans une douleur inconcevable ; elle passait ses jours dans les soupirs et les larmes , et rien n'était capable de la consoler dans son affliction. Après bien du temps ainsi passé dans les gémissements et les pleurs , un jour la grâce lui présenta cette réflexion salutaire. Mais enfin que fais-je donc , se dit-elle à elle-même ? au lieu de pleurer continuellement cette personne, ne vaudrait-il pas mieux prier le Seigneur pour elle ? Mes larmes sont également inutiles pour elle et pour moi , et mes prières pourraient être salutaires à l'une et à l'autre. Alors elle prit la résolution d'aller faire une neuvaine de prières sur le tombeau même de la personne qu'elle regrettait : il fallut se faire en cela une grande violence ; elle se la fit, et Dieu répandit sa bénédiction sur ce sacrifice. La neuvaine fut accomplie ; et, à mesure que cette personne affligée offrait ses prières, la douleur insensiblement s'apaisait et se calmait ; elle était encore vive et sensible, mais elle était plus sensible et plus résignée. Comme elle vit le fruit de cette sainte pratique, elle la continua encore pendant quelque temps ; et à la fin, sa résignation à la volonté de Dieu fut entière et parfaite. Quelle est l'affliction si grande qui ne soit adoucie à la vue de la croix ?

Tant il est vrai que c'est auprès de Dieu qu'il faut aller chercher la consolation dans ses peines; et quelque grandes que soient les afflictions que nous éprouvons, quelque sensibles que puissent être les pertes que nous avons faites, nous trouverons toujours dans la prière un secours et un adoucissement que nous chercherions inutilement ailleurs.

La perte des biens.

Les biens de ce monde peuvent faire des riches, mais sûrement ils ne feront pas des heureux. On les désire avec empressement, on les possède avec attachement, on les augmente avec avidité, on est dans une crainte continuelle de les perdre; et si on vient à les perdre en effet, dans quels chagrins, dans quels regrets, dans quelle douleur ne tombe-t-on pas ! Il semble qu'on devrait être moins sensible à la perte de tous ses biens qu'à la perte de la moindre des grâces; et cependant il y a tel riche qui serait moins affligé de la perte de la grâce de Dieu, qu'il ne le serait de celle de la plus légère partie de ses biens. De telles dispositions marquent bien peu de foi et d'amour de Dieu; si on en avait, on serait bientôt consolé de la perte de ces biens périssables; on n'a rien perdu quand on a encore la grâce et l'amitié de Dieu.

Cependant, comme il faut compatir à l'affliction de ces âmes faibles, voici les motifs de consolation qu'on peut leur donner, ou du moins les réflexions salutaires qu'on peut leur proposer,

pour adoucir leur peine, et les engager à l'offrir à Dieu.

1° Vous étiez trop attachés à ces biens fragiles , et cet attachement excessif vous faisait comme perdre de vue les biens éternels , qui seuls méritaient vos soins et pouvaient assurer votre bonheur.

2° Ces biens, à qui appartenaien-t-ils ? à vous ou à Dieu ? Le Seigneur vous les avait donnés, le Seigneur vous les a ôtés ; en quoi avez-vous à vous plaindre ?

3° Examinez votre conduite : ces biens, quel usage en faisiez-vous ? Les pauvres étaient-ils soulagés, leur indigence soutenue, leurs misères adoucies , leurs cris écoutés , leurs larmes essuyées ? Vous prêtiez-vous aux bonnes œuvres ? Faisiez-vous part de votre abondance à la veuve affligée et à l'orphelin délaissé ? Je ne dis rien de la manière dont vous avez amassés ces biens ; sur tout cela jugez-vous vous-même , et rendez-vous justice.

4° Reconnaissez-le devant Dieu ; ces biens vous donnaient le moyen de contenter vos passions, et c'est souvent le seul et criminel usage que vous en faisiez. Dieu vous soustrait des sources funestes de perdition et de damnation ; ce n'est pas un bien que vous avez perdu, mais un poison dont il vous a mis à couvert.

5° Prenez garde que votre douleur excessive, et peut-être vos plaintes amères et vos injustes murmures sur les biens que vous avez perdus, n'engagent Dieu à vous enlever encore ceux qui vous restent, et à vous réduire à un état bien plus déplorable que celui sur lequel vous faites entendre vos *gémissements*.

6^e En supposant même que vous fassiez un usage légitime de vos biens, vous saviez qu'un jour il faudrait les quitter, et dire, *je laisse, je laisse* : Dieu, par cette perte, vous a préparé à cette séparation totale qui vous sera alors moins sensible, parce que vous aurez connu le néant et la vanité de tout ce qui n'est pas éternel. A la mort, vous aurez moins de liens à rompre, et votre âme, dégagée des biens de ce monde, le quittera avec moins de regrets ; on quitte sans peine ce qu'on possédait sans attachement.

Enfin, pensez que, par un acte sincère de résignation, vous pourrez acquérir des grâces spirituelles, qui vous dédommageront bien de la perte de ces biens temporels ; vous aurez perdu quelque chose de la graisse de la terre, et Dieu versera sur vous avec abondance la rosée du Ciel : ne vous refusez **pas cette consolation, c'est la seule solide pour vous ; et d'ailleurs à quoi serviraient tous vos regrets et toutes vos plaintes, qu'à vous rendre plus coupables, et par là même plus malheureux ? Allez vous mettre au pied de la croix, vous y trouverez les grâces de Dieu et l'adoucissement de vos peines.**

PRIÈRE.

Vous m'avez enlevé les biens que vous m'aviez prêtés, ô mon Dieu ! vous en étiez le principe et la fin, je ne dois pas me plaindre de ce que vous reprenez ce qui était à vous ; j'en étais le dépositaire pour un temps, et non le possesseur et le maître. Je me sou mets aux ordres de votre sagesse. Mon cœur a été trop sensible à cette perte, je le reconnais ; **cette sensibilité** marque un trop grand attachement,

et cet attachement excessif me rendait indigne de les posséder. Insensé que je suis ! j'ai versé plus de larmes sur la perte de mes biens que sur mes péchés et sur la perte de votre grâce ; je manquais de foi, et je n'avais point d'amour pour vous. O mon Dieu ! en m'enlevant les biens de ce monde, que je devais perdre un jour, accordez-moi vos grâces, et par elles le désir des biens solides et éternels, qui ne finiront jamais. Que je serais heureux, si, par la privation de ces trésors fragiles, je pouvais acquérir les trésors éternels ! faites du moins, ô Dieu de bonté ! que la perte que j'ai faite d'une partie de mes biens me rende plus circonspect et plus sage dans l'usage que je ferai de ceux que vous m'avez laissés. Je suis bien résolu, avec le secours de votre grâce, d'en user plus chrétiennement, de ne point m'y attacher criminellement, d'en faire part à l'indigent et à l'affligé, enfin de les posséder comme ne les possédant pas : soyez vous-même tout mon trésor et toutes mes richesses.

HISTOIRE.

Un homme du monde, à qui il était arrivé un événement triste, vint un jour trouver son confesseur ; et entrant subitement dans sa chambre, il lui dit d'un air fort tranquille : Mon père, je viens vous voir avec empressement ; je sais la part que vous prenez à ce qui me regarde ; félicitez-moi. Eh ! de quoi donc, Monsieur ? C'est que je viens de perdre dix mille livres ; Dieu l'a permis, qu'il en soit béni ! Ah ! mon cher Monsieur, répondit le confesseur, *quand vous prenez ainsi les afflictions, vous avez*

bien raison de demander que je vous félicite ; je le fais , et je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Ce n'est pas une perte , mais un gain que vous avez fait : vous avez perdu quelques biens périssables , et vous avez acquis des trésors célestes. Rendez grâces à Dieu des sentiments qu'il vous donne , et conservez-les toute votre vie.

Ils s'entretenirent ainsi longtemps ensemble du néant des choses humaines , du détachement des biens de ce monde , des bontés de Dieu , des dispositions ineffables de sa Providence , et ils se retirèrent pleins de consolation l'un et l'autre.

Que Dieu est bon de nous tenir compte de nos sacrifices , et de nous faire trouver des douceurs dans les événements même les plus tristes ! C'est que nous ne sommes riches qu'en misères , et qu'il est infiniment riche en miséricorde. Qu'on est heureux , quand on prend les afflictions dans ces sentiments ! Si tous les hommes étaient dans ces dispositions , tous les hommes seraient saints et seraient heureux ; ils regarderaient les afflictions comme des faveurs , les plaintes et les murmures se changeraient en cantiques de louange , et quelque légère perte de la graisse de la terre produirait l'abondance des rosées célestes ; dédommagement bien avantageux de tout ce que nous pourrions perdre en ce monde. Qu'a-t-on perdu , quand on a conservé la grâce de Dieu ?

L'état de maladie et d'infirmité.

L'état de maladie est un état pénible ----- *l'ordre*

de la nature , mais un état salubre dans les vues de la grâce : soit que ce soit une maladie violente qui peut en peu de jours décider de notre sort, soit que ce soit une maladie de langueur qui prolonge son cours , elle porte avec elle des sujets de douleur, et bien des occasions de mérites.

Pour consoler un malade dans son affliction , représentons-lui les effets précieux que peuvent produire dans nous les maladies.

1° Elles nous détachent de la vie et des faux plaisirs de ce monde. On ne s'attache guère à la vie, quand on ne vit que pour souffrir.

2° Elles nous font connaître le néant et la vanité des choses humaines. Durant la maladie, on a le temps de faire bien des réflexions, et ces réflexions font revenir de bien des illusions où l'esprit s'égarait.

3° Elles nous font rentrer saintement en nous-mêmes. On est bien plus à soi quand on est moins au monde, et la maladie met un grand intervalle entre nous et le monde.

4° Elles nous engagent à revenir à Dieu, si nous en étions éloignés. Combien de pécheurs n'ont pensé à rentrer dans les voies du salut que depuis qu'ils ont été étendus sur un lit de douleurs !

5° Elles nous donnent le moyen d'expier nos péchés. Toutes les pénitences sont salutaires; mais celles que nous offrons par la maladie n'est autrement efficace pour satisfaire à la justice divine.

6° Elles nous font pratiquer toutes les vertus chrétiennes, la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la patience dans nos maux , la conformité à la volonté de Dieu , l'abandon à sa providence; vertus subli-

mes, dont l'exercice est si souvent négligé durant la santé !

Enfin la maladie, par un dernier et précieux avantage, nous prépare à la mort ; elle nous dispose, par plusieurs sacrifices réitérés, au dernier et total sacrifice de nous-mêmes ; on y meurt souvent en détail avant que de mourir ; chaque moment de souffrance est une annonce de dissolution.

Mais, pour trouver ces précieux avantages, et pour goûter ces douces consolations dans la maladie, il faut entrer dans les vues de Dieu, et les recevoir dans les mêmes sentiments qu'il nous les envoie : sentiments de patience pour nous soumettre à ses ordres ; sentiments de pénitence pour expier nos péchés ; sentiments de confiance, espérant tout de son infinie bonté. Par ces sentiments nous attirerons ses grâces, et nous éviterons les fautes et les défauts dans lesquels on tombe si souvent durant le cours de la maladie : inquiétude, mauvaise humeur, vivacités, impatiences, plaintes, murmures, et tant d'autres fautes qui aigrissent le mal, qui font perdre le mérite de toutes les peines, qui affligent et édifient mal ceux qui ne sont auprès de nous que pour nous servir et nous soulager. Est-ce là prendre la maladie en chrétien ? et dans ces sentiments peut-on y trouver un moyen de salut et une source de consolation devant Dieu ?

Entrons dans des dispositions plus chrétiennes : mettons en œuvre les saintes pratiques que la religion et la piété consacrent dans les maladies ; de l'eau bénite à côté de nous ; sous nos yeux, l'image d'un Dieu crucifié ; dans le cœur, de fréquents actes

de résignation ; sur toutes choses, se disposer à recevoir les derniers sacrements ; ne pas attendre l'extrémité, ni s'exposer à ne pas les recevoir ; au contraire, les recevoir à bonne heure, les demander soi-même ; il y a en cela plus de mérite pour soi, et plus de consolation pour ceux qui nous assistent. Enfin, après les avoir reçus, ne s'occuper plus que de la pensée de l'éternité, ayant auparavant sagement réglé tout ce qui regarde les choses temporelles.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, arbitre suprême de notre sort et maître souverain de nos jours, tels sont les sentiments dans lesquels je désire recevoir les maladies, quand vous daignerez me les envoyer : si je ne suis pas alors en état de vous le dire, je vous les offre dès à présent. La créature doit être soumise à son Créateur, et l'ouvrage se tenir entre les mains de l'ouvrier : vous ne nous avez formés que pour votre gloire, il est juste que vous disposiez de nous ; vous ne nous avez mis au monde que pour un temps, la maladie nous avertit de nous préparer à finir notre course. Dès ce moment, je vous offre mon sacrifice : si vous voulez que cette maladie termine ma carrière, que votre sainte volonté s'accomplisse ; daignez seulement m'accorder la grâce de la patience pour en supporter les douleurs, et surtout le bonheur de recevoir les derniers sacrements, et de ne pas mourir avant que d'être muni de tous les secours de l'Eglise ma tendre mère, désirant de mourir dans son sein, toujours soumis à ses décisions, et de rendre enfin le dernier soupir entre ses mains.

EXEMPLE.

Nous rapporterons ici l'exemple d'une patience bien héroïque dans la maladie, et d'un amour de Dieu bien parfait dans le cœur. Peut-être la délicatesse de quelques-uns en sera-t-elle blessée ; mais bien d'autres auront assez de générosité pour en être édifiés et touchés.

Une personne était tombée dans une maladie également douloureuse et humiliante ; il s'était formé sur elle une grande plaie qui avait à la longue engendré quantité de vers. Cette personne en était rongée toute vivante, et souffrait des douleurs excessives ; cependant la vivacité de son amour pour Dieu surmontait la violence de ses souffrances ; en sorte que, si quelqu'un de ces vers venait à tomber elle le ramassait avec soin et le remettait dans la plaie, disant qu'elle ne voulait rien perdre du mérite de ses douleurs, et qu'elle considérait ces vers comme autant de perles précieuses qui pourraient un jour orner sa couronne.

O prodige ! c'est bien ici que l'on doit reconnaître la force de cette grâce qui a fait recueillir à Samson le miel dans la gueule des lions, et le bras de Dieu, qui, du sein des rochers, a fait sortir les eaux les plus abondantes. Admirons le courage de cette grande âme ; et si nous n'avons pas assez de force pour nous porter à des actes si généreux, ayons du moins assez de patience pour supporter les douleurs ordinaires des maladies que Dieu nous envoie. Toutes les actions héroïques des saints ne sont pas à imiter ; mais du moins doivent-elles confondre notre lâcheté dans les souffrances communes.

Les personnes qui essuient des persécutions, des calomnies, et autres mauvais traitements de la part de leurs ennemis.

Le Sauveur du monde nous l'a annoncé, et tous les jours son oracle s'accomplit à la lettre : tous ceux qui veulent vivre dans la piété, auront des persécutions à essayer : *Omnes qui piè volunt vivere, persecutionem patientur.* (Tim. III.) Une injure atroce, un affront insigne, une calomnie infamante, une persécution déclarée, mille traits odieux que l'injustice et la malice peuvent lancer, et qui ne vont à rien moins qu'à flétrir une réputation jusqu'alors sainte et entière ; ces mauvais traitements sont sensibles, surtout quand on croit ne les avoir pas mérités, et plus encore quand ces traits partent d'une main dont on n'aurait jamais dû les attendre.

Il est bien dangereux dans ces circonstances que le cœur ne soit ému, que l'âme ne soit ébranlée, que la patience n'échappe, que la piété ne soit altérée, du moins qu'on ne se laisse aller à la tristesse, à l'affliction et au découragement, qui ferait perdre tout le mérite de ce qu'on a à souffrir. Pour vous soutenir, âme chrétienne, dans ces occasions critiques, voici les motifs salutaires que votre religion vous présente.

1^o Jésus-Christ votre Sauveur et votre modèle a été exposé à toutes sortes de persécutions, d'affronts et d'outrages ; en désirant de marcher sur ses traces, ne devez-vous pas vous attendre à avoir les mêmes traitements, les mêmes contradictions à essayer ? Le disciple est-il au-dessus du maître ?

2^o Il ne faut point être surpris, dit saint Augustin, des persécutions que le monde suscite sans cesse contre les gens de bien; la grande occupation de Jésus-Christ sur la terre a été de combattre le monde, et de déclarer la guerre à ceux qui suivent ses pernicieuses maximes; et l'occupation du monde est de combattre Jésus-Christ et de persécuter ses fidèles disciples. Opprimons le juste, disent les impies dans le livre de la Sagesse; armons-nous contre lui, tendons-lui des pièges, et n'oublions rien pour le perdre; sa conduite est un reproche et une condamnation continuelle de la nôtre.

3^o Dieu a d'autres vues sur les justes en permettant ces persécutions : par là il les éprouve, il les purifie, il les sanctifie, il leur donne des occasions de mériter, il les tient dans une sainte vigilance sur eux-mêmes, il les met à couvert du funeste poison de la vanité et de la flatterie. Il leur est avantageux qu'il s'élève des ennemis contre eux, afin que la vue des traits malins où ils sont exposés les empêche de tomber dans une fatale sécurité qui pourrait les perdre.

4^o Dans ces temps orageux des persécutions, âme chrétienne, vous avez surtout deux funestes écueils à craindre et à éviter. Le premier : prenez garde de vous laisser décourager et abattre, et d'abandonner l'œuvre de Dieu, à raison des oppositions des hommes. Dans certains moments la nature souffre, gemit sous le poids, et serait tentée de se démentir; ranimez votre courage, recueillez vos forces : nous serions indignes de Dieu, si la vue des obstacles et des contradictions nous faisait abandonner son œuvre, ses intérêts et les nôtres.

5° Le second écueil est encore plus à craindre pour vous, âme fidèle et affligée : faites bien attention aux sentiments qui peuvent s'élever dans votre cœur, à l'égard de ceux qui vous persécutent ; prenez garde que jamais vous n'y donniez entrée, je ne dis pas seulement à la haine et à la vengeance, mais même à l'éloignement et à l'indifférence. Jésus-Christ votre divin maître veut que vous portiez encore plus loin la perfection de vos sentiments ; il veut que vous aimiez vos ennemis, que vous priiez pour eux, que vous soyez prête à leur rendre service, s'ils vous le demandaient en son nom. C'est beaucoup exiger de la faible nature : mais que ne peut-on pas avec le secours de la grâce et le motif de l'amour ?

Consolez-vous donc, âme chrétienne ; suivez l'exemple et les conseils de votre divin Maître : vous avez une belle occasion de lui plaire et de mériter ; il daigne vous associer à l'amertume de son calice, prenez les sentiments de son cœur.

Cependant, si au milieu des persécutions vous éprouvez quelque émotion involontaire, ne vous en étonnez pas ; Dieu ne demande pas de nous un cœur insensible, mais un cœur résigné : les premiers mouvements ne dépendent pas de nous ; pourvu qu'on ne s'y arrête pas, il n'y a point de péché ; mais aussi, dès que vous vous apercevez de ces émotions naissantes d'indignation, d'aversion, de ressentiment, de rancune, ayez grand soin de les combattre, de les réprimer, de les étouffer ; si vous leur laissez prendre racine, vous auriez ensuite beaucoup de peine à les calmer, et elles pourraient vous faire perdre tout le mérite de ce que vous avez à souffrir.

Enfin, pour vous donner un motif de consolation qui renferme tous les autres, n'oubliez jamais les divines paroles de Jésus-Christ, quand il dit : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum Cælorum.* (Matth. v.) Cette seule pensée, bien méditée, est capable de vous mettre au-dessus de tous les efforts, et des hommes et du monde, et de tout l'enfer conjuré contre vous.

RÉFLEXIONS.

Pourrions-nous, ou du moins devrions-nous nous plaindre d'avoir des persécutions, des injustices, de mauvais traitements à souffrir, nous coupables pécheurs, tandis que le Dieu que nous adorons, et qui était l'innocence et la sainteté même, en a eu de si grands et de si sensibles à essayer ? Ce qui devrait causer notre peine et notre douleur, c'est la manière peu chrétienne dont nous nous comportons souvent dans ces occasions ; que de vivacités, que d'impatiences, que d'indignations, que de mouvements intérieurs s'élèvent souvent dans nos cœurs ! Quelle sensibilité ne faisons-nous pas paraître contre ceux qui nous accusent, qui nous méprisent, qui nous persécutent ! Si on fait de nous quelques faux rapports, si on interprète mal nos intentions, si on blâme, si on censure nos actions, nous nous plaignons, nous nous aigrissons, nous jetons les hauts cris ; on ne peut nous calmer et nous apaiser ; nous voulons des justifications, nous exigeons des réparations ; *et si on les refuse, nous serons prêts à en venir aux*

éclats. Chrétiens, où est notre foi ? Humilions-nous, confondons-nous, à la vue de ces sentiments si opposés à ceux de notre divin Maître. Qu'a-t-il fait paraître en toute rencontre ? que douceur, que patience, que charité, que paix et tranquillité d'âme ? Environné d'ennemis, chargé d'injures et de calomnies, abreuvé d'amertume et de fiel, a-t-il jamais laissé altérer dans son cœur la douceur de l'agneau ?

Ah ! que nous sommes éloignés du divin modèle qu'il nous a présenté ! et en contredisant ainsi ses exemples, méritons-nous qu'il nous fasse part de ses grâces ?

PRIÈRE.

Dieu Sauveur, vous daignez me faire part de votre calice, et je refuse de le recevoir de votre main ; vous en avez bu toute l'amertume pour l'amour de nous, et pour votre amour je crains d'en prendre la moindre goutte ; au moindre affront, à la plus légère contradiction, mon cœur est ému, toute la nature se révolte en moi. Hélas ! j'oubliais presque que j'étais chrétien, je perdais de vue les grandes, les saintes maximes que vous nous avez tracées dans votre Evangile : *Aimez vos ennemis : faites du bien à ceux qui vous insultent ; si on vous frappe sur une joue, présentez l'autre, etc.* Voilà, mon Dieu, les grandes réflexions qui auraient dû calmer mes sentiments et mes inquiétudes : en calmant toutes mes inquiétudes, elles m'auraient attiré vos grâces, et vos grâces auraient fait ma consolation. Ce sont les sentiments que j'irai puiser désormais dans votre cœur et au pied de votre croix.

HISTOIRE.

Les personnes les plus irréprochables et les plus saintes peuvent être exposées aux plus grandes persécutions et aux calomnies les plus noires ; saint Athanase en est un exemple bien marqué. Qu'est-ce que ce grand saint n'eut pas à essayer de la part de ses ennemis ? Ils inventèrent contre lui toute sorte d'horreurs, l'accusant d'hérésie, de magie, d'injustice, de cruauté, de vexations, de vols, de larcins, en un mot, de toute sorte de crimes et d'excès. Un jour entre autres ils l'accusèrent d'avoir assassiné un nommé Arsène, et de s'être servi de sa main coupée pour faire des sortilèges ; ils avaient fait disparaître cet homme, et produisirent en jugement une main sanglante qu'ils disaient être la sienne. **Saint Athanase, qui avait été averti du complot, avait eu le moyen de trouver Arsène, et quand ses ennemis assemblés s'y attendaient le moins, il le produisit plein de vie au milieu de l'assemblée. Si jamais calomnie dut être confondue, c'était sûrement dans cette occasion ; mais les méchants, au lieu de raisons, appellent l'imposture et l'audace à leur secours ; ils accusent Athanase d'être magicien, et de faire illusion, en faisant paraître un fantôme à leurs yeux ; ils se séparèrent ainsi plus furieux et plus envenimés que jamais contre lui.**

Pour ce grand saint, dans les plus violentes persécutions et les traits les plus empoisonnés de la calomnie, jamais il n'eut envers ses persécuteurs que les sentiments de la douceur, de la patience, de la charité la plus héroïque. Dieu le ~~consola~~ dans tou-

tes ses afflictions, et le fit enfin triompher de tous ses ennemis.

Les personnes religieuses.

Dans la religion, comme dans le monde, il peut y avoir des croix. Les états les plus saints et les plus parfaits ne sont pas exempts de peines et de sacrifices ; souvent même ce sont ces états où les peines sont plus sensibles et les sacrifices plus grands, Dieu demandant plus de ceux à qui il a plus donné. Quand Dieu les a appelés à un état si parfait, il leur a fait entendre que la croix serait leur partage. Il peut y en avoir de deux sortes , selon la disposition différente des âmes qui ont ces croix à porter.

1^o Quand de jeunes personnes entrent en religion pleines d'ardeur et de zèle, elles s'imaginent quelquefois que leur vie ne va être remplie que de grands sacrifices et d'actes héroïques ; elles n'envisagent les choses qu'en grand, selon l'élévation de leurs sentiments ; et ensuite, quand, entrant dans le détail, elles trouvent que leur vie n'est en effet composée que d'actions communes et ordinaires , d'une suite de menues observances , d'exercices simples et unis, de pratiques journalières, toutes saintes à la vérité selon Dieu, mais qui n'ont rien par elles-mêmes qui élève l'âme et qui donne lieu à de grands sacrifices, elles sont comme étonnées. Cette uniformité de vie, cette continuité d'actions simples et ordinaires peut leur inspirer quelque dégoût, quelque ennui ; leur état peut leur paraître

plus pénible et plus crucifiant que s'en avait exigé d'elles les plus grandes choses et les plus grands efforts.

Qu'elles se consolent dans leurs peines ; dans le fond, elles ne désirent que d'être à Dieu, de plaire à Dieu, d'aspirer à la perfection que Dieu demande d'elles. Or, qu'elles soient bien convaincues que toute la perfection que Dieu exige d'elles, est renfermée dans l'observation exacte de ces pratiques communes et journalières, qu'elles ne peuvent faire rien de plus méritoire et de plus agréable à Dieu, que de faire de jour en jour, de moment en moment ce qui est contenu et prescrit dans leurs règles ; l'exactitude, le silence, le recueillement, le support des humeurs, l'assujettissement d'esprit, la dépendance continuelle, absolue, des permissions à demander, des usages à respecter, des emplois à remplir ; ces pratiques, ces observances paraissent petites et légères en elles-mêmes, mais le motif qui les inspire ne l'est pas, mais la faveur qui les anime ne l'est pas, mais l'amour qui les consacre ne l'est pas. Par les actions communes, faites d'une manière non commune, elles peuvent s'élever à la sainteté la plus éminente. Voilà de quoi les rassurer et les consoler dans leurs peines, d'ailleurs mal fondées.

2^o Mais il y a des âmes qui, dans cet état, peuvent avoir des croix plus réelles et bien plus sensibles ; soit épreuves de Dieu, soit tentations du démon, elles vivent dans des peines continuelles. Une personne religieuse se dira à elle-même : Je suis dans un état saint et parfait, et je me vois bien éloigné de cette perfection : hélas ! tout est imparfait, détectueux, inconstant dans moi : je ne trouve aucun

goût, aucun sentiment dans tout ce que je fais : je suis peut-être éloignée de Dieu. J'ai le bonheur d'approcher souvent des sacrements, je crains de ne pas en approcher dignement et d'en abuser ; je fais beaucoup de prières, et elles sont remplies de distractions et faites sans ferveur ; j'ai des exemples édifiants et touchants sous les yeux, et ils ne serviront peut-être qu'à me condamner. Je vis dans l'abondance de tous les secours, et le dénûment de tout mérite ; de temps en temps j'éprouve de bons sentiments, je me sens plus portée au bien, je forme de saints désirs ; mais tout cela souvent sans grand effet : l'exécution pleine et entière est bien éloignée du projet de la résolution.

Ces sortes de peines ne sont pas rares dans l'état religieux et dans des âmes d'ailleurs pieuses ; ainsi, les personnes religieuses, comme celles qui sont dans le monde, ont besoin de soutien et de consolation. Je sais qu'elles peuvent et qu'elles doivent les trouver au pied des autels, et dans les secours mêmes de leur état ; mais les bons sentiments, les sages conseils, les avis salutaires qu'on peut leur donner, peuvent aussi leur être de quelque utilité. C'est dans cette vue qu'on leur présente ici en abrégé quelques réflexions dont elles pourront faire usage dans les jours sombres et les temps nébuleux.

Avant toutes choses elles doivent examiner sérieusement devant Dieu, si, par leur négligence, leur infidélité, leur tiédeur, elles n'ont point donné lieu à toutes leurs peines ; et alors qu'elles en retranchent la cause. Mais en supposant que ces peines sont des épreuves, voici les sentiments qu'elles *doivent prendre* :

1° Qu'elles soient persuadées que, quand Dieu les conduit dans cette voie d'épreuves, il a des desseins de providence et de miséricorde spéciales sur elles.

2° La vue principale que Dieu se propose, c'est de former dans elles des temples vivants du Saint-Esprit et des sanctuaires animés de la grâce, où elles doivent trouver un asile, quand tant d'autres âmes la rejettent et s'en rendent indignes.

3° Pour les conduire à cet état de perfection plus sublime où il les appelle, Dieu commence par les ivrer à des peines et à des combats, pour les purifier de tout ce qu'il peut y avoir encore dans elles de défectueux et de moins digne de lui.

4° Dans les âmes même justes, il y a en effet encore bien souvent des imperfections, des attaches trop humaines, quoique légitimes; des liaisons trop naturelles, quoique innocentes; des vues secrètes d'amour-propre, de complaisance en elles-mêmes : toutes ces choses sont comme autant de pailles mêlées avec le bon grain, et qui doivent être consumées par le feu et la tribulation.

5° Peut-être Dieu les dispose, par des épreuves qui les humilient, à quelque grâce spéciale qu'il leur destine, et qui doit être le principe de plusieurs autres grâces marquées; et comme Dieu ne veut hâter en nous que sur notre néant reconnu, il anéantit ces âmes à leurs propres yeux, en leur faisant sentir leur misère et leur faiblesse, de manière à n'en perdre jamais de vue le sentiment, dans quelque état de sainteté qu'elles puissent se trouver dans la suite élevées.

6° Mais, indépendamment de ces vues spéciales

de providence sur quelques âmes, la grande vue, le grand motif que nous devons proposer aux âmes religieuses dans leurs afflictions et leurs peines, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu sur elles. Sans vouloir pénétrer plus avant dans les conseils dont la Sagesse éternelle s'est réservé le secret, que toute âme religieuse dans ses peines se borne à se dire à elle-même : Dieu le veut, Dieu le permet, il a ses desseins ; c'est à moi à les adorer et à m'y soumettre.

Après tout, et cette seule vue devrait suffire à toute âme religieuse qui connaît la grandeur et la sainteté de son état, c'est que la grâce, en l'y appelant, a voulu tracer dans elle une image vivante de Jésus-Christ même, formée à la ressemblance parfaite de l'homme de douleurs qu'elle a choisi pour époux ; or, cette image parfaite ne peut se former que par les croix, les peines et les afflictions ; ce sont là les traits animés qui donnent cette sainte conformité avec le divin modèle.

En sorte qu'à la vocation de toute âme religieuse il arrive à peu près, si on peut parler ainsi, ce qui arriva à la vocation de saint Paul. Dieu dit : Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom : *Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati*, (Act. 9.) Ainsi en est-il, avec une juste proportion, de la vocation d'une âme religieuse. Quand Jésus-Christ la choisit et l'appelle à lui par préférence à tant d'autres, il lui fait entendre intérieurement ces mêmes paroles : Je vous ferai connaître en son temps ce que vous aurez à souffrir pour la gloire de mon nom, et pour l'accomplissement de mes desseins sur vous.

Que toute âme religieuse se regarde donc comme une victime de l'amour divin. Qu'elle s'attende à être immolée de sa main, et de la manière qu'il a destiné de toute éternité.

Qu'elle se résigne entièrement à sa providence dans un plein et entier abandon d'elle-même.

Mais en même temps qu'elle anime sa confiance, la croix ne sera jamais sans la grâce, et la croix plus pénible assurera toujours la grâce plus abondante : l'essentiel, c'est de lui être fidèle.

Ainsi, que pour attirer cette grâce l'âme religieuse prie, et prie instamment, et prie constamment ; c'est dans la prière qu'elle trouvera la lumière, la force, la consolation, tous les dons de Dieu.

PRIÈRE.

Je commence cette prière, ô Dieu de bonté ! pour vous témoigner ma reconnaissance de la grâce que vous m'avez faite en m'appelant à un état si saint ; j'en connais tout le bonheur, je vous en bénis tous les jours, et en ce point je n'ai qu'à me féliciter de mon choix et de mon sort ; mais la grande peine que j'ai, ô mon Dieu ! et qui m'empêche de goûter tout le bonheur d'un état que j'aime, c'est la crainte de ne pas en bien remplir les devoirs, de n'être pas fidèle à vos grâces, de ne pas aspirer à toute la sainteté et à toute la perfection où cet état m'engage et qu'il demande de moi ; voilà l'unique peine que je ressens, et qui fait l'affliction d'une vie que je trouverais d'ailleurs si heureuse.

Dieu de bonté, céleste époux de mon âme, refuge assuré des cœurs affligés ! vous m'ordonnez d'espérer en vous, de recourir à vous dans mes peines ;

dissipez les ténèbres de mon esprit, animez les langueurs de mon cœur, calmez les agitations de mon âme. Je vais jeter toutes mes misères dans le sein de vos miséricordes ; et, pour les attirer sur moi, je vais reprendre avec toute l'exactitude possible tous les exercices que je pourrais avoir négligés, renouveler ma fidélité à la grâce, me rendre inviolablement exact à tous mes devoirs, au silence, au recueillement, à l'esprit intérieur ; j'espère qu'à ce prix vous daignerez rendre la paix à mon âme, et calmer les agitations de mon cœur. Si cependant, ô mon Dieu, telle est votre volonté que je sois exposé aux peines et aux combats, que cette sainte volonté s'accomplisse ; daignez seulement soutenir ma faiblesse. Si vous permettez que je souffre, ne permettez pas que je vous offense ; que je vive, s'il le faut dans la peine, mais que je vive dans votre amour, et que je persévère jusqu'au dernier soupir de ma vie. *Amen, fiat, à jamais fiat.*

EXEMPLE.

Une âme fidèle à la grâce et généreuse dans ses sentiments était sur le point d'embrasser un état de vie pénible, rigoureux et parfait pour se consacrer à Dieu sans réserve. Comme on lui représentait les peines, les austérités, les rigueurs de cet état : Je comprends tout cela, dit-elle, et je m'y attends ; mais au milieu de tout cela *j'aurai un crucifix, et il me suffit* ; voulant faire comprendre que la vue d'un Dieu mourant pour l'amour de nous était bien capable d'adoucir toutes les peines de cette vie, quelque grandes, quelque sensibles qu'elles puissent être. *A ces traits on peut reconnaître une fidèle épouse de*

Jésus-Christ, qui prend les sentiments de son céleste époux, qui les puise dans son cœur, qui les consacre à sa croix, qui en fait l'unique consolation dans ses peines, comme il doit être l'unique terme de ses désirs. Cette personne entra en effet dans ce saint état, y vécut en sainte, et y mourut en prédestinée.

La confiance en Dieu seul et l'abandon total à sa divine providence dans quelque état de peines qu'on puisse se trouver soit temporelles, soit spirituelles, soit intérieures, soit extérieures.

Pour assurer notre confiance, établissons-la sur les fondements inébranlables de la foi : dans cette vue,

Considérons, écoutons, admirons d'abord le discours tout divin que Jésus-Christ fit à ses Apôtres, et dans leur personne à tous les fidèles, pour les affermir dans les sentiments de cette sainte et intime confiance. Voici ses paroles :

« Je vous le dis, mes chers disciples, ne vous inquiétez pas au sujet de votre vie, de quoi vous vous nourrirez, ni, au sujet de votre corps, de quoi vous vous habillerez ; la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que l'habillement ? Regardez les oiseaux du Ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit ; n'êtes-vous pas plus qu'eux à ses yeux ?

» Et qui de vous, à force d'y penser, peut ajouter

» une coudée à sa taille? au sujet du vêtement,
 » pourquoi vous inquiétez-vous? voyez les lis de la
 » campagne comme ils croissent; ils ne travaillent
 » ni ne filent; néanmoins Salomon même dans
 » toute sa gloire n'a pas été si bien paré que l'un de
 » ces lis; or, si Dieu habille de la sorte une herbe
 » champêtre qui est aujourd'hui et qu'on jette de-
 » main dans le feu, combien plus le fera-t-il pour
 » vous, hommes de peu de foi! Ne vous jetez donc
 » point dans des inquiétudes, et ne dites pas : Qu'au-
 » rons-nous pour notre nourriture, et de quoi nous
 » habillerons-nous? car ce sont les Gentils qui ont
 » de l'inquiétude sur toutes ces choses; votre Père
 » céleste sait que vous en avez besoin : cherchez
 » donc, premièrement, le royaume de Dieu et sa
 » justice, et toutes ces choses vous seront données
 » par surcroît; ne vous inquiétez point pour le len-
 » demain; car le lendemain s'inquiétera pour lui-
 » même; à chaque jour suffit sa peine. » (*Matth. 6.*)

RÉFLEXION.

Ainsi nous parle Jésus-Christ même. Que si ce Dieu Sauveur veut établir si solidement notre confiance dans les choses temporelles, à combien plus forte raison ne l'exigera-t-il pas pour les spirituelles et surtout dans les peines intérieures, quelles qu'elles puissent être! car s'il promet des secours si grands et si assurés pour la conservation et la vie du corps, qui n'est qu'une substance matérielle, qui doit être réduite en poussière et devenir la proie des vers, combien ces secours ne seront-ils pas encore plus assurés et plus abondants pour le salut et la sanctification de notre âme créée à son image,

rachetée de son sang, et destinée à un bonheur éternel!

Que notre peu de confiance en la Providence de Dieu est donc tout à la fois injuste, déraisonnable et coupable ! Nous lui voyons étendre ses soins jusque sur une fleur qui naît aujourd'hui, et qui demain n'est plus qu'une herbe desséchée que l'on jette au feu, et nous craignons que Dieu ne nous oublie, nous qu'il a destinés à une éternelle félicité ! Les oiseaux qui volent dans les airs, les animaux qui rampent sur la terre, les plantes, les fleurs, les fruits, les moindres ouvrages de ses mains ; tout nous prêche, nous annonce, nous inspire cette confiance entière, ce saint abandon ; travaillons donc, donnons nos attentions et nos soins ; mais, après une attention et un soin raisonnable, reposons-nous de nos besoins sur la Providence ; qui ne saurait nous abandonner, si nous savons nous abandonner à elle. Celui qui nous a donné l'être et la vie daignera nous donner de quoi fournir à notre entretien et à notre subsistance.

Ainsi en est-il des choses temporelles dans l'ordre de la nature ; ainsi en doit-il être encore à plus juste titre des spirituelles, dans l'ordre de la grâce ; Dieu fait que nos besoins en ce point sont bien plus grands, et que son secours et son assistance nous sont bien plus nécessaires ; dès lors ces secours nous sont assurés et préparés dans les trésors de sa grâce.

Que le chrétien s'occupe donc, sur toute chose, du soin de mériter le ciel et d'acquérir les vertus qui *doivent l'y conduire* ; Dieu se charge de tout le reste *et jamais il ne manquera à sa parole* ~~et à son pro-~~

messes. La sollicitude agitée et inquiète ne peut être pardonnée qu'à ceux qui sont assez aveugles et assez malheureux pour ne pas le connaître.

Oui, je comprends, ô mon Dieu ! combien toute sorte de raisons m'engagent à m'abandonner sans réserve à votre Providence, et je comprends en même temps combien vous avez à cœur que je m'y abandonne ; vous êtes mon père, vous connaissez tous mes besoins, vous m'aimez, je ne saurai donc manquer de rien qu'en manquant de confiance en vous, et en me rendant indigne de votre secours ; ou par ma défiance ou par ma négligence.

RÉSOLUTIONS.

Voici donc, mon Dieu, quels seront désormais les sentiments et les caractères de ma confiance en vous et de mon abandon à votre Providence, dans quelque état de peine que je puisse être.

1^o Confiance intime, elle sera gravée dans le fond de mon cœur, elle y vivra, elle y régnera, elle en réglera tous les mouvements, elle en calmera toutes les inquiétudes et les agitations ; elle y établira le règne de la tranquillité et de la paix, avec celui de votre grâce et de votre amour.

2^o Confiance universelle, elle s'étendra à tout, besoins temporels, besoins spirituels, épreuves, dangers, tentations, tous les états, toutes les circonstances, tout sera soumis à ses dispositions adorables, et rien ne sera soustrait à son doux empire.

3^o Confiance ferme ; non, mon Dieu ! établie sur les fondements inébranlables de votre bonté, de votre sagesse et de votre puissance, rien ne sera jamais capable d'en altérer les sentiments ; que les

accidents, les veyres, les orages, les tempêtes, les hommes, les démons, toutes les puissances de l'enfer conjurent contre moi, je mettrai ma confiance en la bonté de mon Dieu, et ma confiance en sa bonté triomphera de mes ennemis; fallût-il espérer contre toute espérance, j'espérerai; et ma confiance ne sera jamais confondue.

Je Confiance agissante; je le sais, ô mon Dieu! attendre tout de vous et ne rien faire soi-même, ce serait une indolence paresseuse et une présomption téméraire; vous nous créez sans nous, mais vous ne nous sauverez pas sans nous; aussi tâcherai-je de faire tout ce qui dépendra de moi: soins, vigilance, travaux, efforts, tout sera employé; après quoi je n'attendrai le succès que de vous; de ma part rien ne sera négligé; mais en ne négligeant rien, je vous rendrai la gloire de tout en tout; je dirai toujours: *fiat voluntas tua*. A jamais, *fiat*. C'est là le doux asile où mon âme trouvera sa paix, son repos; tout son bonheur en cette vie, et le gage d'un bonheur assuré dans l'autre.

ACTE D'AMOUR PARFAIT

Pour l'acceptation générale de toutes les croix.

Quiconque veut sincèrement être à Dieu, et n'être plus à lui-même, doit se remettre entièrement à la disposition de la Providence, toujours prêt à accepter sans réserve toutes les croix que le Seigneur daignera lui envoyer pour l'accomplissement parfait de ses desseins adorables.

Oui, mon Dieu, mon souverain maître unique-

ment en vue de votre gloire et de votre amour, je désire me dépouiller entièrement de ma volonté propre, et la soumettre sans réserve à la vôtre, pour accomplir tous les desseins de votre Providence sur moi. Dans cette vue, je vous sou mets, ô mon Dieu ! tous les désirs de mon cœur ; je les réduis à un seul qui est de vous obéir et de vous aimer en tout. J'attribuerai à cette Providence divine tous les accidents de cette vie, et tous les événements, soit bons, soit mauvais, qui m'arriveront en ce monde, dès qu'ils seront marqués au sceau de votre volonté adorable. Je vous bénirai et vous rendrai des actions de grâces pour la perte de mes biens et de tout ce qui m'appartient ; pour les injures, les outrages, les calomnies où je pourrai être exposé ; pour les incommodités et les douleurs du corps ; pour les peines et les amertumes de l'esprit et du cœur. Je recevrai tout de votre divine main et pour votre saint amour, persuadé qu'un père infiniment bon ne peut affliger ses enfants que pour les sauver. Disposez donc de moi en souverain maître de de tout, pour la prospérité ou pour l'adversité, pour la maladie ou pour la santé, pour la vie ou la mort, pour le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

TABLE

DE L'ÂME SUR LE CALVAIRE.

	Pages
PRÉFACE.	v
Avertissement.	ix
Invitation et saint rendez-vous sur le Calvaire.	xi

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATION préliminaire sur les avantages que nous trouvons dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ, et sur la manière de la méditer avec fruit.	4
La manière de méditer avec fruit la Passion de Jésus-Christ.	8
Jésus-Christ se disposant à aller à Jérusalem aux approches de sa Passion.	12
La Passion de Jésus-Christ considérée comme mystère et comme sacrifice.	19
Les douleurs intérieures de Jésus-Christ dans le jardin des Olives.	32
La trahison de Judas.	39
Les humiliations de Jésus-Christ dans les différents tribunaux de Jérusalem.	45
La chute de saint Pierre et sa pénitence.	51
La flagellation de Jésus-Christ.	60
Le couronnement d'épines et l' homo Homo.	97
Réflexions et sentiments sur ces paroles : <i>Eccæ Homo.</i>	69
Jésus-Christ portant sa Croix et montant au Calvaire.	74
Jésus-Christ mourant sur la Croix et consommant son dernier sacrifice.	80
Contemplation de Jésus-Christ sur la Croix.	80

	Page.
Adoration de la Croix.	94
Consécration à la Croix de Jésus-Christ.	96
Méditation sur la plaie du sacré Cœur de Jésus.	98
Jésus-Christ dans le sépulcre.	106
L'obligation de porter notre croix, et la manière de la porter saintement.	112
Conclusion.	121
Réunion et Récapitulation de tous les sujets de considéra- tions.	125
Litanies à l'honneur de Jésus-Christ souffrant, modèle et sou- tien des âmes souffrantes.	132

SECONDE PARTIE.

*Contenant des instructions, prières et pratiques pour tous les
états de souffrances où l'on peut se trouver.*

Préface sur les peines intrinsecques.	135
Peines sur l'incertitude du salut, et les doutes sur l'état de son âme.	139
Peines à la vue de la grandeur des péchés que l'on a com- mis.	143
Peines sur l'abus qu'on a fait des grâces de Dieu.	147
Peines sur les mauvaises pensées.	151
Peines sur les confessions.	155
Peines sur les communions.	161
Les distractions dans la prière.	166
Les tentations.	176
Prière à l'Ange gardien.	177
Les sécheresses et les dégoûts dans le service de Dieu et dans les exercices de piété.	<i>Ibid.</i>
Les scrupules.	182
Peines sur les misères dont cette vie est remplie.	188
Conclusion.	192
Les croix extraordinaires et plus sensibles qui peuvent arriver dans la vie.	198
sur la crainte de la mort.	201

TABLE.

209

	Pages.
Prière à la sainte Vierge.	206
La préparation à la bonne mort.	<i>Ibid.</i>
Acte pour la bonne mort.	207
Conclusion sur les divers avantages et le bonheur même qu'une âme bien résignée peut trouver dans ses peines.	208

TROISIÈME PARTIE ,

*Contenant des instructions sur les peines particulières des dif-
férents états et conditions de la vie.*

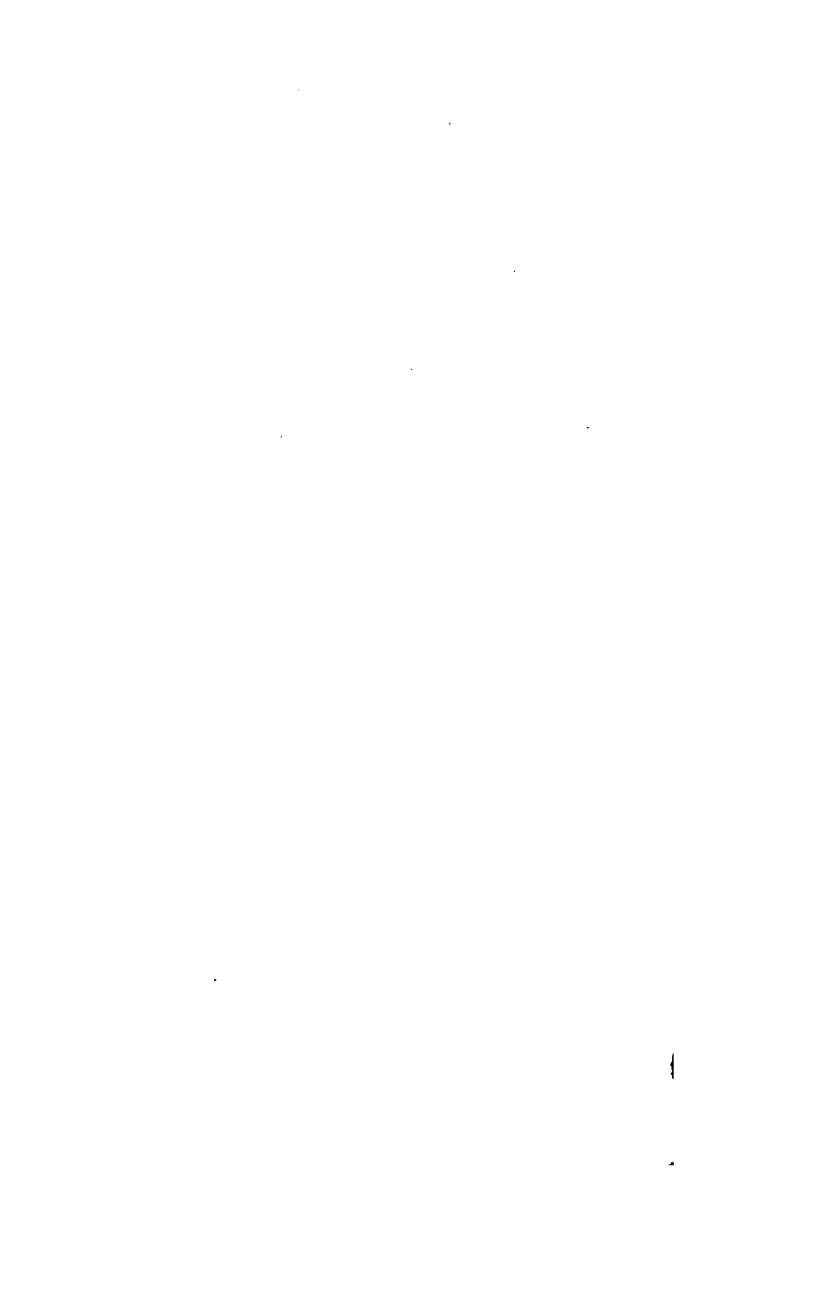
Avis généraux sur les peines de la vie.	215
Prière à Jésus-Christ sur la Croix.	216
Maximes fondamentales sur les souffrances.	217
Le père de famille affligé.	221
Prière au pied de la Croix, de moins en esprit.	222
Histoire d'un père qui ramène un fils de ses égarements et de ses excès.	224
L'épouse affligée.	225
Prière au pied de la Croix.	227
Avis salutaires pour des épouses et des époux.	230
Le négociant.	231
Avis salutaires.	233
Les artisans.	235
Modèle de conduite et motif de consolation.	237
Le paysan ou le laboureur.	238
Exemple et motif de consolation.	242
Les domestiques.	243
Les personnes consacrées au service des pauvres, et au soula- gement des malades et des affligés.	248
Les pauvres.	254
Les riches.	258
Parabole de l'Évangile sur le pauvre et sur le riche.	262
La perte des parents et amis, et des personnes qui nous sont chères.	263
La perte des biens.	268
L'état de maladie et d'infirmité.	272
<i>Les personnes qui essuient des persécutions, des calomnies,</i>	

	Page.
et autres mauvais traitements de la part de leurs ennemis.	277
Les personnes religieuses.	288
La confiance en Dieu seul, et l'abandon total à la divine Providence, dans quelque état de peines qu'on puisse se trouver, soit temporelles, soit spirituelles, soit intérieures, soit extérieures.	299
Acte d'amour parfait pour l'acceptation générale de toutes les croix.	294

VIN DE LA TABLE.

15104

~~2097~~





!



The page contains faint, illegible text that is mostly obscured by noise and artifacts. Some faint characters and lines are visible, but they do not form any readable content.



